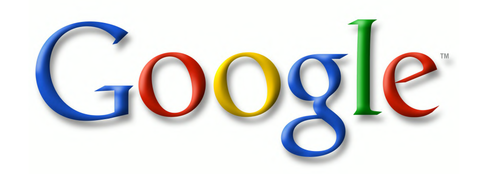
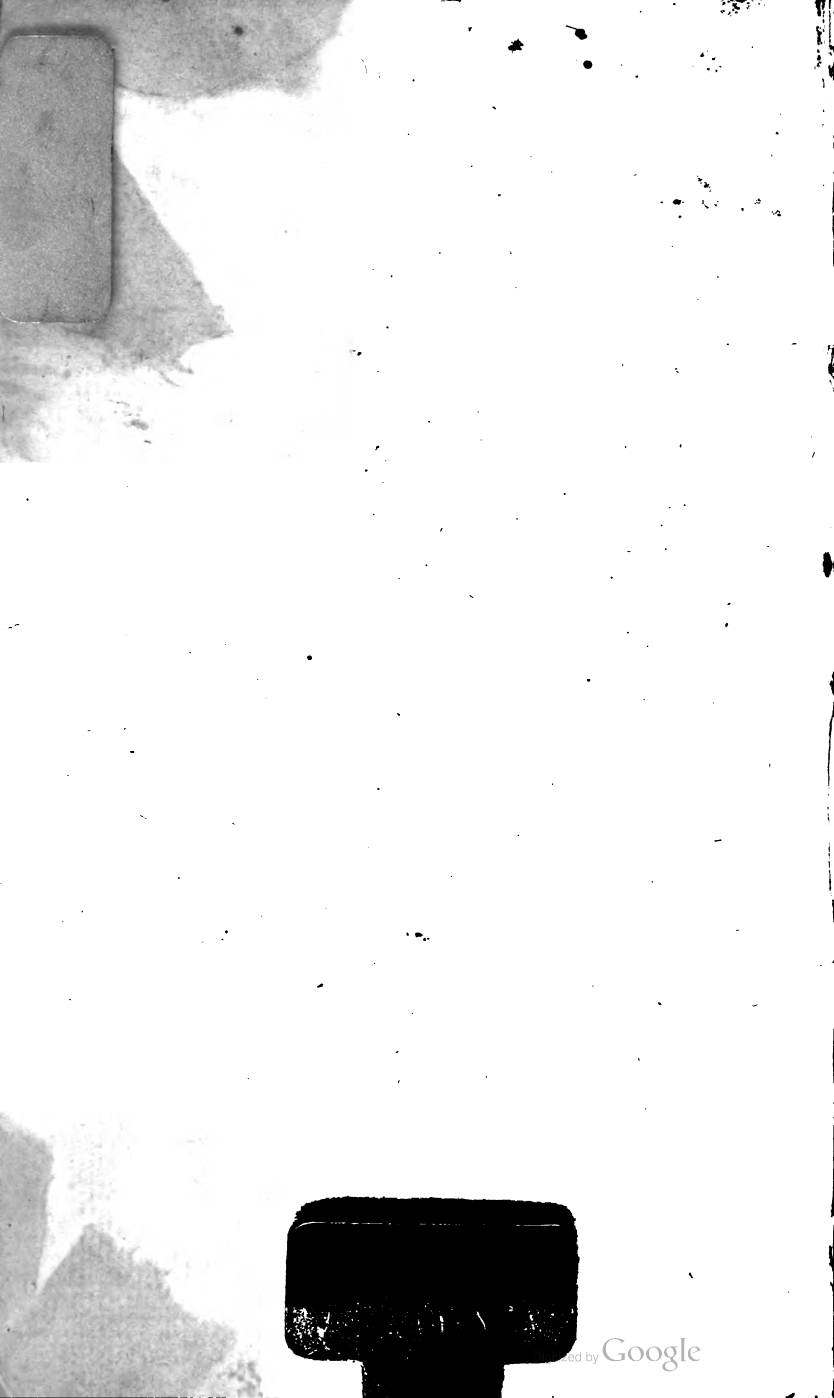



Pl. III





LA SCIENCE

ET L'ART

DE L'ÉQUITATION.

LA SCIENCE
ET L'ART
DE L'ÉQUITATION,

DÉMONTRÉS D'APRÈS LA NATURE;

OU

THÉORIE ET PRATIQUE
DE L'ÉQUITATION,

FONDÉES SUR L'ANATOMIE, LA MÉCHANIQUE, LA GÉOMÉTRIE, ET LA PHYSIQUE.

PAR

MR. DU PATY DE CLAM,

ancien Mousquetaire, de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Bordeaux.

Solertia crevit,
Artibus & fecere gradum melioribus Artes.

SAVARY, *Hippodromi leges.*



YVERDON,

De l'Imprimerie de la Soc. Litt. & Typog.



M. DCC. LXXVII.



DISCOURS

SUR

LES RAPPORTS

DE

L'ÉQUITATION

AVEC L'ANATOMIE, LA MÉCHANIQUE, LA GÉOMÉTRIE, ET LA PHYSIQUE.

MESSIEURS,

La Place que vous m'avez donnée ſi gratuitement parmi vous, eſt un bienfait auquel je n'étois pas en droit de prétendre. Le genre de travail auquel je m'étois appliqué juſqu'ici, étoit preſque incompatible avec les devoirs & les obligations qu'impoſe une ſociété réunie pour perfectionner les arts & les ſciences. Deſtiné par état à défendre la patrie, à verſer mon ſang pour elle, les exercices du corps ont été ma principale occupation : je n'oſois prévoir qu'une Académie illuſtre m'adopteroit pour un de ſes membres, moi qui n'ai jamais pénetré dans le ſanctuaire des muſes, moi que le bruit militaire a

toujours entraîné loin du repos si nécessaire à l'étude. La distinction que vous avez bien voulu m'accorder, messieurs, m'honore, & en même temps l'art de l'équitation, objet continuel de mes recherches & de mes travaux. Cet art n'avoir point encore été admis dans les assemblées savantes où les arts regnent avec empire. Je ne puis me dissimuler à moi-même que l'équitation, sans loix fondées sur la Physique, démontrées par les axiomes incontestables de la géométrie, ne pouvoit être érigée en art, ni intéresser des hommes que les vérités seules peuvent fixer.

L'art que je professe est encore dans son berceau; & quoique sa naissance remonte aux temps les plus reculés, ses progrès ont été si foibles, qu'à peine peut-on les appercevoir dans une série de tant de siecles. L'équitation n'a point encore marché à la lueur des sciences: abandonnée à des hommes souvent voués à l'ignorance, elle a été long-temps considérée comme un simple exercice, que les observations & les principes n'ont point ennobli. L'art étoit sujet à la mode; l'écuyer enseignoit à ses éleves des principes ou des formules qu'il ne pouvoit expliquer: son cheval, soumis à ses caprices travailloit continuellement à détruire les impressions que lui donnoit la nature.

Les arts se sont perfectionnés à proportion de l'utilité dont ils sont pour les hommes; ceux qui ne contribuent qu'à l'agrément ont été plus long-temps errants dans le vague du préjugé; on suppléoit la certitude par les fruits de l'imagination: insensiblement on a découvert la nature & ses principes. L'équitation, dépendante d'un si grand

nombre de ſciences, eſt reſtée comme engourdie au milieu des ſuccès continuels des autres arts ; & quoique le ſiecle de Louis XIV & celui-ci aient produit des hommes diſtingués dans ce genre, nous n'avons point encore atteint la perfection. Des ſyſtêmes vagues & arbitraires n'éclairent point un art : il faut des connoiſſances fondées ſur la nature ; & l'équitation ne ſera point un art fixé, ſi quelque écuyer, jaloux de ſes progrès, ne l'établit ſur des fondements ſolides. On n'a point encore tracé la route qu'on pourroit ſuivre : nous avons, il eſt vrai, des hommes dont l'exécution ravit les ſpectateurs ; mais la partie de la démonſtration eſt encore livrée aux préjugés & à l'inſtabilité des principes. On a tout ſoumis au ſentiment : comme chacun a ſa maniere de ſentir & de juger, tel ſyſtême adopté dans une école eſt proſcrit dans une autre ; & malgré l'importance de ſe réunir tous pour tendre à la perfection, les éleves laiſſent la diſcuſſion raiſonnée des principes, pour ſoutenir & défendre l'honneur de l'école & du maître.

Heureux ſi les maîtres mêmes n'avoient point donné lieu quelquefois à ce divorce fait en quelque ſorte entre l'art & la nature. Quelques-uns d'eux, attachés à l'ignorance & aux préjugés antiques, ont été juſqu'à bannir les livres & toute étude relative à l'équitation. Les éléments ont toujours quelque choſe de rebutant qui émouſſe l'activité du diſciple ; on veut ſavoir, mais ne point apprendre ; & on croit ſans peine un oracle qui conſeille l'inaction. Etrange erreur ! deſtructive même de la raiſon. Choqué de pareils

procédés, j'ai eu le bonheur d'avoir des maîtres dont le ſyſtême étoit bien différent : cet art a des partiſans inſtruits, ſavants même, dont les travaux infatigables répandent de vives lumieres ſur l'équitation.

J'étois à peine initié : les premieres vérités étoient claires à mon eſprit, lorſque les circonſtances m'arracherent à mes maîtres, & me laiſſerent errant dans un pays inconnu. Je ſentis dès lors l'utilité, & même la néceſſité, de joindre le travail du cabinet à l'exercice du cheval. Je cherchai des ſecours dans les ſciences phyſico-mathématiques & dans l'anatomie : un penchant naturel me rappelloit à l'équitation, & j'entrevis des rapports entre ces ſciences & mon art cheri.

Le premier pas que je fis, ce fut de diſtinguer les actions de l'homme d'avec celles du cheval. Je m'aſſurai que ce n'étoit qu'à l'aide de certains mouvements de ſon cavalier, que le cheval agiſſoit d'une maniere déterminée : je cherchai la cauſe par l'effet, & l'effet par la cauſe.

Il falloit ſouvent s'entretenir avec la nature, entrer en diſcuſſion avec elle ſur ſes principes, les lui diſputer, paroître même douter de la ſageſſe des loix conſtantes qu'elle s'eſt preſcrites, & ſur-tout diſcerner l'exception d'avec la regle : point d'autant plus important, que les différentes conſtructions des chevaux pourroient quelquefois occaſionner de faux calculs. Combien de fois s'eſt-on laiſſé ſéduire par des apparences ſpécieuſes ? de quelles erreurs la premiere n'a-t-elle pas été ſuivie ?

Mais quel point d'appui choiſir pour former

des jugements nouveaux ſur des idées qu'aucune lumiere n'avoit encore éclairées ? L'Art de l'équitation me paroiſſoit être un labyrinthe de préjugés, qui renfermoit quelques vérités qu'on ne pouvoit appercevoir qu'en détruiſant les murs qui les couvroient. Il falloit tout à la fois déterminer la nature des mouvements de l'homme, dévoiler leur méchaniſme, fixer leur valeur, trouver leurs rapports avec ceux qu'ils doivent exciter dans le cheval, ſoumettre enfin l'équitation à un calcul intelligible & certain tout à la fois : il falloit arracher des mains de l'habitude & de la routine un art vraiment mathématique.

L'étude des loix du mouvement eſt, ſans contredit ; ce qui doit occuper d'abord tout homme qui projette d'approfondir l'équitation, & ne veut pas errer à l'aventure dans un pays ſtérile par lui-même. Il y trouvera des ſolutions ſatisfaiſantes à une infinité de problêmes que l'art nous propoſe ſans ceſſe. Il verra, d'une maniere bien ſenſible, que le moindre mouvement de ſon corps produit un effet réel ſur le cheval, & qu'il n'eſt point indifférent d'agir de telle ou telle façon, pour exciter dans l'animal une action déterminée. L'écuyer qui connoît les loix du mouvement, calcule la cauſe & l'effet, & acquiert par l'uſage la plus grande juſteſſe.

Cette juſteſſe conſiſte dans la connoiſſance & dans l'emploi exact des mouvements que peut faire, & que doit faire l'homme. On conſidere la qualité & la quantité de ces mouvements avec leurs rapports poſſibles ſur le cheval. Telles ſont, meſſieurs, les premieres obſervations de tout artiſte qui ne ſe borne pas à être une machine

qu'un bon horloger auroit composée. Ces premieres connoissances excitent sa curiosité, & il va chercher dans l'anatomie le méchanisme de ces actions de l'homme.

Le corps humain est composé de parties solides & de parties molles. L'union & la connexion des unes & des autres forment l'assemblage de toute machine animale. La propriété des unes étant de mouvoir les autres, nous ne pouvons nous dispenser de rechercher celles qui donnent l'action, & celles qui la reçoivent. L'anatomie nous découvre que les os n'ont par eux-mêmes aucun mouvement, mais qu'ils sont remués par le jeu admirable & multiplié des muscles. Les os ne se remuent pas en tous sens; la nature de leur connexion fixe la révolution qu'ils peuvent avoir les uns autour des autres par le moyen des muscles. Ces derniers n'ont point les mêmes fonctions; les uns servent à fléchir, d'autres à étendre; ceux-ci rapprochent une partie mobile plus près du centre du mouvement, tandis que ceux-là cherchent à l'éloigner. Pour produire un mouvement composé, il faut souvent employer des muscles dont les efforts se contredisent, ensorte qu'il résulte une action moyenne ou mélangée qui donne l'impulsion à l'os qu'il faut remuer. Quel autre guide, que l'anatomie, peut nous apprendre les ressorts que nous devons faire jouer? c'est par elle, que l'homme connoît l'usage de ses membres, qu'il porte dans chaque partie le feu qui doit l'échauffer, qu'il met le ton & la nuance dans cette espece de vivification, & qu'il opere avec sûreté. Combien de fois l'écuyer a-t-il été arrêté dans sa

marche rapide par l'ignorance de l'anatomie : de-là ces systêmes ridicules, de-là tant de fautes dont les suites ont été si funestes. La nature ne se décele qu'à ceux qui la poursuivent sans cesse : jalouse de son secret, il faut déchirer le voile qui la couvre pour mériter ses faveurs.

Suffit-il de connoître toutes les especes de mouvements dont les membres de l'homme sont susceptibles ; de raisonner sur la situation des muscles, sur leur composition, sur leurs usages? ce seroit avoir fait un pas dans la carriere, mais ce ne seroit point avoir touché le but.

Il faut encore évaluer ces mouvements de l'homme : ce n'est que par comparaison, que l'on peut juger des choses ; & la méchanique nous aidera beaucoup. Tous les membres du corps humain me semblent des machines ou simples ou composées, dont le but est de remuer le cheval. Instruit des principes de la méchanique, imbu de ces vérités incontestables, je cherche les motifs de cette ressemblance : désormais je regarderai mon cheval comme une masse d'une pesanteur énorme que j'ai à mouvoir par des causes légeres : j'aime à ne plus voir ce cheval comme un animal auquel ses caprices donnent de la force, & je me plais à calculer ses résistances. Mon corps est un systême de forces très compliqué ; je me rends compte de ses moindres parties, de la force réelle qu'elles peuvent avoir ; & je connois enfin l'état d'inertie où se trouve mon cheval : bientôt l'adresse se mêlant à mes connoissances, j'opere les plus grands effets avec facilité. C'est ainsi que l'équitation m'occupe dans mon cabinet, & que devenue pour moi une

ſcience, ſi quelque accident m'interdit la pratique de cet art, je pourrai encore y faire de nouvelles découvertes. Quoique la route que je tiens choque les préjugés reçus parmi les écuyers, je la ſuivrai toujours avec conſtance : je marche avec le compas & la regle. Je ne penſe pas que les ennemis de cette méthode puiſſent par leur faux raiſonnement détruire des vérités que la vérité de tous les arts fait reſſortir. En vain m'objecteront-ils la ſcience des grands hommes qui nous ont précédés, ſcience qu'ils ne devoient qu'à la pratique : ſi je leur demandois des preuves de cette prétendue ſcience, que me répondroient-ils ? Ces hommes ſont morts, & leur ſavoir eſt mort avec eux, ſans aucun profit pour la poſtérité.

La marche que je tenois étoit encore pénible : je fus obligé de mettre la géométrie à contribution. Je connoiſſois la qualité de mes forces, & leur emploi était raiſonné ; mais il me manquoit de pouvoir les meſurer, & de les combiner avec préciſion. Le méchaniſme de l'homme & celui du cheval, ſéparés l'un de l'autre, ne ſauroient inſtruire des rapports que l'on peut établir entre les deux individus réunis. Il faut des ſignes fixes & invariables par le moyen deſquels on apperçoive aiſément ces rapports cherchés. La puiſſance ſera donc dénotée par un ſigne géométrique, & le poids à mouvoir, par un autre. J'emploie le procédé de cette ſcience pour les comparer.

L'art de l'équitation a cela de particulier, qu'une combinaiſon fauſſe peut être aiſément redreſſée, ſi l'on ſait les routes que tient la nature. La ſpéculation la plus ingénieuſe peut cacher l'er-

reur ſous le maſque du vrai, lorſque l'étude conſtante & raiſonnée de la nature ne détruit pas les préjugés que l'on a adoptés preſque ſans y ſonger : c'eſt donc uniquement par une application ſuivie, que l'homme de cheval pourra enfin connoître les loix irrévocables de la nature dans l'art de ſe ſervir de cet animal. Mais de quelque utilité que puiſſent être les ſciences exactes, elles ſont encore inſuffiſantes ; car le cheval n'obéit pas toujours préciſément aux ordres ſages & prudents de l'homme qui le dreſſe, à moins qu'il ne conſulte la force actuelle & la conſtruction de l'animal, ſa bonne volonté & ſes diſpoſitions à l'eſpece d'exercice dont il s'agit. Le cavalier doit proportionner ſes opérations à la réſiſtance que peut faire le cheval, & ne pas exciter ſes membres à des mouvements proſcrits par la nature ; ſans cela l'art ſeroit l'ennemi déclaré de cette nature qu'il doit regarder comme ſa maîtreſſe.

L'écuyer prudent ſait ſe plier à tout, il devient phyſicien, il examine le cheval par lui-même en faiſant abſtraction de l'équitation : bientôt il diſtingue quel eſt ſon caractere naturel, le genre de vie qui lui convient, les propriétés de ſes membres, la qualité de ſes forces, les ſignes qui les dénotent ; il parvient à diſcerner les races primitives & les races abatardies, les variétés ſans nombre que produiſent, dans l'eſpece, le pays, les mélanges des races, les aliments ; il découvrira leurs vices, leurs beautés & l'uſage que l'on peut faire de chaque individu. C'eſt ſur tous ces objets que doit ſans ceſſe s'exercer le talent de l'écuyer devenu, par une étude continuelle, anaſtomiſte, méchanicien, géometre & phyſi-

cién : il fera des découvertes, & parviendra un jour à réunir une théorie favante à une exécution fûre, précife & brillante. Il ne marchera plus dans la nuit des opinions, & l'on verra renaître un art prefque éteint : tant la mode & l'ignorance fe font difputé l'honneur de le détruire.

Tel eft, Meffieurs, le foible crayon de l'art de l'équitation dans fes rapports avec les fciences; tels font les objets que je projette de traiter les uns après les autres. Mais quels que foient les fecours que voudront me fournir ceux que cet art intéreffe & que fes progrès flattent, il ne faut pas efpérer que l'on puiffe enfeigner l'art de fentir, & que l'on puiffe donner ce tact & ce difcernement délicat qui appartient à la pratique. Cet art contient une infinité d'induftries fingulieres, inconnues à tous ceux qui ne l'exercent pas fouvent, peu obfervées par ceux qui l'exercent, & négligées par les favants les plus univerfels, merveilleufes & raviffantes dès qu'elles font vues avec des yeux éclairés. La carriere eft immenfe, & les auteurs claffiques, s'il y en avoit, ne feroient pas fuffifants pour rendre écuyer.

J'ofe donc, Meffieurs, vous offrir de nouvelles tentatives que j'ai faites pour parvenir à m'inftruire : ce font les principaux rapports de l'équitation avec les fciences. La nouveauté a toujours des partifans & des fectateurs; & je crains que la nouveauté même ne prévienne contre ces réflexions. Cependant ce n'eft qu'en s'écartant des routes frayées, que le Pilote découvre de nouvelles terres; & quelquefois les écarts du génie font heureux.

Le bienfait dont vous m'avez honoré, en me permettant de m'asseoir parmi vous, m'encourage & m'excite à de nouveaux efforts. Je n'apporte que des connoissances encore vagues, & un goût décidé pour le vrai, sans lequel les arts & les talents ne sont qu'un amas de préventions: mais il est bien satisfaisant pour moi de trouver des secours qui rendront ma marche moins pénible. Puisque les arts sont une même famille, les sciences & les arts que vous cultivez avec tant de soins & de succès, seront utiles au mien. Je reclame donc, messieurs, vos conseils & vos bontés. Vous les avez déja accordées à mon frere; vous avez encouragé son amour pour les Belles-Lettres en le recevant parmi vous: il vous a témoigné sa reconnoissance en le faisant fructifier. Nous avons tous les deux partagé la même éducation & les mêmes principes: qu'il nous est agréable d'offrir tous les deux à la patrie & à l'académie le desir le plus vif d'être utiles aux hommes, & de nous trouver réunis dans une assemblée formée par le grand Montesquieu! Le nommer, c'est faire son éloge: nommer ses enfants, c'est honorer sa mémoire.



EXTRAIT DU RAPPORT

DES

COMMISSAIRES NOMMÉS PAR L'ACADÉMIE.

Extrait des Regiſtres de l'Académie Royale des Sciences, du 3 Septembre 1774.

Nous avons examiné, par ordre de l'académie, un ouvrage intitulé, *La Science & l'Art de l'Equitation, démontrés d'après la nature, par M. Dupaty de Clam, &c. &c. &c.*

Après avoir fait une deſcription abrégée de l'homme & du cheval, l'auteur traite de l'équitation. Il fait l'application de ſes principes, & s'en ſert pour développer la théorie des mouvements & différents airs du cheval. Comme l'académie n'entend point prononcer ſur l'équitation, nous nous contenterons de dire, ſans entrer dans aucun détail à ce ſujet, que les connaiſſances anatomiques, ainſi préſentées, mettront infailliblement les écuyers dans le cas de ne plus demander aux chevaux des choſes impoſſibles à exécuter : ſervice d'autant plus important, que cette faute n'eſt malheureuſement que trop commune.

Nous croyons en conſéquence, que la partie anatomique de cet ouvrage mérite l'approbation de l'académie.

Signé, LE CHEVALIER D'ARCY, D'AUBENTON, DE VICQ D'AZYR.

Je certifie l'extrait ci-deſſus conforme à ſon original & au jugement de l'académie. A Paris ce 16 Sept. 1774.

GRANDJEAN DE FOUCHY,
Sec. perp. de l'Acad. R. des Sciences.

PRÉFACE.



PRÉFACE.



TOUS les écuyers qui ont écrit ſur leur art, ſe réuniſſent à recommander l'étude de la nature ; ils conſeillent de la prendre pour guide dans toutes les occaſions. D'après un précepte ſi ſage, on s'attend à trouver, dans leurs inſtructions, des moyens de s'initier dans les connoiſſances qui ſervent de baſe à l'équitation ; on ſe flatte que l'auteur va développer les faits conſtants de la nature, qui ont donné lieu aux principes qu'il étale ; on eſt bien éloigné d'imaginer que l'eſprit ſyſtématique ſeul va inſpirer l'écrivain : c'eſt cependant ce que l'on reconnoît à regret, en liſant preſque tous les ouvrages ſur l'équitation.

Comme les regles de chaque auteur ne ſont pas les mêmes, autant il y a de livres, au-

tant on voit de principes différents. Rien n'est plus nuisible aux progrès de l'art & à l'instruction des éleves. Comment en effet démêleront-ils les vérités, au milieu de tant de contradictions? quels maîtres suivront-ils? Aucun ne démontre ce qu'il avance; tous mettent leur méthode au-dessus de celle des autres; & la plûpart n'écrivent que pour blâmer & déchirer ceux qui courent la même carriere: comme si les défauts des uns servoient aux autres à prouver l'excellence de leur maniere de faire.

Tant que la pratique manuelle a été le seul talent de l'écuyer, parceque l'ignorance étoit générale, on pouvoit lui pardonner son peu d'érudition. Mais, depuis que les arts perfectionnés ont porté la lumiere par-tout, depuis que l'on a commencé à raisonner sur tout, pourquoi n'exigeroit-on pas des hommes de cheval qu'ils soient instruits de ce qui peut accélérer leurs progrès? Est-il donc impossible de mêler le travail du cabinet aux exercices du manege? & saura-t-on moins bien monter à cheval, parcequ'on aura cultivé les beaux-arts? Est-il pardonnable, par exemple, à un écuyer d'ignorer l'anatomie du cheval? nous avons tous les secours que nous pouvions desirer; le cours d'hippiatrique de M. Lafosse

a rendu cette science certaine, claire & très-aisée à apprendre. Un maître de manege ne devroit-il pas de plus connoître l'anatomie de l'homme, pour pouvoir donner à ses éleves des leçons relatives à leur construction? La physique, la géométrie, l'histoire-naturelle du cheval, en ornant l'esprit de l'écuyer, ne le mettroient-elles pas en état de démontrer ses principes & d'en adopter d'incontestables. Ceux qui se sont familiarisés avec ces sciences, en reconnoissent bien l'utilité dans le travail du manege: ils prouvent par leurs talents, que l'équitation n'exige pas seulement de l'habitude.

Il est malheureux pour les éleves qui desirent d'opérer avec jugement, d'être dirigés d'après des principes réfléchis, qu'aucun livre ne leur facilite les premiers pas pour les conduire à voir la nature en écuyers: car la parfaite connoissance de l'anatomie de l'homme & du cheval, l'étude des loix du mouvement, de la physique, &c. sont d'un foible secours, si on ne les accompagne des observations relatives à l'art dont il s'agit. Une pratique ancienne & réfléchie a dû fixer les points de vue qui conviennent à l'équitation; & l'homme instruit a dû se former un systême dont l'ensemble soit la nature même, & dont toutes

les parties soient les faits particuliers qui la composent. La meilleure méthode sera donc celle qui n'aura rien d'arbitraire, & dans laquelle on rendra raison de tout, en employant ce que l'on sait déja des faits de la nature, que personne ne conteste : elle sera courte, simple, & très-facile à mettre en usage.

Je me suis proposé dans cet ouvrage de travailler sur ce plan, afin que par la suite, en ajoutant à mon systême ou en le corrigeant, on puisse en faire un complet, pour fixer un art qui paroît n'avoir point de principes, parcequ'ils varient dans toutes les écoles.

J'ai rencontré de grandes difficultés dans mon entreprise, mais elles ont toutes été levées par l'étude de l'anatomie de l'homme & du cheval : j'y découvrois tous les jours des raisons de fonder mes principes sur cette science. Celle de l'homme m'a éclairé sur les regles de sa position, de ses mouvements & de ses actions à cheval : aussi dans la premiere partie du premier livre, qui traite de la théorie relativement à l'homme, je me suis uniquement occupé de ce qui contribue à sa sureté, à sa tenue sur l'animal. D'après la construction de

l'homme, j'établis, dans la seconde partie, des moyens de lui apprendre à monter à cheval, & à opérer d'une maniere qui soit facile pour lui & utile pour l'animal.

Je désirerois que les éleves eussent des connoissances préliminaires avant que d'arriver au manege, & que dans le cours de leur instruction ils pussent voir des pieces d'anatomie disposées pour démontrer cet art.

M. de la Pleigniere, *écuyer du Roi à Caen, connu par ses talents en tout genre, possede une superbe collection anatomique, avec laquelle il démontre son art, à l'aide de machines qu'il a composées lui-même pour le même sujet. La vue des objets fixe d'avantage l'attention; elle est d'une conviction bien plus forte. C'est ce qui a donné à cet habile écuyer l'idée de faire, par des figures en relief, toutes les démonstrations de son art. Comme il a la nature à sa disposition, & que c'est d'après elle qu'il donne les leçons, il est probable qu'il a des lumieres certaines. D'ailleurs ce citoyen zélé a travaillé avec un désintéressement & une droiture de cœur, qui conduisent toujours sur les pas de la vérité.*

Après avoir parlé, dans les deux parties du premier livre, de la théorie & de la pratique de l'équitation relativement à l'homme, j'ai suivi dans les deux parties du second livre le même plan relativement au cheval. Dans la première partie, je le considère indépendamment de l'équitation; je traite de sa beauté & de sa bonté, du méchanisme de ses mouvements, de sa conformation, de ses sensations, de la bonne attitude de ses membres, en un mot de tout ce qui peut donner des principes pour son éducation. Je cherche à le faire bien connoître avant que d'enseigner à le dresser. C'est sur l'usage qu'il fait de ses membres, sur ses sensations, que j'établis les regles de mon travail.

Je consulte son histoire-naturelle dans le plan que je donne de son instruction, qui est l'objet de la deuxieme partie du second livre. Après avoir exposé précédemment ce que fait le cheval dans l'état de nature; après avoir développé toutes les observations qui ont dirigé le choix de ma méthode, j'enseigne les opérations par lesquelles on assouplit le cheval & par lesquelles on le conduit à une parfaite obéissance. J'ai classé les leçons & les ai rangées dans l'ordre que m'indiquoit la nature. Toujours guidé par l'anatomie déve-

loppée par la méchanique, je démontre que tous les membres de l'animal ont été exercés selon leur faculté naturelle.

En lisant cet ouvrage, on ne doit pas s'attendre à y trouver de simples éléments : je suppose le lecteur instruit dans la pratique de l'art, & dans les connoissances analogues. Je puis donc espérer de lui qu'il lira l'ouvrage de suite, sans passer aucun article : tout est lié dans mon systême ; ce que l'on vient de lire facilite l'intelligence de ce qui suit.

J'ai cru devoir me dispenser de parler d'aucun écuyer & de critiquer aucun auteur. J'estime & je respecte les talents par-tout où ils se rencontrent : il ne m'appartient de juger personne ; peu importe ce que pense un auteur sur le compte de ses concurrents, pourvu qu'il parle bien de son art. Le zele & le desir du bien public ne sauroient se rencontrer dans une ame possédée par la jalousie. En payant à sa patrie la dette d'un bon citoyen, on ne doit pas dépriser celui qui desire également de bien mériter d'elle.

Les planches insérées dans cet ouvrage ont été dessinées d'après nature sous mes yeux, & conformément à mes principes, par M.

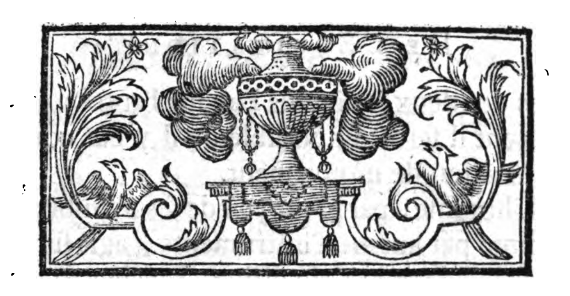
Harguinier, *professeur à l'école royale de dessein: comme il possédoit parfaitement l'anatomie de l'homme & celle du cheval, ainsi que tous les arts qui ont quelque rapport au sien, je me flatte qu'elles feront plaisir aux amateurs.*



DE

DE L'EQUITATION, LIVRE PREMIER.

THÉORIE ET *PRATIQUE* RELATIVEMENT À L'HOMME.



DE L'EQUITATION.

LIVRE PREMIER.

PREMIERE PARTIE.

THÉORIE

RELATIVEMENT A L'HOMME:

Ou position & motion de ses membres sur le cheval.

INTRODUCTION.

LE but de l'équitation est l'usage du cheval. Cet usage, qui doit être aussi facile à l'homme que celui de ses propres membres, s'ils sont sains & bien conformés, ne peut avoir lieu sans l'action & la réaction récipro-

ques des deux individus l'un ſur l'autre: autrement il ſeroit impoſſible qu'il y eût communication de mouvement.

L'homme, par le moyen de ſes membres, comme par autant d'inſtruments, agit ſur le cheval, l'ébranle & le dirige. Le cheval, en déployant ſes membres pour obéir, réagit ſur l'homme, l'ébranle & le met en mouvement par l'effet du tranſport. Le changement dans la poſture de l'homme eſt ſenti par le cheval, & les mouvements du cheval ſont reſſentis par l'homme. Cette réciprocité de ſenſations eſt le réſultat de l'action & de la réaction.

L'action de l'homme ſur le cheval, & la réaction du cheval ſur l'homme, ſont ſubordonnées à certains principes, à certaines cauſes qui ſe trouvent dans l'un & dans l'autre, mais qu'on ne doit pas laiſſer développer par le haſard, ſi l'on déſire exécuter avec juſteſſe. La premiere loi de cette juſteſſe eſt l'union intime des deux individus: union qui exige, de la part du cavalier, une poſition & des actions convenables; & de la part de l'animal, une ſubordination ſans bornes, une obéiſſance prompte & aveugle, du moins autant que les loix de ſa conſtruction ne ſont pas violées.

Comme la conſtruction d'une machine quelconque doit être déterminée ſur l'uſage

que l'on veut en faire: de même la poſition de l'homme ſe reglera ſur l'emploi de ſes membres à cheval. Le corps humain eſt deſtiné à donner un mouvement au cheval, en compoſant les forces de différents membres de maniere qu'il s'enſuive, de la part de l'homme, une direction fixe, & de la part du cheval, une vîteſſe connue: car l'équitation réſulte d'une quantité de puiſſances compoſées enſemble. Ce ſera donc relativement à ce but, que nous poſerons le corps de l'homme ſur le cheval.



CHAPITRE PREMIER.

Principes de la bonne position de l'homme sur le cheval.

EN consultant les propriétés des deux individus relativement à leurs mouvements & à leurs facultés méchaniques, nous voyons que l'homme ne peut communiquer au cheval un mouvement dont il soit le principe jusqu'à un certain point, s'il ne se prête à la combinaison naturelle des mouvements du cheval; car il doit exister dans l'équitation un ordre général qui subordonne toutes les parties de l'homme & du cheval à une détermination commune.

L'action de l'homme sur le cheval passe de la circonférence au centre du cheval.

La réaction du cheval sur l'homme part du centre du cheval, & se communique à l'homme à proportion que ses membres sont plus près du cheval; car plus on est près, & plus la réaction se fait sentir.

La réaction de l'animal commence aussitôt que le mouvement lui est donné, & dans un degré proportionnel à ce mouvement.

L'animal en réagiſſant cherche à reprendre ſa diſpoſition premiere, puiſqu'il eſt élaſtique: ſi l'homme n'exerce pas une action continue, l'animal ne lui ſera ſubordonné qu'un inſtant, & enſuite il ſe livrera à tous ſes caprices.

Il faut donc que le corps humain ſoit diſpoſé & agiſſe de telle ſorte, que la réaction du cheval ne le dérange pas, & même tende à le diſpoſer à agir dans un ſens déterminé, ou du moins ne détruiſe pas le principe de la poſition; & que le mouvement, étant une fois donné, ſe perpétue tant que l'homme le veut, & que les forces de l'animal le permettent: par là il aura une quantité de mouvements que l'homme & le cheval ſe renverront l'un à l'autre tant que ſubſiſtera le principe de ce mouvement.

La portion de mouvement que l'homme communique au cheval, eſt proportionnelle à la quantité de forces que l'homme emploie: bien entendu que ces forces ſont relatives à l'état de l'animal.

La quantité de mouvements, rendue par le cheval, eſt proportionnelle à la cauſe premiere & à l'élaſticité de l'homme: obſervant que la roideur de l'homme

est plus susceptible de réaction, que le liant & la souplesse.

Tout mouvement qui ne rencontre pas le corps de l'homme n'est point répercuté; & la répercussion ne se fait que dans la direction de la force motrice.

L'homme & le cheval seroient bientôt séparés, si les deux individus ne se fixoient à un degré commun de mouvement, la quantité & la qualité de leurs actions faisant contre-poids l'une à l'autre.

Si le degré de mouvement ne devenoit pas commun, le corps le plus en mouvement s'écarteroit de l'autre, & le systême n'auroit plus lieu.

L'homme agit sur l'appui qu'il a sur le cheval, en raison de sa pesanteur propre: mais cette sorte d'action peut être augmentée par la direction de cette force.

L'animal doit toujours être en état de recevoir sans peine & sans inconvénients le résultat des forces de l'homme; & il doit obéir sans être contraint par la violence. C'est ce qu'on doit désirer.

Ce petit nombre de propositions nous fait voir les conditions que doit avoir la position de l'homme à cheval pour être bonne. Elle doit porter le mouvement primitif au point central du cheval; elle ne doit point être dérangée

dérangée par la réaction, soit que le cheval rue, soit qu'il se cabre, ou se jette de côté: elle doit être, pour ainsi dire, le foyer d'une action continue, & capable de fournir le plus grand principe de mouvement; maintenir sans cesse l'homme en état de résister à l'ébranlement du cheval, & donner à tous les membres de l'homme la plus grande facilité d'agir.

L'homme ne peut porter tout le mouvement possible au point central du cheval, s'il n'est posé sur ce point central; & il ne peut être dit posé dessus, si la direction de la puissance de son corps n'est un axe d'équilibre du point central de l'animal: il ne peut résister à la réaction du cheval, si la ligne de direction de son centre de gravité ne rencontre la ligne de direction du centre de gravité du cheval; enfin ils ne peuvent avoir une direction commune, si leurs forces ne se composent de maniere que leur résultante soit dirigée vers le but desiré. Expliquons ceci, & détaillons nos principes.

ARTICLE PREMIER.

Des centres de gravité de l'homme & du cheval; & de leur position l'un sur l'autre.

LE cheval mis en équilibre selon les principes que nous exposerons dans la suite,

a un centre de gravité où toute la pésanteur & toutes les forces sont supposées réunies. Ce point, invariablement le même, tend à décrire une verticale. C'est sur ce point, que l'homme doit se placer ; c'est à ce point, que toutes les actions de l'homme doivent aboutir ; par la raison bien claire, que s'il les appliquoit à un autre point, il ne remueroit qu'une partie du cheval, toutes les forces de l'animal n'étant pas indifféremment dans tous les points de son corps.

Comme tous les corps ont un centre de gravité, l'homme aussi a le sien qui, de même que celui du cheval, décrit ou tend à décrire une ligne perpendiculaire.

Ce sont ces deux lignes qu'il s'agit de poser l'une sur l'autre, mais de maniere que l'on ne confonde pas la direction du centre de gravité de l'homme, avec la puissance de son corps ; car le corps humain n'agit pas seulement par son poids bien disposé, mais encore par le travail de ses muscles qui excitent des sensations dans le cheval. D'un même point on peut tirer plusieurs rayons ; il n'y a que la seule perpendiculaire à l'horison qui soit la direction du centre de gravité. Cette direction doit être invariable dans tous les mouvements de l'homme tant qu'il est uni au cheval ; mais la puissance du corps de l'homme peut varier.

ARTICLE II.

De la puiſſance du corps de l'homme ſur le cheval, & de ſa direction.

LA puiſſance de l'homme eſt cette propriété de ſon corps par laquelle il détermine le cheval, dont l'action eſt le réſultat des forces de l'homme (*). Afin de faire connoître plus particuliérement cette puiſſance, cherchons à la compoſer avec la direction du centre de gravité du cheval, pour en former une réſultante.

Deux puiſſances différentes ne peuvent ſe compoſer ſi elles ne forment un angle, enſorte qu'elles ſoient obliques l'une à l'autre : ſi elles étoient perpendiculaires l'une ſur l'autre, elles ne feroient plus deux puiſſances ; ce n'en ſeroit qu'une qui auroit la valeur des deux réunies. Ainſi, ſi l'action de l'homme étoit dirigée perpendiculairement ſur le centre de gravité du cheval, celui-ci en recevroit une peſanteur & une inertie plus grande, & l'on manqueroit le but, qui eſt de donner de la mobilité au cheval. Pour

(*) Pour calculer juſte nous faiſons pour un moment abſtraction de la volonté de l'animal, ſans laquelle il ne s'opere point d'action.

cela il faut que la puiſſance de l'homme dé-crive une ligne oblique, & forme un angle avec la ligne de direction du centre de gravité du cheval. Quelque oblique que ſoit cette puiſſance de l'homme, la partie inférieure doit rencontrer exactement le centre de gravité du cheval, & cette diſpoſition étant bien obſervée, donne les deux côtés contigus d'un parallélogramme (*). En conſtruiſant la figure, & en tirant la diagonale des deux angles obtus, on aura la direction du cheval, & l'on verra qu'elle ne ſauroit être parallele à l'horiſon, ſi la figure eſt bien conſtruite: alors l'animal n'eſt pas ſur les épaules.

§. I.

Quantité de la puiſſance du corps de l'homme.

La quantité de la puiſſance du corps de l'homme ne peut être la même ſur tous les chevaux, ni ſur le même cheval dans toutes les circonſtances: car la peſanteur des parties du cheval à enlever devient moindre, à proportion que ſon équilibre eſt bien formé.

Pour avoir une idée préciſe de la force de notre corps ſur le cheval, il eſt à propos d'approcher le flambeau de la méchanique:

(*) Conſultez la méchanique de le Camus.

on connoîtra par là les détails de cette composition de forces.

J'ai comparé le corps humain à un levier du second genre. Le haut du corps, ou le tronc, forme un des bras de ce levier; les cuisses & les jambes forment l'autre. Le bras supérieur de ce levier est la puissance qui doit agir; l'appui se trouve aux trois points qui servent de base; les cuisses & les genoux, qui sont liés très-intimement au cheval, forment la résistance. J'ai donné ailleurs le détail de ces parties & tout ce qui les concerne (*).

Plus un bras de levier est long, plus il a de forces; plus ses points sont éloignés du point d'appui, plus aussi ils ont de force. Nous prouverons bientôt que l'homme peut augmenter la longueur du bras supérieur de son levier: il suffit de dire à présent que plus il l'augmente, plus la ligne oblique dont je viens de parler s'éloigne, à son extrémité supérieure, de la ligne verticale du centre de gravité de l'homme, à laquelle on auroit ajouté une sublimité. Lorsque cela arrive, l'impulsion donnée au cheval est bien plus considérable; & on doit bien examiner s'il est en état d'y répondre sans déran-

(*) *Traités sur l'Equitation*, imprimés aux Deux-Ponts en 1771, & qui se trouvent chez Lacombe, rue Christine.

ger ſon équilibre, & ſans forcer les membres dont les reſſorts ſont le plus comprimés. Moins cet équilibre artificiel coûte à l'animal, moins l'homme a beſoin d'augmenter ſa puiſſance. Mais ſi l'animal éprouve de grands obſtacles à combiner ſon équilibre avec l'homme, il ne faut pas pour cela que le cavalier redouble ſon action; car l'animal, trop contraint, réagiroit avec trop de forces, & même les reſſorts pourroient ſe détruire, de quelque maniere que ce ſoit. On voit donc qu'il eſt eſſentiel de modérer la puiſſance du levier, & de la proportionner aux forces du cheval: cependant on ne doit pas ceſſer de la faire agir. L'expérience apprendra le degré convenable, que l'on ne peut indiquer par écrit, non plus que tout ce qui eſt ſoumis au tact.

§. II.

Du contre-poids.

Plus le centre de gravité de l'homme ſera conſtamment dirigé ſur celui du cheval, plus auſſi la puiſſance du cavalier ſera continue, & plus l'action ſera ſuivie. Mais il ſeroit impoſſible que cela fût, ſi l'homme ne devoit ſon maintien qu'à l'eſpece d'équilibre que ſon tronc conſerve. Je dis eſpece d'équilibre, parcequ'il n'exiſte que ſur un cheval ſi ſouple & ſi bien mis, que les plus petits

avertiſſements ſuffiſent pour le déterminer; car pour faire agir tout autre cheval, l'homme emploie une partie de ſes forces plus que l'autre, ce qui détruit l'équilibre: en outre l'idée d'équilibre annihileroit l'action que l'on donne à l'homme ſur le cheval. Cependant je crois qu'à la rigueur on peut admettre le terme d'équilibre quant au poids, mais non quant aux forces, parceque le poids du tronc doit être toujours le même, lorſqu'une fois il eſt bien placé ſur le centre de gravité du cheval; mais les forces varient de quantité: ainſi l'équilibre n'eſt que momentanée, & ces moments ſont fixés par la conſervation de l'équilibre de l'animal.

Cependant comme la réaction & la direction du cheval peuvent varier, malgré les ſoins de l'homme, ſi le cheval eſt encore ignorant, ou s'il a des caprices, il faut chercher un contre-poids qui, comme un balancier, maintienne la ſûreté de l'homme, & le mette à l'abri des chûtes. Les cuiſſes nous offrent ce ſecours: elles ont un poids & une force propre, que l'on peut augmenter en variant leur preſſion. L'habitude donne à l'homme la faculté de les faire agir & de les faire contribuer à ſa ſûreté. Elles ſervent donc de contre-poids; & la liaiſon qui provient de l'application de leurs muſcles ſur le cheval, maintient l'homme contre

les secousses trop violentes. L'emploi raisonné & bien approprié de ces deux membres fixe la base du corps humain.

Etudions actuellement son méchanisme; disposons ses membres conformément à ces principes; & n'oublions jamais les différentes lignes que nous avons indiquées, comme les regles qui doivent nous faire juger de la bonté & de la valeur de notre position à cheval.

ARTICLE III.

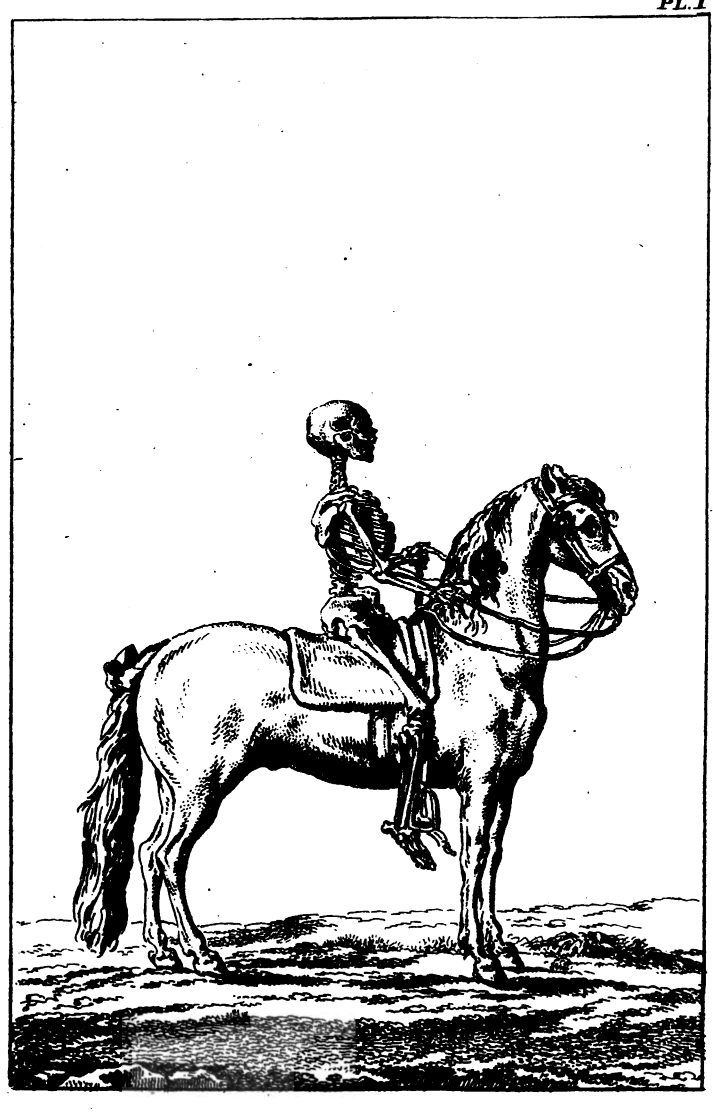
Application des principes précédents, à la position des parties solides de l'homme.

CETTE théorie, une fois bien connue, doit être appliquée le plus exactement possible à la position du corps humain.

Tout corps animal est composé de parties solides & de parties molles. Les parties solides sont les os; & les parties molles sont les muscles, les ligaments, &c. Je suppose mon lecteur assez instruit de l'anatomie pour n'avoir pas besoin qu'on lui donne ici les premiers détails.

Les os sont sans doute la partie la plus essentielle à bien placer, puisque, s'ils le sont une fois, les parties molles qui les accompagnent ne sauroient manquer de l'é-

PL. I



tre. Leurs mouvements naturels doivent certainement être employés dans l'équitation, mais avec choix, & relativement à l'exécution la plus conforme à la méchanique. Les muſcles qui les font agir, ſont auſſi aſtreints aux loix de la nature, ainſi qu'à celles de l'art qui exige un mêlange d'actions convenables à un effet fixe & connu.

Nous diviſons le corps exactement comme les anatomiſtes, afin de conſerver le plus de rapport poſſible avec les ſciences dont nous nous aidons.

Le ſquelette doit être bien connu de l'écuyer, & plutôt par l'étude de la nature, que par les livres qui ſouvent développent mal des idées que l'inſpection des objets rend très ſenſibles.

§. I.

Poſition du tronc.

L'épine du dos, dans ſon attitude naturelle, ne peut être tellement placée, que chaque vertebre ait pour baſe toute la ſurface de la vertebre qui lui eſt unie inférieurement. Comme le total forme une double S, il eſt impoſſible que la *ligne de gravité*, cette verticale dont nous avons parlé, paſſe par les mêmes points de chaque vertebre; & même toutes ne feront pas touchées par cette ligne. Cependant on doit chercher à en ap-

procher les vertebres lombaires le plus qu'il eſt poſſible. L'extrémité inférieure de cette ligne doit aboutir au coccyx; ſon extrémité ſupérieure doit toucher au nez de l'homme. Si l'on applique une ligne oblique à l'occiput, & qu'on l'amene juſqu'au coccyx, on aura la *direction de la puiſſance.* Le poids de la tête eſt contrebalancé par celui des inteſtins & du ventre.

La baſe la plus large eſt celle qui rend le plus fixe & le plus ſtable le corps qui s'appuie deſſus. Trois os dans le ſquelette, le coccyx & les deux tuberoſités de l'iſchion, ſont les points d'appui du corps humain. La néceſſité de diriger obliquement la puiſſance du corps nous détermine à peſer un peu plus ſur le coccyx; mais il ſe trouve un obſtacle que l'art & l'habitude doivent ſurmonter: ces trois points d'appui ne ſont pas dans le même plan; le coccyx eſt plus haut, & pour certains ſujets il ſeroit très difficile d'appuyer deſſus. Cependant la nature nous offre un moyen sûr de remédier à cet inconvénient, & à celui de poſer ſur une partie ſi délicate: les muſcles feſſiers doivent lui ſervir de couſſin. La vraie place de ces muſcles eſt dans l'intervalle vuide qui ſe trouveroit entre la ſelle & le coccyx, ſi on poſoit ſur les tubéroſités; & comme ces parties pourroient varier par le mouvement muſculaire, on eſt



obligé, pour les assûrer, de faire ensorte que l'appui porte un peu plus sur les fesses que sur les tubérosités. Cela même soulage les parties inférieures du bas-ventre, si essentielles à menager. D'ailleurs, comme la réaction des hanches pourroit porter le poids vers les oreilles du cheval, cette disposition favorise le maintien du corps dans l'attitude la plus propre à construire les forces qui doivent agir sur le cheval. Par cet expédient aussi l'épine du dos n'aura qu'un obliquité convenable. La résultante de ces trois points d'appui sera donc elle-même oblique, & le corps humain sera renfermé dans un parallélogramme dont la diagonale sera la verticale du centre de gravité du corps humain.

§. II.

Position de la tête & des épaules.

La tête ne devroit pas avoir d'autre position que d'être bien droite sur les deux épaules, portant bien également sur l'atlas, ensorte qu'elle fût en état, en se redressant & en s'enlevant un peu, d'augmenter la puissance du levier formé par la colonne vertébrale. Ceux qui exécutent bien se permettent quelque négligence là-dessus. Mais il me semble qu'il vaut mieux observer la grande regle sans affectation.

Les épaules sont suspendues derriere la poitrine uniquement par des muscles, ensorte que leur position naturelle est d'être basses & bien égales. Leur poids ne contribue pas peu à déterminer l'obliquité du haut du corps, & à maintenir les fesses dans leur véritable position. Leur inclinaison même donne à la ceinture la facilité de se pousser en avant.

§. III.

Position des cuisses.

La cuisse de l'homme est composée d'un seul os nommé fémur, suspendu à la cavité cotiloïde par un ligament court & fort, appellé ligament rond, & par ses capsules. Cet os donne attache à un nombre considérable de muscles qui le font agir. Le propre poids de l'os devroit le placer ; mais cela ne peut s'exécuter qu'après un tems considérable de pratique, lorsque les actions convenables à l'art ne coûtent plus aucune peine. La grosseur & la forme de plusieurs muscles s'opposent à la position des cuisses, ainsi que l'emploi souvent mal ordonné de ces muscles.

Les deux fémurs sont placés obliquement l'un vers l'autre, ensorte qu'ils sont plus écartés par en haut que par en bas, &

forment ainſi une eſpece de trapeze. Ce ſont ces deux os qui embraſſent le cheval.

Si la nature ſeule dirigeoit la poſition des cuiſſes, il arriveroit qu'elles tendroient à ſe ſerrer ou à s'ouvrir exceſſivement. Ces deux inconvénients ſont également à éviter. Dans le premier cas l'extrémité inférieure des cuiſſes ſeroit ſeule unie au cheval, & le mouvement qu'elle en recevroit, la feroit remonter & déplaceroit ſans ceſſe la ceinture : il en réſulteroit l'effet d'un corps rond & gliſſant, preſſé obliquement par deux autres; le cheval s'échapperoit, & les deux individus ſeroient déſunis. Dans le ſecond cas l'ouverture dans laquelle le cheval doit ſe placer, deviendroit trop grande : alors l'extrémité inférieure des cuiſſes ne toucheroit que très peu; le cheval ne recevroit plus d'action ſuivie, parceque le corps de l'homme ſeroit incertain, & comme ſur un pivot. Il faut donc, pour tirer parti de ces membres, augmenter l'eſpace qui ſe trouve entre les genoux, en les tournant en dedans & en ne forçant pas le mouvement d'abduction des cuiſſes : par là le grand trochanter reviendra un peu plus en devant; le cheval pourra ſe loger aiſément; & ſi l'on abandonne à leur propre poids les cuiſſes ainſi tournées, on les aura sûrement à la poſition la plus convenable à l'art.

Quelquefois les deux cuiſſes n'ont pas la même facilité à ſe tourner ; il faudra que le travail ſupplée à ce que la nature refuſe ; & l'on parviendra enfin à appliquer ſur la ſelle la partie de la cuiſſe qui préſente le plus de muſcles : c'eſt ce que l'on appelle *cuiſſe tournée ſur ſon plat*. L'habitude bien dirigée procure une ſorte de diſlocation qui eſt néceſſaire, mais à laquelle on ne doit arriver que lentement.

§. IV.

Des genoux, des jambes & des pieds.

Les genoux ſeront étendus, enſorte que les muſcles employés à l'articulation aient le moins d'action poſſible. Si on étoit ſans ceſſe obligé à les faire agir, cela occaſionneroit une variété d'opérations & de forces qui brouilleroient le cheval, & rendroient l'exécution confuſe. Le genou étant trop plié, ôteroit à l'action de l'homme la faculté de s'étendre le plus loin poſſible ſur le corps du cheval, & de trouver ainſi le plus grand nombre de points de contact, ce qui contrediroit un des premiers principes de poſition. De plus, il ſeroit à craindre que la contraction de ces muſcles ne donnât de la dureté à la cuiſſe, & ne la rendît plus ſuſceptible de réaction : car devenant plus

élaſtique, elle ſeroit plus portée à ſe détacher du corps de l'animal par le mouvement. On eſt au contraire obligé, par le relâchement raiſonnable des muſcles, de rompre l'action du cheval : oppoſez un corps mou à l'action d'un corps dur, le mouvement de ce dernier ſe perdra pour lui.

La jambe doit ſuivre la poſition que lui indique la cuiſſe, en tournant avec elle & en ſe laiſſant tomber par ſon propre poids. Si la cuiſſe eſt habituée à conſerver la meilleure poſition poſſible, la jambe le ſera auſſi; car ſes muſcles formant preſque toute la cuiſſe, auront acquis le degré de contraction néceſſaire pour cela.

Les muſcles qui compoſent la jambe, font mouvoir les pieds : ils doivent être fort relâchés ; enſorte que ceux-ci n'aient d'autre poſition que celle que la nature leur donne, en obſervant cependant qu'ils ſoient aſſûrés & ne remuent pas ſans ceſſe. Le travail bien dirigé donne une poſition ſymétrique aux membres, ſi on travaille ſans étriers, la pointe du pied baiſſe un peu ; mais avec des étriers le talon doit être un peu plus bas, & les doigts doivent poſer ſur les grilles.

Propriétés de la poſition des cuiſſes.

L'homme qui a acquis une poſition telle que nous venons de la décrire, a ſans doute

de la tenue, de la liaiſon, de l'étendue, & de l'enveloppe; car il tient ſur l'animal autant qu'il le peut; & il y eſt lié par le plus de points de contact poſſibles: ſes membres ſont dans un beau déploiement; & il ſemble qu'il eſt maître de toutes les parties de ſon cheval. C'eſt là l'objet que l'on ſe propoſe dans la poſition des cuiſſes.

Lorſque l'homme aura tiré parti de ſon corps & de ſa taille, au point d'avoir acquis ces propriétés, ſans doute il aura diſpoſé ſes membres d'une maniere convenable pour exécuter; & il ſera bien près d'opérer, & de pénétrer dans les fineſſes de cet art: mais c'eſt le fruit d'un grand nombre d'années.

§. V.

Poſition du bras & de la main.

La main eſt deſtinée à faire agir les rênes. Et comme le premier effet des rênes eſt de donner la poſition à la tête du cheval & de l'y maintenir, on eſt obligé de la placer dans l'endroit où elle eſt à portée de tout contenir.

Lorſqu'on connoîtra bien le méchaniſme du mors & ſes opérations, ainſi que la bonne attitude du cheval, on choiſira aiſément la place qui convient à la main. La réſultante des opérations du mors eſt formée

par

par les deux rênes, & les deux rênes réunies donnent un angle dont le ſommet doit néceſſairement partager le cheval. Il eſt donc viſible que pour diſpoſer ainſi cet angle, la main doit être placée dans la direction qu'aura le ſommet de l'angle des deux rênes. C'eſt la poſition la plus certaine, parceque l'animal variant d'attitudes, & ſon corps s'arrangeant différemment autour de ſon centre de gravité, on ne peut fixer toutes les variations que la main doit éprouver. Je conviens que ſi le cheval eſt bien droit & bien ajuſté, & qu'il travaille ſur le droit, je conviens, dis-je, qu'alors la main doit être bien vis-à-vis du point milieu de l'intervalle des oreilles, du col & des épaules du cheval, & que ce point doit répondre à la ligne blanche du nombril de l'homme. Sa main ſera placée ainſi devant lui; plus haute, ſi l'animal baiſſe la tête, & plus baſſe, ſi l'animal eſt relevé dans ſon encolure.

Les doigts de la main ſeront placés ſur une ligne perpendiculaire, par la raiſon que dans cette attitude moins de muſcles ſeront employés, & qu'il y aura moins de forces en action. On ne peut néanmoins donner ceci comme une regle inviolable: il eſt des occaſions où l'on fait agir plus fortement la rêne de dehors; alors on tourne un peu le poignet, enſorte que les ongles ſoient en haut:

dans d'autres inſtants on porte un peu la main en dehors pour élargir le cheval. Si l'on ſe ſouvient toujours que la direction des épaules & du col du cheval ſuit la réſultante des rênes, on pourra ne jamais donner à la main une fauſſe poſition.

L'avant-bras doit être plié ſur le bras, & ſoutenir la main de maniere que celle-ci ne ſoit jamais tombante. Le poignet ne doit pas s'arrond r; car pour cet effet il faut faire agir des muſcles, & cela eſt inutile pour la poſition de la main. Le bras, ſuſpendu dans la cavité glenoïde de l'omoplate, tombera de ſon propre poids dans l'endroit où ce poids même le placera.

Tels ſont les principes les plus vrais de la poſition. Plus on connoîtra l'utilité, l'uſage, la conſtruction & les mouvements des membres de l'homme, plus on ſera convaincu que c'eſt d'après la nature bien connue, que nous ſommes obligés de nous conduire. Le principal but que l'on ſe propoſe, eſt de mettre chaque membre dans l'attitude la moins pénible, & d'où il ſoit facile de le porter le plus promptement où le beſoin l'exige.

Les membres étant placés il faut les faire agir.



CHAPITRE II.

Des mouvements en général.

LE mouvement d'un membre sain & bien constitué est, sans aucun doute, soumis à la volonté de l'homme : mais ce mouvement ne peut être bien réglé & bien appliqué, s'il n'est bien connu. Il s'ensuit que l'homme a besoin d'étudier la nature de ses actions, afin de ne pas les confondre.

Dans le corps humain, certaines parties reçoivent le mouvement, d'autres le donnent : les os sont mus par les muscles. Ce n'est que par l'union de ces deux parties, que le mouvement existe. Dans une machine bien composée, si les pieces ne sont d'accord, on ne peut s'assûrer d'un bon effet.

Il est donc important de connoître les os, relativement à leurs mouvements, & les muscles, relativement à leur propriété de mouvoir les os.



ARTICLE PREMIER.

Des os, relativement à leurs mouvements.

LA forme, la conſtruction & l'attache de chaque os ſont telles, qu'ils peuvent aiſément & ſans aucun inconvénient ſe mouvoir dans certains ſens, & qu'ils ont une répugnance à ſe prêter aux actions contraires : répugnance que l'on ne ſauroit vaincre ſans détruire leur organiſation.

Le changement de poſition des os, cet état par lequel ils ſortent du repos, ſe fait par flexion ou par révolution. La flexion convient aux parties compoſées d'un nombre d'os réunis, comme la colonne vertébrale. La révolution eſt le mouvement propre d'un os long, obligé pour ſe mouvoir de prendre un appui fixe.

Les os qui ſont deſtinés à ſe mouvoir les uns ſur les autres, ſont unis de deux manieres. La premiere eſt telle qu'une extrémité ſphérique a ſon attache au fond d'une cavité par le moyen d'un fort ligament. Dans la ſeconde articulation, les deux os ſe collent l'un ſur l'autre, de maniere qu'ils ſe ſervent mutuellement de baſe.

On obſervera avec attention le centre du

mouvement de l'os, & la ligne que décrit ce mouvement.

Le centre du mouvement des os de la premiere articulation, est sans doute un point fixe qui permet à l'os mobile toutes sortes de mouvements circulaires ou de rotation. Dans le second genre au contraire, comme les deux os se touchent dans une très-grande quantité de points, il est difficile de fixer celui qui est le centre & comme l'appui de la révolution.

Nous devons diviser les révolutions des os en simples & composées, en particulieres & en communes. Les simples ou les particulieres sont celles où un os seul, ou bien une partie du membre agit indépendamment de l'autre: les doigts de la main, le poignet, ont des mouvements simples & particuliers. L'avant-bras a un mouvement composé & commun, parcequ'il entraîne avec lui la main.

Les os seuls dont l'attache est au fond d'une cavité, ont tous leurs mouvements propres, tandis que les autres peuvent avoir un mouvement commun, sans qu'ils fassent autre chose que de suivre le mouvement propre de l'os supérieur. Dans le premier cas le mouvement peut décrire des cercles dans tous les sens. Dans le second ce ne sont que des portions de cercles, & cela dans un seul

sens. Il est vrai que par la disposition du mouvement de l'os supérieur, les os inférieurs peuvent décrire aussi toutes sortes de figures. C'est ce mêlange si admirable qui produit tous les arts & toutes les actions qui les composent.

Plus il y a d'os employés dans le sens du mouvement de l'os supérieur, plus le mouvement est grand, & plus sa direction s'éloigne du point d'appui. La force motrice est grande à proportion de l'étendue du mouvement; & l'os supérieur, avec un très petit mouvement, peut décrire une grande figure, si tous les os inférieurs suivent son mouvement. Lorsque tous les os, outre leurs mouvements communs, peuvent en prendre de particuliers, c'est alors que la révolution est très composée, & elle est souvent nécessaire pour opérer. Par le mouvement commun on transporte l'extrémité du membre dans l'endroit où il doit agir, & alors cette extrémité fait son action particuliere.

Quoi qu'il en soit, on doit considérer les os comme de vrais leviers qu'il s'agit de faire mouvoir : ils ont leur appui, leur puissance, & leur résistance. Leur appui est le point sur lequel ils font leur mouvement : la puissance est le muscle qui les fait agir ; & la résistance est le poids de l'os auquel on a ajouté un autre poids à soulever.

C'eſt d'après cette aſſertion qu'il faudra par la ſuite examiner avec ſoin toutes les forces motrices qui font agir les os, & leur font faire cette révolution dont nous parlons ici.

ARTICLE II.

Des muſcles, relativement à leur propriété de mouvoir les os.

LE muſcle eſt l'organe par le moyen duquel l'ame communique le mouvement aux différents os à mouvoir. Il n'eſt que le moyen & non le principe, puiſque ſans les nerfs il ſeroit inſenſible.

Le muſcle eſt compoſé de fibres charnues qui forment ſon milieu, & de fibres tendineuſes qui forment les extrémités. Il y a des muſcles de toutes ſortes de formes & de toutes ſortes de longueurs & d'épaiſſeurs. Ils ſont élaſtiques, parceque, comprimés une fois, ils tendent à reprendre leur place; ſuſceptibles de contraction, parceque le raccourciſſement eſt l'action volontaire de la partie charnue; ils ont auſſi l'action tonique qui participe aux deux mouvements, & qui eſt produite par des cauſes étrangeres aux muſcles.

On confidérera le mufcle comme un levier : il a un appui, une puiffance, & une réfiftance ; & chacun des bras de ce levier eft fort, proportionnellement à la diftance de fon extrémité au point d'appui.

La force du mufcle eft en raifon de la groffeur & de la quantité de fes fibres.

La direction de la puiffance des mufcles dépend de la pofition du mufcle & de la direction de fes fibres ; enforte que fi elles fe trouvoient dirigées en fens différents, la réfultante de leur direction feroit la fomme totale de leur puiffance. Les mufcles droits ont leurs fibres paralleles, ainfi que leur réfultante. Les mufcles rhomboïdaux, dont les fibres font obliquement difpofées, font leur effort obliquement. Les mufcles penniformes, dont les fibres font obliques & forment un angle à leur réunion, ont pour réfultante la diagonale qu'on pourroit conftruire fur cet angle.

Le mufcle peut fe contracter en tout ou en partie avec plus ou moins de viteffe.

Pour faire agir quelque partie, ou la maintenir dans une fituation déterminée, tous les mufcles qui peuvent la mouvoir font employés ; c'eft ce qui les fait diftinguer en moteurs principaux, modérateurs ou antagoniftes, & directeurs. Selon que ces mufcles agiffent plus ou moins, ils contribuent plus

ou moins à la qualité de l'action : dans les mouvements composés, ils agissent ou dominent les uns après les autres.

Plus il y a de muscles qui meuvent une partie, & plus ces muscles sont contractés avec force, plus le mouvement est violent. L'homme peut le varier à l'infini, soit en relâchant ceux qui sont bandés, soit en bandant ceux qui sont rélâchés.

Lorsque le membre est porté à une place, ou dans une attitude, il y reste, si les antagonistes respectifs se maintiennent au même degré de contraction : il est déplacé, si le degré de contraction varie.

Le muscle, avec peu d'effort, fait souvent un grand effet ; & souvent avec un grand effort, il ne produit rien. En se contractant, le muscle se durcit, & il est capable pour lors de communiquer beaucoup de mouvements.

Si l'attache d'un muscle étoit au centre du mouvement d'un os, jamais cet os ne pourroit être mu.

Si la direction de la puissance d'un muscle étoit parallele à l'os à mouvoir, jamais l'os ne seroit mu, parcequ'il seroit tiré contre son appui : mais comme elle est oblique sur le centre, il y a du mouvement.

Quand les fléchisseurs agissent, ils sont lâches, quoique contractés, parcequ'ils

font situés dans la partie interne de l'angle de la flexion.

Les extenfeurs au contraire font étendus.

Les fléchiffeurs tirent l'os contre fon appui; mais la puiffance du mufcle eft bien fupérieure à la réfiftance.

Lorfqu'une articulation eft fléchie, les os ont un poids réel; & ce poids à foulever oblige les mufcles fléchiffeurs à un grand emploi de forces.

Le mufcle fléchiffeur a moins de force à proportion que l'angle de l'articulation eft obtus.

Ceux qui feront jaloux d'opérer en équitation avec connoiffance de caufe, feront obligés de fe fouvenir de toutes ces généralités fur les mufcles, pour les appliquer au befoin: & même on fera bien de s'inftruire plus à fond de l'anatomie, & d'y joindre les méchaniques. Sans ces fecours, l'expérience eft tardive; avec eux, on découvre tous les jours de nouvelles applications à faire, & on acquiert une plus grande jufteffe d'opération.



CHAPITRE III.

Des mouvements en particulier, relativement à l'équitation.

NOUS appellons mouvements généraux ceux que les membres exécutent pour toutes ſortes d'uſages ; & mouvements particuliers à l'équitation, ceux qui conviennent à notre art, & qui doivent être choiſis & étudiés.

§. I.

Mouvements de la tête.

La tête fait un mouvement particulier :

En arriere ſur la premiere vertebre, par le moyen des muſcles grands & petits droits poſtérieurs, & obliques ſupérieurs.

En devant ſur la premiere vertebre, par les grands & petits droits antérieurs, & les deux tranſverſaires antérieurs.

De rotation avec la premiere vertebre, par le moyen des obliques inférieurs.

Le premier mouvement a lieu en équitation, lorſque le corps étant d'ailleurs bien placé, la tête eſt un peu baſſe, & qu'on la releve. Le ſecond, lorſque par négligence ou inattention on la laiſſe aller en avant.

Enfin le troisieme, lorsqu'on fait un petit mouvement pour regarder de droite & de gauche.

Pour que la tête soit bien disposée & constamment en place, on doit faire agir tous les muscles, mais dans un degré peu considérable, & seulement pour que la tête ne vacille point; ce qui est très désagréable à voir.

§. II.

Mouvements du col.

L'attitude naturelle des vertebres du col est fort oblique en devant, & courbée de maniere que la convexité est en devant.

Le col ainsi disposé se baisse en devant par le moyen du scalene, des longs du col & des mastoïdiens.

Le col se redresse par les deux épineux, les deux transverses, le complexus & le splenius.

Observez que le splenius & le complexus sont antagonistes avec les mastoïdiens; qu'ils sont congeneres pour le soutien de la tête, & que dans les rotations ils agissent en raison inverse.

Le col se porte de côté par les inter-épineux, & les demi-épineux.

Observez que tous les muscles se réunissent pour tenir le col droit; que dans un

degré convenable, le col n'eſt pas roide; mais que c'eſt leur contraction forcée qui le roidit: ſi les muſcles d'un ſeul côté agiſſent, le col ſe porte de côté.

Dans l'équitation, on doit, autant qu'on peut, faire agir tous les muſcles du col; mais les extenſeurs agiſſent le plus lorſqu'on ſe grandit du haut du corps, & qu'on veut augmenter ſa puiſſance ſur le cheval, & fixer ſa poſition. En portant le col un peu en arriere, on allonge tout le dos, & on enleve toutes les vertebres inférieures. Ainſi cette action eſt très importante.

On doit autant qu'il eſt poſſible adopter l'attitude du col & de la tête dans laquelle les muſcles agiſſent également, ſur-tout ſur le droit, parceque la réſultante de leurs efforts peut alors être dans la direction du centre de gravité du cheval.

§. III.

Mouvement des vertebres du dos, & de celles des lombes.

L'épine du dos peut aiſément ſe courber en devant, parceque les vertebres n'ont en dedans aucune apophyſe qui puiſſe arrêter leur flexion: les côtes & le ſternum moderent cette flexion dans le haut. L'épine du dos ſe fléchit à droite & à gauche par le côté.

Elle ſe redreſſe & ſe porte un peu en arriere; mais ce mouvement eſt modéré par les apophyſes épineuſes.

Le mouvement de rotation a lieu ſeulement dans les lombes.

Ces actions ſont exécutées par les lombaires & les longs dorſaux. S'ils ſe relâchent, la colonne vertébrale ſe courbe en devant; s'ils ſe bandent, elle ſe ſoutient. Le plus ou le moins d'action de ces muſcles occaſionne la roideur dans le rein. Les épineux, les tranſverſaires, maintiennent, moderent, aident les mouvements d'extenſion & d'inflexion latérale; les demi-épineux fortifient, aident l'action des autres muſcles. Ce que nous avons dit du ſplenius, du complexus & des maſtoïdiens, a lieu ici pour le petit mouvement de rotation des vertebres lombaires. Le carré des lombes, & le petit pſoas ont les mêmes fonctions, & de plus ils empêchent un trop grand renverſement en arriere. On obſervera que les muſcles droits du ventre facilitent la flexion en devant, & que les obliques facilitent celle de côté.

Si l'homme connoiſſoit aſſez les propriétés de ſon corps à cheval, & ſi ce corps étoit aſſez ſouple, on n'auroit pas beſoin de la premiere flexion en devant; mais on peut s'en ſervir avec fruit lorſque l'éleve a le défaut de trop creuſer les reins, ou qu'il

les a roides. Comme il eſt obligé de relâcher les muſcles qui font faire cette action, inſenſiblement il perd l'habitude de les mettre dans une forte contraction; alors on procede à d'autres opérations.

L'homme au contraire qui a de la molleſſe dans les reins, eſt obligé d'être dans une extenſion étudiée pour fortifier ces muſcles & leur donner du ton. Ce mouvement même eſt néceſſaire lorſque l'homme eſt obligé de ſe grandir : par là il augmente de beaucoup la longueur du levier, & il a une puiſſance plus grande ſur le cheval.

Le renverſement en arriere eſt quelquefois utile s'il eſt modéré ; il facilite le grandiſſement. Il eſt eſſentiel à ceux dont les feſſes ſont très charnues, juſqu'à ce qu'ils ſoient parvenus à les loger à leur place & à les enfoncer. On obſervera que ce renverſement doit partir du bas des lombes, & que les vertebres ſupérieures doivent accompagner cet acte progreſſivement.

L'inflexion latérale a auſſi ſon utilité. Lorſque l'homme travaille un cheval de côté, il ne doit pas quitter le centre de gravité du cheval ; & comme ce centre va un peu en dehors, ſi l'homme ſe tenoit droit, il ſeroit difficile qu'il ne ſuivît pas la réaction du cheval qui eſt dans une direction un peu oblique. Pour maintenir l'équilibre dans ce ſyſ-

tême de force, l'homme en jettant ſon aſſiette ſur le point central, c'eſt-à-dire alors un peu en dehors, porte le haut du corps en dedans par le moyen de l'inflexion de côté de la colonne vertébrale.

J'ai obſervé que nous avons plus de facilité à faire cette inflexion à droite qu'à gauche. J'ai penſé long-temps que l'éducation en étoit la ſeule cauſe : mais l'étude de l'anatomie m'a fait obſerver qu'elle pourroit dépendre auſſi de l'organiſation particuliere des muſcles qui ſont plus forts de ce côté, à raiſon de ce que les vaiſſeaux qui s'y portent, ont manifeſtement plus de calibre.

La rotation eſt également d'une grande utilité, parceque l'animal étant toujours ſur des portions de cercle, il eſt néceſſairement un peu arrondi ; & afin que l'homme & le cheval ſoient d'accord, ils doivent être diſpoſés ſur le même rayon de cercle. Ce mouvement doit ſe faire à partir du bas des reins ; & il ſe trouve alors que la réſultante de l'effort des muſcles qui le produiſent, eſt dans la même direction que le centre de gravité du cheval.

Obſervations ſur les mouvements des vertebres.

La direction du cheval, comme on le ſait, étant le réſultat de nos actions ſur lui, on

conçoit

conçoit qu'il doit y avoir un grand accord entre la direction de nos forces & la disposition où l'animal se trouve alors; sans cela tout iroit à contre-sens, & la réaction seroit considérable.

Ce n'est que par la tendance au même but, qu'on réussira à maintenir l'harmonie. Si le cheval suit la même direction, la peine sera moins grande; mais si elle change continuellement, on sera dans la nécessité de varier la résultante de sa puissance, afin d'accorder le cheval, & de ne pas se séparer de lui. C'est à quoi servent ces mouvements obliques dans lesquels il n'y a que les muscles d'un côté qui agissent.

§. IV.

Mouvements des cuisses.

Les mouvements propres des cuisses, sont la flexion, l'extension, l'adduction, l'abduction & la rotation.

La flexion se fait par le psoas, le pectinée, l'iliaque, & quelquefois par le couturier.

L'extension est produite par le grand fessier, la longue portion du biceps, le demi-nerveux & le demi-tendineux.

L'adduction s'opere par les trois triceps.

L'abduction se fait par une partie du grand fessier, du moyen fessier & du petit fessier.

La rotation est opérée par les jumeaux, les obturateurs interne & externe, le fascialata & le couturier.

Les muscles adducteurs & abducteurs contribuent aussi à la rotation, de maniere que ce mouvement est produit par l'action consécutive de tous ces muscles. On remarquera que le fascialata n'a d'autre fonction que de tourner la cuisse de devant en dedans, tandis que les jumeaux, l'obturateur interne & l'externe, font l'action contraire, & que le courier leur est congenere.

Tous ces mouvements sont d'une grande nécessité dans l'équitation.

La flexion a lieu jusqu'à un certain degré, puisque le genou est plus en avant que dans la situation de l'homme qui est debout.

L'extension se fait lorsque l'homme bien assis & bien placé étend ses cuisses & ses jambes de maniere à donner de la chasse au cheval, ce qui arrive infailliblement si l'extension se fait par degré, moëlleusement, & sans absorber l'action des autres muscles des cuisses. Par cette extension tous les muscles longs de la cuisse prennent une dureté un peu plus grande, & sont en état de communiquer au cheval un plus grand degré de vitesse.

Cette action est très savante; mais il est à craindre qu'en la faisant on ne déplace la

cuiſſe: alors elle eſt plus nuiſible qu'utile; les triceps n'agiſſant plus, la communication du mouvement de l'homme au cheval eſt interrompue.

L'adduction eſt proprement l'action des cuiſſes la plus convenable à l'équitation; mais elle ſera modérée afin de donner l'intervalle néceſſaire à la partie du cheval qui doit être logée entre les cuiſſes du cavalier. Cet eſpace ſeroit diminué ſi l'action étoit tellement forte, qu'il n'y eût que l'extrémité inférieure des cuiſſes qui portât; ce qui arriveroit infailliblement ſi on les laiſſoit dans leur direction naturelle, puiſque, comme on la déja dit, les os des cuiſſes ſont placés obliquement l'un vers l'autre, & que leur diſtance eſt plus petite en-bas qu'en-haut. Le degré convenable de l'adduction eſt donc celui où toutes les parties poſſibles du périnée & des cuiſſes touchent le cheval, & lui ſont bien unies.

Le mouvement d'abduction, néceſſaire dans l'inſtant où l'on enfourche le cheval, peut modérer l'action précédente; mais il eſt vicieux lorſqu'il eſt aſſez conſidérable pour éloigner les deux cuiſſes du corps du cheval: on ſent aſſez tous les inconvénients qui peuvent en réſulter. On l'emploie quelquefois pour faire voir la juſteſſe d'un cheval; mais cela ne doit durer que quelques inſtants.

Le mouvement de rotation de devant en dedans eſt bien plus eſſentiel ; c'eſt celui qui tourne la cuiſſe, & qui, en termes de manege, la met ſur ſon plat, enſorte que les triceps ſoient placés & appliqués dans tous leurs points ſur le corps de l'animal. C'eſt une des actions les plus propres à bien placer la cuiſſe ; mais elle eſt fatigante, ſi l'attache & la diſpoſition des cuiſſes ne lui ſont pas favorables. Ce mouvement doit auſſi être fort étudié, & on ne doit jamais faire agir les parties baſſes du corps, ſans faire précéder l'action par cette demi-rotation. Celle de devant en dehors eſt au contraire pernicieuſe, parcequ'elle éloigne une partie de la cuiſſe, & qu'elle retrécit l'eſpace où doit ſe placer le cheval, en obligeant les deux grands trochanters de ſe porter en arriere. Autant la premiere eſt bonne à pratiquer, autant celle-ci doit-elle être évitée avec ſoin. Il s'enſuit que les muſcles qui la forment doivent être relâchés : les principaux ſont les moyens & petits feſſiers. La raiſon de la réaction, qui ſeroit trop grande & trop ſenſible s'ils étoient durs, oblige de les mollir en faiſant ceſſer leur action.

§. V.

Mouvements des jambes.

La jambe a trois mouvements particuliers, l'extenſion, la flexion & la rotation. S'il en eſt quelque autre plus petit & plus caché, comme le penſent de célebres anatomiſtes, ils ne ſont d'aucune utilité pour nous.

L'extenſion eſt produite par les vaſtes interne & externe, le crural & le droit antérieur.

La flexion s'opere par le couturier, le grêle interne, le demi-membraneux, le demi-nerveux, le biceps. On doit obſerver que ces muſcles, qui ſont fléchiſſeurs de la jambe, ſont extenſeurs de la cuiſſe ſur le baſſin, excepté le couturier, parcequ'ils embraſſent deux articulations, l'une extérieurement & l'autre intérieurement. Il n'eſt donc pas contre nature de porter la cuiſſe en arriere. Mais cela a des bornes comme nous le prouverons par la ſuite.

La rotation ne peut ſe faire qu'après que la jambe eſt fléchie, & point du tout dans ſon état d'extenſion. Le biceps, par ſa portion courte, produit la rotation de devant en dehors, & le poplitée la tourne de devant en dedans.

La flexion de la jambe eſt le mouvement le plus ordinaire qu'elle ait dans l'équitation.

Soit qu'on en aide le cheval, ſoit qu'on la laiſſe tomber naturellement, la jambe a toujours un degré d'inflexion plus ou moins marqué ; mais elle n'eſt jamais dans un état d'extenſion.

L'extenſion ſert cependant quelquefois pour s'allonger & ſe raffermir ; mais cette action n'eſt que momentanée ; elle n'auroit ni grace ni utilité ſi elle étoit habituelle.

La rotation de devant en dehors eſt très contraire à la grace & à l'exécution, parcequ'elle maintient la jambe dans une flexion qui ôte l'enveloppe & l'étendue des parties baſſes du cavalier, & qu'elle laiſſe tous les muſcles comme repliés ſur eux-mêmes & ſans aucune action. C'eſt anéantir le travail des jambes, que de ſe permettre ce mouvement.

La rotation de devant en dedans, ſeroit plus pardonnable ; mais, comme elle ne peut ſe faire ſans une véritable flexion de la jambe, on doit également l'éviter. Cependant il eſt des conſtructions où la rotation de devant en dehors eſt ſi grande & ſi habituelle, qu'on eſt obligé d'y remédier par l'acte oppoſé. Mais, excepté ce cas, on doit relâcher les muſcles rotateurs de la jambe, & anéantir leur puiſſance.

La jambe, pour ſe bien placer, ſuivra les rotations de la cuiſſe, & y participera.

§. VI.

Nouvements du pied.

Le pied a un mouvement de flexion ſur la jambe, d'extenſion, & de flexion latérale de dehors en dedans, ainſi que dedans en dehors.

Le jambier antérieur & le péronier font la flexion ſur l'os de la jambe. L'extenſion eſt produite par les grands jumeaux, le ſoléaire, le plantaire, le jambier poſtérieur, & le péronier poſtérieur. Le jambier poſtérieur opere le mouvement oblique du pied étendu en dedans, comme le péronier poſtérieur occaſionne par ſon action la flexion oblique de dedans en dehors.

Pour l'ordinaire on n'a pas beſoin de ces mouvements dans l'équitation; le pied n'y a que peu d'influence. Cependant il eſt des cas où ils ſont utiles; quelquefois on donne une tenſion égale aux muſcles qui meuvent le pied; le talon baiſſe un peu, & le bout du pied ſe releve: cela facilite la preſſion de la jambe, & donne de la chaſſe. Les mouvements de rotation ne ſont pas en uſage de dedans en dehors; quelquefois de dehors en dedans, pour placer la pointe du pied; mais ceci n'a lieu que pour rectifier la conſtruction de cette partie. Le mieux eſt, ſi la confor-

mation le permet, de laiſſer le pied dans la poſition qui gêne le moins.

Nous ne parlons point ici des mouvements ſourds des petits os du tarſe & du métatarſe : ils n'ont aucune fonction à remplir dans l'équitation.

§. VII.

Mouvements de l'épaule.

L'épaule ſe meut en devant, en arriere, en haut & en bas. Le trapeze fait hauſſer la ſommité de l'épaule, auſſi bien que l'angulaire ; le dentelé l'éleve & la porte en devant ; le rhomboïde la tire en arriere ; le petit pectoral la baiſſe.

Il faut obſerver dans tous ces mouvements, que l'on ne peut porter l'épaule en devant ſans élever l'acromion, ni la porter en arriere ſans le baiſſer. Ainſi on doit en conclure que le premier de ces mouvements eſt contraire aux regles de l'équitation, & inutile : contraire, parcequ'il emploie des muſcles mal à propos, & qu'il gêne les mouvements du bras : inutile, parceque l'action de ces muſcles n'a qu'une influence indirecte ſur l'animal. Les motifs qui me font déſapprouver cette action, me font admettre celle qui lui eſt oppoſée, par la raiſon des contraires. Il y a cependant des exceptions à la

regle : quelques perſonnes ont les bras ſi courts, que leur main ne peut parvenir au point où elle doit être placée pour opérer juſte. Dans ce cas on pourra violer la loi générale.

Remarquez que l'omoplate donnant l'appui au bras, le moindre mouvement auquel elle participera, peut donner bien de l'étendue à celui de tout ce membre. Il eſt quelquefois expédient de l'employer.

§. VIII.

Mouvements du bras.

Le bras s'éleve, s'abaiſſe, ſe porte en avant, en arriere, ſe rapproche du corps, & a un mouvement de circonduction.

Le bras ſe leve par le deltoïde & le ſus-épineux. Il s'abaiſſe par le grand dorſal & le grand rond. Il eſt porté en avant par le coracobrachial, le grand pectoral, & le ſous-ſcapulaire ; & en arriere, par le ſous-épineux & le petit rond. Il ſe rapproche par le grand pectoral. L'action ſucceſſive de tous ces muſcles produit la circonduction.

On doit obſerver que tous ces muſcles ont des fonctions très multipliées, & ſelon que le bras eſt placé & diſpoſé : car alors ils agiſſent de concert, & l'attitude les fait agir avec plus ou moins de liberté.

Le bras s'abaiſſe par ſon propre poids, ſi les muſcles releveurs ſont relâchés. Mais comme le levier qu'il forme avec les autres os qui lui ſont attachés, eſt très long, il faut un grand effort pour le lever. Auſſi le deltoïde eſt-il très puiſſant. Nous n'entreprenons pas de détailler toutes les actions poſſibles de ces muſcles, il ſuffit pour nous de connoître leur principale fonction.

Tous les mouvements décrits plus haut, ſe pratiquent dans l'equitation. L'élévation du bras eſt celui qui eſt le plus borné. L'abaiſſement a ſouvent lieu, par exemple, lorſque le cheval eſt bien mis, & que la main eſt placée, le bras tombe de lui-même. Le port en avant s'emploie dans le reporter de main. Le port en arriere ſe pratique en petit toutes les fois que l'homme porte les épaules en arriere, & qu'il élargit la rêne de dedans, ou celle de dehors.

Ces mouvements ſont très bons; & par la ſuite on aura lieu de voir combien il eſt à propos de s'en ſervir pour tranſporter les forces agiſſantes de la main.

§. IX.

Mouvements de l'avant-bras.

L'avant-bras ſe fléchit & s'étend. Le biceps & le brachial procurent le premier mouve-

ment : les quatre anconés produiſent l'autre.

On ne peut pas ignorer que ces deux actions ſont fréquentes dans l'équitation. L'avant-bras dont la main tient la bride eſt toujours fléchi ; l'autre s'étend pour travailler la rêne de dedans.

Outre ces mouvements communs, l'avant bras étant compoſé de deux os différemment articulés, il a encore la pronation, la ſupination, & une attitude moyenne entre ces deux, dans laquelle les doigts ſont placés bien perpendiculairement les uns ſur les autres.

La pronation eſt l'attitude dans laquelle la paume de la main eſt tournée en dedans, & regarde la terre. La ſupination eſt l'action oppoſée : pour l'exécuter, la paume de la main eſt tournée vers le ciel & en dehors.

Le pronateur rond & le pronateur quarré, ſont congeneres pour effectuer la pronation ; comme les ſupinateurs longs & courts ſont congeneres pour la ſupination.

On a très ſouvent beſoin de la pronation pour écarter une rêne. Ce mouvement éloigne un peu la rêne du col du cheval, & donne une direction plus oblique à la puiſſance de la rêne. La ſupination ne s'opere guere en total ; mais on s'en ſert en partie pour ſentir un peu plus la rêne de dehors

& la reporter en dedans. Ce ne font que des actions momentanées ; car fi cela étoit habituel, l'avant-bras feroit dans une attitude qui emploieroit des mufcles inutilement.

§. X.

Mouvements du poignet.

Le poignet fe fléchit, s'étend, s'éleve & fe baiffe.

Il fe fléchit ou s'arrondit par le radial interne & le cubital interne. Il s'étend par le cubital externe & par les radiaux externes. Il s'éleve par les radiaux externes & par le radial interne; il s'abaiffe par le cubital interne & par l'externe. Dans fa fituation naturelle, le poignet tient un jufte milieu entre tous ces mouvements.

Le premier de ces mouvements eft très inutile en équitation, par la raifon qu'il emploie des mufcles mal-à-propos. Le fecond eft affez défagréable. Le troifieme s'emploie quelquefois pour enlever un peu les rênes fans déplacer le bras. Le dernier eft très fort à éviter; car il ne fert à rien, & donne un air de nonchalance qui choque la vue.

Les mouvements de la main dépendent prefque toujours, en cavalerie, des actions de l'avant-bras: ils en ont plus de grace, & l'exécution en eft plus facile.

Les doigts de la main n'ont que l'extension & la flexion qui ſoient d'uſage en équitation. Les fléchiſſeurs & les extenſeurs ſont les muſcles qui y ſervent.



CHAPITRE IV.

OBSERVATIONS

Sur les forces musculaires de l'homme, & sur l'état où doivent être les muscles pour opérer convenablement.

TOUS les muscles du corps humain ont une direction & un effet différent, ou au moins qui varie selon certaines circonstances. Comment accorder cette multiplicité d'actions différentes avec cette impression unique que chaque membre doit faire? comment concilier le mouvement unique & décisif d'un membre avec l'action combinée de tous ces muscles dont les efforts sont opposés? C'est sans doute un problême pour ceux qui n'ont aucune teinture de méchanique ni d'anatomie. Ceux qui sont initiés dans ces sciences, voient que tous les muscles qui meuvent un membre quoiqu'avec des actions différentes, ont cependant une résultante générale à laquelle ils contribuent à proportion de leur effort; & que le muscle qui en emploie le plus, donne la qualification au mouvement. Si tous les mus-

cles lutoient également les uns contre les autres, le membre feroit dans un état indécis & roide, & par conféquent l'effet ne feroit pas net & précis. Rien de fi dangereux que la roideur; lorfqu'elle eft générale, l'homme fe fatigue beaucoup & n'opere rien; lorfqu'elle n'eft que locale, elle occafionne beaucoup de défordre. On ne peut remédier à ce mal, qu'en divifant les forces, & en obligeant les parties de fe fléchir beaucoup.

Quelques actions font produites par la feule pefanteur, par l'abandon d'un membre, fans que les mufcles agiffent: mais cela ne peut être de durée, car la communication du mouvement a bientôt déplacé un membre mobile en tous fens, & qui ne fauroit oppofer nulle réfiftance. D'autres actions font opérées par le reffort, par le choc ou impulfion externe d'une partie mobile: quelle que foit cette action, elle doit toujours avoir une direction déterminée.

Lorfqu'un membre fait un mouvement pour fe porter à un endroit quelconque afin d'y opérer, il faut un emploi de forces de la part des mufcles: il ne peut refter dans cet état fi la même force ne continue pour l'y maintenir; & cette force n'eft comptée pour rien dans la puiffance que le membre ainfi placé emploie fur le cheval. Par

exemple, je porte en avant mon bras droit étendu, pour faire agir la rêne droite: si j'ai mis 6 livres de forces pour porter mon bras en avant, & que je n'en mette que 2 pour l'appliquer au cheval, de ces 8 livres il n'y en a réellement que 2 pour le cheval.

Lorsque plusiers articulations contribuent pour faire une opération sur le cheval, la force résultante est bien plus considérable que s'il n'y en a qu'une, parcequ'alors un grand nombre de muscles entrent en contraction, & que le cheval dressé & sensible distingue & obéit à toutes les puissances qui sont destinées à le déterminer. Le trop grand emploi de forces motrices est presque toujours le défaut de ceux qui travaillent des chevaux. L'animal obéit en raison de la quantité d'action qui lui est communiquée. Si elle est trop forte, on se plaint de son obéissance qui contredit quelquefois notre idée, & on se plaint à tort: on bat le cheval; on a soi-même commis la faute.

Les muscles sont des cordes d'une force étonnante: mais, malgré l'attention la plus grande pour connoître leur valeur réelle & effective, on ne peut y parvenir. Borelli a donné des idées très bonnes sur cette matiere, mais il n'a pas cavé au plus fort dans ses calculs; car il n'a examiné les muscles qu'indépendamment les uns des autres, & n'a pas calculé

calculé l'augmentation de leur force, occasionnée par leur réunion.

Cette réunion même n'eſt pas le ſeul surcroît de nos forces effectives : la fermeté de l'appui que les os prennent les uns ſur les autres, augmente de beaucoup la force musculaire. Un homme dont le rein eſt mou, n'emploie certainement pas autant de forces, que celui dont le rein eſt ſoutenu: cependant ſi ce dernier n'eſt diſpoſé méchaniquement ſur le cheval, il ſera bien moins en force, & il aura ſur l'animal beaucoup moins de puiſſance, que celui dont le rein eſt mou, mais dont la poſition ſeroit parfaite. C'eſt ce qui fait dire que l'aſſiette eſt le moyen le plus déterminant que l'on emploie à cheval. Effectivement, dans la véritable aſſiette, tout eſt en place, & tous les muſcles ſont diſpoſés le plus convenablement poſſible, pour agir à propos. L'aſſiette même la plus belle, eſt bien plus active ſur un cheval bien dreſſé, par la raiſon que la diſpoſition de l'animal influe beaucoup ſur les forces de l'homme : le cheval bien diſpoſé eſt remué avec des forces moindres. On ne peut donc fixer la quantité des forces muſculaires dont l'homme fait l'emploi : on ne peut que connoître leur rapport avec la diſpoſition actuelle du cheval.

On connoît cependant l'état conſtant où doivent ſe trouver les muſcles, pour être à

portée d'opérer & de contenir les parties en situation, sans donner un ébranlement sensible à l'animal, & le point où ils doivent être pour que l'on puisse raisonnablement agir.

Ce point est celui où tous les muscles sont étendus & se contrebalancent de maniere que le membre soit disposé à tous les mouvements, sans en avoir aucun. Tous les antagonistes réciproquement doivent agir sans qu'aucun d'eux l'emporte : c'est là le vrai soutien; car si l'un veut déterminer le mouvement malgré les autres, il y a de la roideur; s'ils sont tous relâchés, les membres sont mous & sans situation. L'état que j'indique est donc mitoyen : le peu de force que les muscles emploient pour se contrebalancer, n'est pas pénible, & n'a sur le cheval d'autre puissance que celle que peut avoir la bonne position de l'homme auquel cet état contribue. Les membres & les muscles, ainsi disposés, passent successivement & insensiblement de cet état à celui de la force convenable pour opérer, ensorte que l'homme ne doit avoir aucune vîtesse de mouvement : sans cela il s'exposeroit à une réaction à laquelle il ne résisteroit peut-être pas. Comme il lui est aisé d'augmenter progressivement le degré de ses forces, il rencontre celui qui a le plus de rapport avec la vitesse qu'il desire imprimer au cheval.

Une grande attention à avoir ſera de n'employer que les membres indiſpenſables à l'opération. Si les mouvements du poignet ſuffiſent, pourquoi employer ceux de l'avant-bras? Ce défaut de réflexion cauſe encore de grands déſordres. Comme l'on doit partir de ce point d'étendue des muſcles pour agir, de même c'eſt à lui que l'on revient; enſorte qu'il eſt une baſe & un principe dont il eſt dangereux de s'écarter.

Avec ces obſervations, la poſition ſera conſtante & fixe : ſans elles, les vrais moyens d'opérer juſte ſeront difficilement connus, & on n'y pourra parvenir que par une longue étude que la réflexion abrégeroit.





DE L'EQUITATION.

LIVRE PREMIER.

SECONDE PARTIE.

PRATIQUE,

RELATIVEMENT A L'HOMME:

Ou de ses opérations sur le cheval.

INTRODUCTION.

UN homme sût-il tous les principes que nous venons d'exposer, eût-il lu tous les livres de cavalerie, & connût-il les pensées des excellents écuyers, il prétendroit en vain exécuter, si on ne lui a montré à le faire, & si on ne lui a enseigné les procédés les plus propres à mettre en pratique les meilleures instructions.

Nos corps ſont tellement conſtruits, que malgré la poſſibilité phyſique de tous nos mouvements, nous ne les exécutons à propos que par habitude & par des études particulieres : nos membres, pour acquérir la ſoupleſſe convenable, ont beſoin d'être exercés ; & un bon maître doit nous diriger, même dans des travaux ſur leſquels nous avons des connoiſſances. Le coup-d'œil & l'expérience du maître lui font choiſir le procédé le plus prompt ; il remédie à des défauts dont nous ne nous doutons pas : un ſeul mot de ſa bouche nous abrege des journées de peine.

Les articulations de nos membres ſont renfermées dans des ligaments capſulaires qui bornent leurs mouvements : la répétition fréquente de ces mouvements, qui conſtitue vraiment l'habitude, les rend ſeule aiſés & libres : l'homme ſubit donc une eſpece de dislocation avant que de pouvoir être bien placé & opérer convenablement.

Les fibres de nos muſcles ſe tiennent ſerrés & en faiſceaux compacts & inhabiles à recevoir les eſprits vitaux, ſi notre volonté, ſouvent agiſſante, ne porte ces eſprits dans nos muſcles, & n'accoutume ceux-ci à les recevoir ſans peine & dans la quantité qu'il lui plait de les y envoyer. L'homme a donc

besoin d'acquérir cette liberté; & ce n'est que par la pratique même qu'il peut y parvenir. Nous sommes mal servis d'abord par nos membres; la sujétion dans laquelle nous les tenons, les rend plus souples & plus dociles.



CHAPITRE PREMIER.

Méthode de donner les premiers principes.

UN jeune homme bien fait, d'une bonne conſtitution, d'un âge où les épiphyſes ſont à peine devenues apophyſes, bien élevé, ayant de la pénétration, & joignant à cela des idées ſur les différentes ſciences qui peuvent être avantageuſes au cavalier, ſeroit aſſûrément l'éleve que je choiſirois de préférence. Je me plairois à l'inſtruire en lui faiſant comprendre les raiſons des principes que je lui donnerois, leur uſage, leur étendue; je réglerois ſes mouvements; je lui ferois connoître leurs effets & la maniere de les former; en un mot, je travaillerois ſon intelligence au moins autant que ſon corps.

Cette méthode ſeroit, à ce que je crois, la plus courte. Mais, pour la mettre en uſage, il ne faudroit qu'un petit nombre d'éleves. Elle ne peut donc convenir aux écoles publiques, où le grand nombre de ſujets empêche qu'on ne les ſuive avec cette exactitude. On ſe borne à leur faire exécuter ſimplement des principes que le temps leur développe; & on attend que le raiſon-

nement naiſſe des ſenſations qu'ils ont éprouvées : on exige d'eux une obéiſſance entiere. Heureux ceux que le ſort fait tomber en bonne main, & qui ne s'égarent pas avant que d'avoir ſu marcher !

ARTICLE PREMIER.

Premiere leçon des éleves.

On trouve dans *la Gueriniere* la maniere de s'y prendre pour monter à cheval : elle eſt bien décrite. Dans preſque toutes les écoles on donne cette premiere leçon aux éleves ; on la leur fait répéter aſſez pour qu'ils la ſachent bien. Elle n'eſt pas à négliger : dans beaucoup d'occaſions la ſûreté en dépend. Cela fait, on les impoſe aſſez ordinairement ſur l'animal ſans leur rien dire ; puis on les fait trotter à la longe, en les reprenant ſur les fautes qu'ils commettent contre des principes qu'on ne leur a pas expliqués. Tantôt on les fait trotter ſur des chevaux très durs ; tantôt on emploie des chevaux bien doux & très ſages.

Je ne ſaurois blâmer la longe : c'eſt une bonne leçon aſſûrément ; mais il y a bien des obſervations à faire. Le travail ſur des cercles eſt très difficile pour l'homme &

pour le cheval ; l'accord entre les deux individus n'exiſte qu'avec peine : cependant c'eſt par là que l'on commence. Le cheval cherche toujours à ſuivre la ligne droite, que ſuit tout corps en mouvement ; on veut néanmoins le maintenir ſans ceſſe ſur le cercle : l'homme n'eſt pas aſſez habile pour l'y remettre ; le cheval eſt donc de travers, & l'homme auſſi par conſéquent. Ainſi on donne une leçon fauſſe, pour parvenir à mettre l'homme de travers. Si le cheval va vîte, l'homme, roide & ſans aucune teinture de l'art, craint de tomber, ſe roidit encore plus, & quelquefois tombe réellement, parceque la réaction eſt conſidérable dans deux corps élaſtiques. Lorſque l'éleve eſt roide, il ſe roidit davantage ; s'il eſt mou, il ne ſauroit réſiſter à la quantité de mouvements qu'il reçoit. On lui crie en vain, *relâchez-vous*, *ſoutenez-vous*. Ce ſont des termes inconnus pour lui ; il craint, & il cherche ſa ſûreté comme il peut. On a même pouſſé cette leçon plus loin : on a fait trotter des demi-heures entieres à toutes jambes. Quelles douleurs n'occaſionne-t-on pas à l'homme ! quelle incommodité ! La foibleſſe, inſéparable de la fatigue, l'oblige à ſe roidir ; la dureté du trot le fait ſauter continuellement ſur la ſelle ; les inteſtins même ſont ſecoués avec violence ; les poumons

ſont en ſouffrance ; l'homme éprouve de grands maux de tête ; il gagne quelquefois des deſcentes.

L'expérience malheureuſe de ces accidents ne doit-elle pas faire choiſir de préférence la leçon de longe donnée ſur un cheval très ſage, très bien dreſſé, & à une allure des plus tranquilles. On ne cauſe aucune inquiétude à l'éleve, on lui parle, on l'inſtruit ; il comprend. On lui fait exécuter les opérations primitives : il peut l'entreprendre avec ſuccès. La ſageſſe & l'obéiſſance du cheval le ſatisfont ; il prend goût ; il voit qu'il réuſſit ; il acquiert de l'émulation. On continueroit cette leçon très longtemps ſi l'on vouloit avancer un éleve.

Après lui avoir appris ſur le premier cheval ſes opérations, lorſqu'il commenceroit à les comprendre, on lui donneroit un cheval un peu plus difficile, & par degré on le mettroit en état d'aller ſans longe, après l'avoir mis ſur des chevaux dont le liant & la ſageſſe ſont proportionnés à ſa roideur & à ſon inexpérience. On feroit bien encore de le mettre ſur des piaffeurs entre les piliers ; là on chercheroit à accorder ſa poſition, à le redreſſer, à lui faire ſentir quand ſon cheval eſt droit. Inſenſiblement on le conduiroit à des mouvements un peu plus vifs ; il s'y feroit, & s'accoutumeroit à ſe tenir

d'aiſance, & non de force : le corps animal s'aſſouplit plutôt & plus aiſément en ſe molliſſant, qu'en ſe roidiſſant.

Pluſieurs écuyers très habiles pratiquent cette méthode : elle avance l'écolier ; & à temps égal, celui qui a été travaillé ainſi à la longe eſt plus avancé que celui qui a été ſur le droit & en liberté. Les éleves mis ainſi à la longe pendant trois mois, ſont en état de ſuivre une repriſe au trot ſans la déranger. J'en ai vu l'expérience aſſez ſouvent pour affirmer les bons effets qui en réſultent.

L'on doit tenir long-temps l'écolier à la leçon de la poſition avant que de l'inſtruire ſur les autres parties de l'art. La poſition eſt bien difficile à acquérir. Si le plaiſir de travailler l'emporte ſur la patience néceſſaire pour parvenir à bien faire, on ſe gâte, & on s'éloigne du vrai travail. Que l'éleve ſoit donc patient, & n'ambitionne pas des progrès incertains, s'ils ſont trop rapides. On oublie aiſément ce que l'on apprend aiſément : il faut de la peine & du temps pour bien ſavoir.



ARTICLE II.

Leçon de la poſition.

JE me garderois bien d'attaquer en même temps tous les défauts de mon éleve. Outre que ſon attention ne pourroit ſuffire à tout, ſon corps ne ſauroit exécuter à la fois tout ce qu'il ſeroit à déſirer qu'il pût faire.

Après avoir étudié la conſtruction & les qualités du corps de l'écolier, je me conduirois ſelon ce que j'y appercevrois, en cherchant avant tout à l'aſſouplir & à le diſpoſer à recevoir une bonne poſition. S'il eſt roide, je l'avertirai de ſe mollir; s'il eſt mou, je l'engagerai à ſe ſoutenir. Pour qu'il ſe molliſſe, je lui ferai plier les articulations; & pour qu'il ſe ſoutienne, ce ſera le contraire. J'éviterai ſur-tout que l'envie d'avancer ne lui rende comme abſurdes les leçons contradictoires qu'il recevra chaque jour. Un ſujet a beſoin d'une leçon qui eſt dangereuſe à un autre: ſi la manie de l'imitation prend à un éleve, il ſe gâte & ſe dégoûte.

En ſuivant chacun de ſes membres, on ſe ſervira de termes convenables, & qui

exprimment vraiment l'action que l'homme doit faire. Il eſt dangereux de ſe ſervir de termes faux: il en réſulte toujours des doutes & de l'équivoque. Nous allons indiquer les termes les plus uſités & les plus convenables aux différentes actions.

§. I.

Termes convenables à la poſition.

La tête des éleves eſt ordinairement baſſe; ils tendent le menton, & penchent la tête de côté ou d'autre. On leur dit donc: *Levez la tête: la tête droite. Rentrez le menton. Ne penchez pas la tête: qu'elle ſoit portée également ſur les deux épaules.* Le premier commandement s'exécute par une flexion en arriere; le ſecond, en ſe rengorgeant; le troiſieme, par un mouvement de la tête vers le côté oppoſé à celui qu'elle penche.

Si le col eſt roide, on dit, *relâchez votre col; point de roideur dans le col.*

Si les épaules ſont hautes, on dit, *baiſſez les épaules, relâchez les épaules, molliſſez les épaules.* Tout éleve comprend & peut exécuter ces préceptes. *Mettez vos épaules en arriere, applatiſſez les épaules,* ſignifie qu'elles ſont trop rondes, & viennent trop en devant, qu'ainſi il faut faire le



contraire. Si l'éleve ne concevoit pas, il feroit bon de lui placer foi-même les épaules. Et l'on fuivra cette méthode avec fruit pour toutes les autres pofitions.

Souvent l'écolier roidit fon bras & le ferre contre le corps; on lui dit alors: *lâchez le bras; molliffez le bras; ne mettez point de dureté dans le bras; détachez le bras du corps; ne ferrez pas les bras.* A-t-il l'avant-bras obliquement par rapport au bras, on lui dit, *foutenez l'avant-bras à la hauteur du coude.* A-t-il l'articulation étendue, *pliez les bras*, eft le terme en ufage.

Si le poignet fe fléchit, on lui dit, *n'arrondiffez pas le poignet*: s'il s'étend trop, *vous eftropiez le poignet; mettez votre main fur la ligne du bras*: s'il le baiffe *foutenez-le*: s'il l'enleve trop, *votre poignet eft trop haut.*

Rarement la main conferve fa pofition. Les doigts s'eftropient, font à moitié ouverts; le pouce eft raccroché; les rênes gliffent des mains; on dit alors, *placez la main devant vous; fermez tous les doigts; fentez vos rênes; allongez le pouce deffus.* Quand la main eft incertaine, on dit, *affûrez la main; votre main en place*: fi elle eft trop dure, *molliffez le poignet, la main; point de dureté dans la main.*

Le rein eft-il trop mou, le dos courbé, la

poitrine courbée, dites à l'éleve, *ſoutenez votre rein; grandiſſez-vous du haut du corps; ſoutenez-vous.* Eſt-il au contraire roide, le rein creux, les feſſes débordant la ſelle, on l'avertit par ces mots : *Molliſſez-vous ; pouſſez vos feſſes ſous vous ; pouſſez la ceinture en avant ; ne creuſez pas les reins.* Si les feſſes s'élevent, & que le corps s'en aille en avant, on lui dit : *aſſeyez-vous ; laiſſez-vous porter également ſur les feſſes ; mettez le haut du corps en arriere.*

On le corrige de ſon incertitude en lui diſant : *Raſſurez-vous ; employez plus de nerf.*

Lorſque la cuiſſe eſt trop en avant, qu'elle n'eſt pas étendue le plus qu'il eſt poſſible, l'écolier doit être averti par ces mots : *Etendez-vous ; laiſſez tomber vos cuiſſes.* Si elles ſont dans un état de trop grande adduction, *relâchez vos cuiſſes, molliſſez-les*, ſont les termes uſités.

Les genoux trop pliés, trop ouverts ; la jambe en avant trop roide, trop écartée du cheval, ſont des défauts dont on fait appercevoir l'éleve, en lui diſant : *Etendez vos genoux ; tournez vos cuiſſes ; lâchez vos jambes, laiſſez-les tomber naturellement, liez-les, ſervez-vous-en.*

Les pieds ſont-ils mal placés, roides, & la pointe haute, on peut dire, *placez vos pieds*

pieds, *lâchez-les* : sont-ils trop mous, on avertit de les rassûrer.

L'assiette n'est-elle pas sur le centre, on dit, *jettez votre assiette en dehors* ou *en dedans*. Si le corps est mal tourné, on dit, *avancez le côté*, *à partir du bas des reins*.

Portez le poids du corps en dedans, avertit l'éleve qu'il ait à contrebalancer l'action qui le porte en dehors par le poids de son corps en dedans.

Tels sont à-peu-près tous les termes de la leçon donnée conséquemment aux principes que nous avons adaptés à la construction du corps humain. Ils sont bientôt exposés; il est aisé de les concevoir. Mais l'exécution de tous ces préceptes est longue, & l'éleve travaille plusieurs années avant que sa position soit prise & bien formée. Lorsqu'enfin il aura acquis la facilité de se placer & d'accorder ses membres jusqu'à un certain point, on commencera à les faire agir, & à lui faire connoître ses opérations, toujours sur des chevaux mis.



CHAPITRE II.

Des opérations de l'homme dans l'équitation.

PRESQUE toutes les opérations de l'homme dans l'équitation, sont composées ou mêlangées du mouvement de plusieurs membres. Les principales sont celles des bras & des cuisses, & de toutes les parties qui les composent.

ARTICLE PREMIER.

Opérations des bras & des mains.

JE suppose ici que l'on connoît les effets du mors & les propriétés de ce double levier. Quoique j'aie déja parlé de cette machine dans mes ouvrages précédents, je me réserve cependant à en dire encore quelque chose dans la premiere partie du livre second de ce traité: il s'agit ici des mouvements du bras qui la fait agir.

La main de dedans plie le cheval: elle s'écarte du col du cheval; s'éleve pour enlever le pli; se baisse pour le fixer, s'il est dif-

ficile à conſerver. Ce ſont là les actions les plus ordinaires de la main de dedans. Celle de dehors s'enleve, ſe reporte ſur le col du cheval en dedans, élargit la rêne de dehors dans quelques occaſions. Tel eſt l'uſage des mains lorſque les rênes ſont ſéparées. Si elles ſont réunies dans une main, la main qui les tient ſe porte en dedans, quelquefois en dehors, s'enleve : on rend la main, on l'aſſure, on ſent une rêne plus que l'autre. Entrons dans le détail.

La main de dedans plie le cheval & écarte la rêne du col. Pour exécuter cette action, l'épaule ſe baiſſe, parcequ'elle va un peu en arriere ; le bras s'écarte du corps ; l'articulation du bras & de l'avant-bras eſt tendue, ou du moins dans un état mixte ; l'avant-bras, ainſi que la main, dans une attitude moyenne entre la pronation & la ſupination. La main, portée par ce mouvement de circonduction au point où elle eſt néceſſitée d'agir pour s'éloigner du col du cheval & faire agir la rêne de dedans, ſaiſit cette rêne, &, par la tenſion & le relâchement alternatif qu'elle lui occaſionne, elle opere & produit le pli.

Quelquefois la main & le poignet ſuffiſent ; d'autres fois auſſi il y a de petits mouvements de l'avant-bras : ce ſont alors de petits mouvements de flexion & d'extenſion. L'action eſt très douce ſi le poignet ſeul

agit : si l'avant-bras travaille, elle sera plus forte ; de même lorsque le bras se mêle de cette action, elle a une puissance souvent trop grande. Mais on doit se méfier des secours que l'épaule pourroit donner ; son unique fonction est d'appuyer l'os du bras : ainsi toutes les fois que ses muscles entrent en contraction pour les mouvements de ce membre, il y a de la roideur ; & cette roideur augmente à proportion de la contraction des muscles qui, tenant à tout le haut du corps, lui communiquent leur force.

L'opération toute simple que nous venons de décrire, n'est pas toujours bien conçue par l'écolier. Ce qui lui coûte le plus est de détacher le haut du bras des côtés. Il se passe chez lui un débat entre cette action & celle qui éloigne la main : ensorte que le haut de son bras se tient collé au corps, tandis qu'il veut détacher la partie inférieure. On doit veiller avec soin à ce qu'il exécute ces mouvements sans gêne, sans roideur, & en employant le moins de force possible. La partie du membre qui en exige le plus, est celle par laquelle le bras est fixé dans son éloignement du corps : la partie supérieure & l'extérieure du deltoïde suffisent. Souvent l'homme emploie tous les autres muscles ; & alors il n'est pas rare que le cheval désobéisse à une puissance qui lui occasionne de la

douleur : car il eſt utile de n'oublier jamais que plus l'animal ſouffre, moins il ſe prête au deſir de l'homme. Il met en uſage, pour éviter la douleur, le reſte de ſes forces, dont une partie eſt détruite par l'exceſſive puiſſance de l'homme.

La main agit-elle pour enlever le pli d'un cheval qui s'atterre & s'appuie ſur le mors, elle donne de petites ſecouſſes légeres à la rêne de dedans, en la prenant en deſſous. Voici le mêlange des mouvements néceſſaires à cette opération. Après avoir pratiqué ce qui eſt dit ci-deſſus, le pouce & le doigt index ſaiſiſſent la rêne ſans force, & le poignet s'éleve & ſe baiſſe alternátivement, ſans que le reſte du bras agiſſe. Alors le mouvement eſt opéré par une puiſſance petite. Si elle ne ſuffiſoit pas, l'homme feroit agir l'avant-bras en le fléchiſſant & l'étendant alternativement, & répétant pluſieurs fois cette action avec une vivacité plus ou moins grande. On agit ainſi par une traction qui certainement détermine le pli à la longue.

On obſervera ici que le bras doit ſe détacher du corps dans les petites ſecouſſes données à la rêne par l'avant-bras, afin de favoriſer la direction que doit avoir cette puiſſance de traction ; car on doit ſe rappeller un axiome inconteſtable en cavalerie ; qui eſt que le cheval obéit à une puiſſance de trac-

tion felon la direction de cette puiffance.

Le cheval fe plie quelquefois aifément ; mais fon nez eft au vent. Alors on fe trouve obligé de baiffer tout le bras étendu, de le fixer en place, & de proportionner fa force & la tenfion de fes mufcles à la réfiftance de l'animal & à fa difficulté à obéir. Dans cette opération, le bras étant difpofé convenablement, l'affurance du poignet fuffira pour vaincre les efforts de l'animal.

Dans les occafions où la rêne de dehors eft enlevée, on exécute les mêmes actions que l'on emploie lorfqu'on enleve le pli ; avec cette différence que le bras ne fera pas détaché du corps. Après s'être porté à la hauteur convenable, il s'y maintient ; mais le poignet, ou l'avant-bras, agit pour retenir & rendre, par de petites flexions & de petites extenfions alternatives. Pour reporter la rêne, il eft néceffaire que l'épaule vienne un peu en avant, & que le bras fe porte vers le milieu du corps : pour l'élargir au contraire, on exécute les actions oppofées.

Lorfque la même main tient les deux rênes, cette main doit conferver fa pofition moyenne, ainfi que l'avant-bras ; & dans le cas où l'action des deux rênes eft égale, elle fe tient dans la pofition que nous avons indiquée. Mais s'il faut reporter les rênes en dedans, l'épaule vient en devant, le bras s'y

porte aussi, & l'avant-bras n'a point d'action particuliere. Le bras n'éprouvera pas d'opposition à cette action par la contraction des muscles antagonistes; car si cela arrivoit, il y auroit de la gêne, & on doit l'éviter surtout en ceci. Quelquefois on fait le mouvement contraire, & on porte les deux rênes en dehors; on se contente de détacher le bras du corps & de le porter à l'endroit convenable, sans changer rien à la disposition de l'avant-bras & du poignet. Cette action qui en apparence paroît contraire aux vrais principes, ne l'est réellement que relativement aux circonstances. S'il s'agit de sentir un peu plus la rêne de dehors, l'avant-bras (le bras & la main étant dans leur position primitive) se mettra dans l'attitude de supination proportionnellement au degré de puissance que l'on veut employer, sans que le poignet ait aucun mouvement propre. L'on ne ressent guere la rêne de dedans lorsque la main seule tient les deux rênes. On suppose, lorsqu'on en est venu là, que le cheval se plie pour l'accord des mains & des jambes. Si cependant il étoit nécessaire de la sentir, il faudroit se servir de la main de dedans.

Dans toutes les actions du bras, une légere flexion dans son articulation avec l'avant-bras, donne du moëlleux & de l'aisance

à l'action. Des mouvements & des opérations insensibles sont d'accord avec la sensation du cheval : des actions brusques y sont opposées. Souvent le relâchement & la contraction successive des muscles sont un moyen suffisant pour opérer sur le cheval, sans déplacer ni faire agir aucune partie du bras. On s'en convaincra aisément lorsqu'on aura monté des chevaux bien mis.

Quels que soient les moyens employés pour réussir, n'oublions pas que la résultante des muscles mis en œuvre, est la ligne dans laquelle le cheval obéit ; & que le degré de force que ces muscles acquierent, est celui de l'obéissance de l'animal.

Toutes ces actions si composées ne sont comprises aisément d'un éleve que par l'explication claire & précise, & sur-tout par l'exécution que le maître en fait devant lui. L'esprit prévenu s'appliquera plus aisément à discerner ce que le maître exécute, & l'écolier saisira plus promptement. Sans cela on tâtonne long-temps, & la tardive expérience fait trouver sous la main ce qui ne s'en étoit jamais écarté, mais que l'on croyoit bien éloigné : tant il est vrai que les choses les plus faciles sont souvent celles dont on se doute le moins.



ARTICLE II.

Opérations des cuisses & des jambes.

LES cuisses une fois bien placées n'ont, ou du moins ne doivent avoir, aucun mouvement à cheval pour opérer, puisque l'on exige d'elles une grande immobilité. Tout leur effet est produit par la tension & la dureté plus ou moins grandes de leurs muscles. On ne peut fixer le point convenable à chaque opération : le tact seul peut l'apprendre par le moyen d'un long usage & d'essais réitérés. On doit consulter pour cela tout ce qui concerne les sensations du cheval, & le résultat des effets de l'attouchement sur les différentes parties de son corps.

La jambe étant placée, n'a d'autre action que celle de se porter un peu en arriere, pour exciter par son contact les mouvements des muscles qu'elle va toucher. C'est par une simple flexion du jarret, qu'elle agit alors. Opération unique qui n'a toute sa valeur que lorsqu'elle est employée à propos & dans les instants justes, comme on le verra dans la suite.

Le pied ne doit point avoir de mouvement, qui, par lui-même & tout ſeul, influe ſur l'animal : cependant il concourt avec les jambes & les cuiſſes à former l'aide ſuivante.

§. I.

De l'aide formée par l'accord des cuiſſes, des jambes & des pieds.

Il eſt un accord de tous les mouvements des cuiſſes, des jambes & des pieds, qui produit la plus belle, la plus ſavante, & la plus active des aides : elle ſe donne ainſi.

Après avoir perfectionné ſon aſſiette & toute ſa poſition, on lie moëlleuſement les cuiſſes en les tournant ; on étend le jarret ſans trop éloigner la jambe du corps du cheval ; on baiſſe inſenſiblement le talon en peſant ſur l'étrier, & on ſe grandit un peu du haut du corps. Alors on ſent que le cheval redouble de vigueur, & que le poids de ſon cavalier lui eſt moins pénible.

Cette aide ſavante ne peut être employée que par un homme bien exercé : ceux qui ne le ſont pas ſuffiſamment, ſe roidiſſent très aiſément en voulant la donner ; & par là ils produiſent un effet très faux.

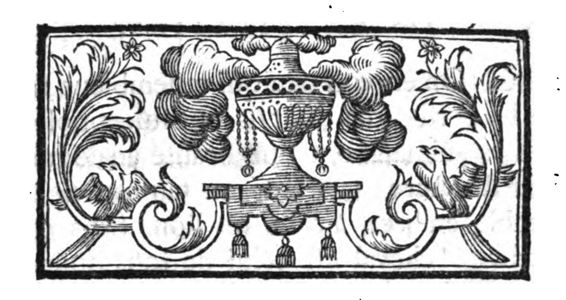
D'après ce qui vient d'être dit, on concevra ſans peine qu'il eſt facile de définir les actions des mains, & de les faire comprendre ; mais que celles des cuiſſes & des jambes s'apprennent ſeulement par la pratique.

FIN du Livre Premier.

DE L'EQUITATION.

LIVRE SECOND.

THÉORIE ET *PRATIQUE* RELATIVEMENT AU CHEVAL.



DE L'EQUITATION.

LIVRE SECOND.

PREMIERE PARTIE.

THÉORIE,

RELATIVEMENT AU CHEVAL :

Ou de la connoiſſance du cheval, du méchaniſme de ſes mouvements ; de ſa conformation, de ſes ſenſations, &c.

CHAPITRE PREMIER.

De la beauté & de la bonté du cheval.

LA beauté eſt le choix des formes agréables renfermées dans la nature. Chaque objet, chaque être a ſes beautés & ſes diffor-

mités. On en voit peu qui raſſemblent toutes les perfections dont ils ſont ſuſceptibles.

Les animaux ont une beauté analogue à leur ſtructure : la beauté du taureau ne reſſemble en rien à celle du lion. Sans contredit le cheval eſt celui de tous dont les formes ſont les plus belles, les contours les mieux arrondis, & l'enſemble le plus flatteur à l'œil. Si les hommes euſſent conſulté l'agrément d'un beau cheval, & ſon air noble & pacifique en même temps, ils n'euſſent pas balancé à lui donner la prééminence ſur la majeſté terrible du lion. Cet animal n'a rien de ſéduiſant dans ſa forme ; tout y indique la peſanteur. Le cheval au contraire, élégamment formé, ſemble voler & s'échapper comme une nuée légere. Ces animaux ſi différents ont tous deux leurs beautés.

Le cheval doit la ſienne à la perfection des proportions bien établies entre ſes membres, au paſſage inſenſible de leurs formes adoucies les unes dans les autres, à l'arrondiſſement de ſes muſcles bien détachés & aſſez ſenſibles pour être diſtingués. C'eſt pour cela qu'un cheval maigre plaît moins, & qu'il n'eſt connu que des gens inſtruits. Le vrai connoiſſeur le juge par ſon enſemble ; & il préſume que dans l'état d'embon-

point,

point, les formes détaillées seront d'accord avec la belle proportion.

La fierté du regard du cheval, la légéreté de sa course, les attitudes nobles & fieres sous lesquelles il se présente, sont encore des beautés. On estime sur-tout ce feu dans les yeux, & cette ardeur pour la course, qui embellit l'animal en animant tous ses membres. La souplesse de ses mouvements & l'adresse de ses jambes contribuent singuliérement à sa beauté.

C'est dans les plaines verdoyantes qu'il est satisfaisant de voir un jeune coursier bondir avec gaieté. C'est là qu'abandonné à la nature, il s'embellit lui-même en se livrant à l'ardeur qui le transporte. C'est au milieu des haras, que le cheval se montre dans toute sa parure naturelle, lorsque, près de la cavale, il s'empresse à l'envi de lui faire remarquer la beauté de son corsage, la noblesse de son port, & la souplesse de ses jarrets. C'est dans la nature, comme dans le meilleur livre, que nous devons aller prendre cette idée du beau, bien rétrécie dans nos villes & dans nos pompes publiques. C'est là que nous devons chercher les traits qui le forment. Tout le monde le sent, est pénétré, enthousiasmé à sa vue : mais qui peut le définir & le fixer ? Le goût, le goût seul nous dicte des regles auxquelles nous nous sou-

mettons par le plaisir qu'elles nous causent.

Outre la beauté générale de l'espece, chaque individu a la sienne particuliere. Il est bien rare que ces beautés se trouvent tellement réunies, qu'il ne s'y rencontre quelque défaut. Lorsque le vice est peu considérable, il ne sert qu'à relever les autres perfections; autrement il fait regretter la peine que la nature a prise. Comme toutes les beautés ne se rencontrent pas réunies, on appelle beau cheval, celui qui en a le plus.

On ne doit pas confondre les beautés de la nature pure & encore brute, avec les beautés factices de l'art. Un cheval, naturellement beau, a pour l'ordinaire encore plus de beauté lorsque l'art sait étaler & mettre au jour ses belles formes. Celui au contraire que l'art seul a façonné, n'a qu'une beauté d'emprunt qui se perd aisément, & qui porte une empreinte moins caractérisée. On vient à bout de donner de la grace au cheval, de le placer, de donner de l'air à sa tête: si la nature n'a fait les premiers frais, ce masque tombe aisément.

La vraie beauté, dans un cheval, est moins ce qui plaît & ce qui est agréable au premier coup-d'œil, que le résultat d'un bel ensemble. Les maquignons qui ont intérêt de séduire, donnent au cheval de l'inquiétude & non de la fierté; un contour forcé,

& non des formes bien d'accord entre elles. Celui que le clinquant éblouit, court risque d'acheter un cheval qui dégénérera lorsque la douceur & la sécurité le rendront à sa nature. Ce n'est donc pas dans l'instant de la fougue & de l'emportement, que l'on peut juger l'animal; c'est dans une situation calme & tranquille, dans laquelle chaque membre se déploie avec sagesse, & présente sans affectation les traits purs & coulants de la beauté. Méfiez-vous donc de cet appareil d'instruments apprêtés pour embellir le cheval: ce qu'il fait par crainte & sous les coups, n'est qu'une grimace arrachée par la douleur.

Si l'art s'unit à la nature pour embellir le cheval, il sera encore plus agréable à voir. Mais ce ne sera que par un ménagement continuel des forces de l'animal, qu'on l'embellira. La colere & la fureur prennent aisément la place de la fierté & de la vigueur, si l'on excite des sensations douloureuses. L'animal n'est beau qu'autant que l'attitude factice du manege nous peint celle de la nature libre: & tel est l'objet de l'art; il se propose de rassembler en un sujet, dans un court espace de temps, les beautés éparses de la nature. Ces instants de beauté naturelle sont ceux où l'animal a de l'ardeur. Il se grandit alors; il rassemble ses forces; ses yeux sont animés; sa tête se leve avec fierté; ses mouvements

redoublent, leur cadence se presse & s'anime. Ce sont ces idées que l'écuyer doit employer dans son travail; c'est là l'expression qu'il cherche: mais toutes les constructions de chevaux ne sont pas propres à la produire. La beauté sans la bonté ne satisfait l'œil qu'imparfaitement, & l'animal n'est plus alors qu'une belle statue.

La bonté d'un cheval ne séduit pas comme sa beauté: celle-ci est entiérement extérieure; celle-là est le résultat de combinaisons difficiles à développer. Ce n'est qu'à l'aide de plusieurs connoissances & d'une expérience bien fondée, qu'on juge les qualités d'un cheval. L'harmonie & l'accord de toutes les parties de l'animal, constituent sa bonté; comme celle d'une machine dépend de la proportion de toutes ses pieces mesurées par l'effet qu'on en attend. Tout corps organisé est une machine des plus compliquées: tout peut en être bon; mais il peut aussi s'y trouver des parties moins bien construites.

Les parties solides & les parties molles, ou, si l'on veut, les os & les muscles, offrent ce qu'il y a de plus intéressant dans le méchanisme animal, relativement à ses actions. La bonté des os vient de leur solidité, de leur bonne configuration, & de la bonne fabrique de leurs articulations. Les os ne

doivent pas ſeulement être ſolides par leur nature, mais encore par leur diſpoſition; & cette diſpoſition n'eſt eſtimable que par le ferme appui qu'ils ſe donnent les uns aux autres. Leur configuration la meilleure, eſt celle qui eſt la plus commune dans la nature; & on la connoît à la ſimplicité de l'action qui en réſulte. Un os tortueux, dans un membre où il eſt ordinairement droit, occaſionne un mouvement compliqué & embarraſſé.

La bonté de l'articulation vient du jeu facile des os les uns ſur les autres, ſans que rien arrête le mouvement auquel ils ſont deſtinés. La fermeté des liens eſt encore eſſentielle; & c'eſt ſouvent de-là que dépend la bonté d'un membre. Les muſcles ſont ordinairement bons lorſque leur force eſt ſupérieure de beaucoup au poids des os qu'ils ont à mouvoir, & lorſque leur action ne les fatigue pas. De gros oſſements & de petits muſcles ſont des preuves de foibleſſe; au lieu que des os mus par de forts muſcles, annoncent la vigueur & la légéreté.

Les perfections de ces différentes portions du corps, ne conſtituent pas ſeules la bonté. Elle conſiſte plus encore dans l'arrangement de tout le corps, dans le rapport de tous les membres entre eux, ſelon des loix que

nous espérons indiquer. Mais ce bel ensemble extérieur est souvent trompeur : car il arrive que la mauvaise organisation intérieure dément ces belles formes, ces belles proportions du corps. Il faut donc que les fonctions vitales se remplissent bien ; que les visceres soient bien constitués ; que l'estomac & tous les organes de la digestion soient en bon état. C'est sur-tout de ce viscere que dépend la force animale : si le chyle est mal fabriqué, un sang sans vivacité & sans consistance ne peut fournir de la vigueur ; la limphe viciée circule à peine, & ne répare pas les pertes occasionnées par le travail. En général on a éprouvé que les chevaux bien construits d'ailleurs, qui se nourrissent bien, qui ne perdent point l'appétit, qui sont gais après un long travail, & qui s'y prêtent volontiers, sont de bons chevaux.

Quelques tares ne détruisent pas cette qualité. Ceux qui, uniquement attachés à ces défauts, acceptent ou refusent des chevaux parcequ'ils ont quelque vice local, sont dans le cas de se tromper. C'est l'ensemble & l'usage harmonieux de tous les membres, qu'il faut considérer : souvent un cheval emploie très bien de mauvais jarrets, & un autre en emploie mal de bons.

On ne s'attachera donc pas simplement à l'extérieur des membres, si on veut bien

choiſir le cheval ; on conſultera ſes mouvements & ſon ame : car l'ardeur & la bonne volonté ne ſont point à mépriſer dans le cheval ; elles ſuppléent à bien des choſes. Je rejetterois un cheval méchant & bien conformé ; car il pourroit arriver qu'on fût obligé de le ruiner pour le mettre en état de ſervir. La douceur & la ſageſſe ſont les plus belles qualités d'un bon cheval. Si ſes mouvements ſont brillants avec cela, on a trouvé un phénix.



CHAPITRE PREMIER.

Méchanifme général des mouvements du cheval dans fa démarche.

LE cheval ne nous eft utile que par fes actions. Le plus beau & le meilleur cheval deftiné à un repos continuel, feroit dans une captivité odieufe pour lui, & infructueufe pour fon maître. L'homme a fu tourner à fon profit la démarche du cheval : cet animal lui plaît par des fervices importants ; il l'amufe par fa légéreté ; il le récrée par fa foupleffe ; il partage avec lui les dangers & la gloire des combats.

Mais tous les individus de cette efpece ne rendent pas le même fervice : la nature a tellement varié leur démarche, qu'on ne fauroit trouver deux chevaux dont les allures foient d'une égalité parfaite. Auffi eft-ce en raifon de la perfection de leurs mouvements, que l'homme les deftine aux emplois plus ou moins diftingués. Mais comment établir la vraie regle de ces mouvements parfaits, fi rarement raffemblés dans le même fujet ? ce ne peut être que par le raifonnement fondé fur des obfervations réi-

térées, d'aprés lesquelles on pourra se former un composé qui servira de modele.

Je me garderai bien, pour définir ces mouvements, de prendre un cheval défectueux. Le plus beau & le meilleur sera toujours celui que je proposerai d'examiner: je lui supposerai toutes les perfections. C'est à l'écuyer à connoître la nuance des individus qu'il se propose de former.

A quelqu'usage qu'on destine un cheval, on doit l'inspecter méchaniquement: car si l'on ignore les ressorts & toutes les machines que la nature emploie pour la progression de cet animal, on sera sans cesse trompé. Le tact formé & entretenu par la routine, est incertain & aveugle, s'il n'est fondé sur des regles fixes & constamment proposées par la belle nature. C'est pour cela qu'il est si rare de trouver un bon connoisseur en chevaux. Les gens que l'intérêt attache à l'étude de cet animal, n'ont qu'un tact grossier & souvent trompeur. Ils ont vieilli dans les écuries & dans les haras: la nature a sans cesse frappé leurs yeux; mais elle n'a jamais affecté leur raisonnement: un instinct d'habitude leur fait faire un choix capricieux d'un cheval dont les qualités leur sont inconnues. Le bon choix est donc le résultat d'un grand nombre de connoissances; & le meilleur livre à étudier, seroit une pratique réfléchie

dans l'équitation. Si l'homme n'a long-temps ſenti les qualités des chevaux, il n'a qu'une idée confuſe du bon & du mauvais. Auſſi je ſuis perſuadé que les connoiſſances en fait de chevaux, vont de pair avec les talents pour l'uſage de ces animaux. La pratique manuelle donne de la ſûreté : on combine les qualités d'un individu, par les produits de tous ceux que l'on a connus.

On doit donc donner un ſoin extrême à l'étude des mouvements du cheval. En traitant cette partie, je ſuppoſe le lecteur inſtruit dans l'équitation: plus il le ſera, plus il ſentira la vérité de mes aſſertions.

Avant que d'entrer en matiere, nous devons prévenir que toutes les allures naturelles ont cela de commun, que les jambes ſe meuvent dans le même ordre: la célérité des mouvements produit ſeule la différence que notre oreille y remarque; car par l'inſpection attentive, les yeux s'aſſûrent de cet axiôme phyſique. La nature, ſimple comme elle eſt, n'a pas employé pluſieurs moyens pour le même effet. Il eſt plus important que l'on ne croit, de ſe convaincre, par l'examen, de ce que j'avance.

Une autre vérité, c'eſt que chaque animal marche le pas, ou quelqu'autre allure que ce ſoit, d'une maniere différente. Une nuance imperceptible, qu'on apperçoit &

qu'on ſent dans les individus, nous empêche d'établir des modeles ſans défaut. Ainſi les calculs ſont trompeurs, ſi on prétend les donner pour exacts. Nous nous bornons à décrire ce en quoi les chevaux ſe reſſemblent ordinairement.

ARTICLE PREMIER.

Du repos formé par l'équilibre.

DANS un précédent ouvrage ſur l'équitation, j'ai donné une idée de l'équilibre du cheval (*). Cet équilibre n'eſt réellement formé, que dans cette ſituation des jambes où elles partagent entre elles le poids de l'animal & du cavalier. Alors toutes les ſurfaces des os des jambes ſe touchent & ſont placées les unes ſur les autres dans l'état naturel, & de la maniere que la vue du ſquelette du cheval nous le fait connoître. Les muſcles de chaque extrémité ſont dans un état pareil dans les quatre jambes. Nous ſuppoſons l'uniformité la plus complette : on ne voit aucune flexion quelconque; & les lignes d'innixion de ces colonnes ſont

(*) *Traité ſur l'Equitation*, imprimé aux Deux-Ponts, & qui ſe trouve chez Lacombe.

paralleles. Cet accord ne ſubſiſte plus dès l'inſtant que l'animal penſe à ſe mouvoir : l'action & le repos ſont incompatibles ; il faut que la nature même trouble cet ordre, & qu'elle fixe à chaque jambe une fonction différente.

ARTICLE II.

Fonction des jambes du cheval dans ſa démarche ; répartition ſucceſſive des poids ſur chacune d'elles.

LES quatre jambes chargées également ne ſe remueroient pas, ſi l'une d'elles n'étoit ſoulagée aux dépens des autres ; & celle-ci n'eſt ſoulagée que par des actions viſibles qui précedent tout changement de lieu. Le mouvement étant une deſtruction du repos, il faut s'attendre que ce que nous venons d'obſerver ci-deſſus ſera anéanti ; & cela eſt néceſſaire : l'égalité de poids ſur les quatre jambes eſt un empêchement à leur motion. Celles qui ſeront déchargées ont la facilité de ſe mouvoir les premieres ; celles ſur leſquelles le poids eſt reporté, ſont plus long-temps attachées à la terre : la

mobilité des corps eſt en raiſon de leur moindre poids.

Les jambes de devant n'ont d'autre fonction que de ſoutenir les poids dont elles ſont chargées : elles ne peuvent les enlever. Les jambes de derriere peuvent au contraire recevoir un poids & le rejetter : leur conſtruction leur donne cette faculté. Je développerai ce ſyſtême & le méchaniſme de cette action.

Les jambes de devant ne ſont point deſtinées à ſervir d'appui principal dans les mouvements de l'animal ; celles de derriere ſont employées à cet uſage. L'appui principal ne peut être que ſur les jambes de derriere, puiſqu'elles ſeules peuvent ſe débarraſſer de leurs poids ; celles de devant ſeront donc ſoulagées. C'eſt par là que l'équilibre commence à être dérangé.

Soit donc le poids de chaque jambe pendant cet équilibre 10, les deux jambes de devant donneront 20, & les deux de derriere auſſi 20.

D'abord les deux jambes de devant ſont ſoulagées ; ſuppoſons que ce ſoit de 4 chacune, ce qui ne donne plus que 12 au lieu de 20. Ce poids eſt reporté ſur les deux jambes de derriere, ce qui, au lieu de 10, donne 14 pour chacune de ces jambes.

Çela ne suffit pas ; car si les jambes de devant demeurent chargées également, elles doivent marcher également. Pour qu'il y en ait une qui soit plus libre que l'autre, elle doit encore être soulagée. Supposons donç que c'est la jambe droite de devant qui s'allege encore de 2 livres, reste 4 pour cette jambe. Que deviennent ces 2 livres que nous lui avons ôtées ? Elles ne peuvent pas se répartir également sur les deux jambes de derriere ; car alors il se passeroit une action inutile sur celle qui marche la premiere. Ces 2 livres sont donc uniquement pour la jambe qui sert d'appui, qui, dans notre supposition, est la droite de derriere. Celle-là aura donc 16, sa voisine 14, la gauche de devant 6, & la droite de devant 4. Aussi verrons-nous que ces jambes agissent en raison de leurs poids : la plus légere partant la premiere. Considérons les actions de la nature, & prouvons la vérité de nos observations.

§. I.

Premier mouvement.

Que l'on examine un cheval quelconque avant qu'il se dispose à marcher, il enleve son col & sa tête, & les porte un peu en arriere. Le cheval le plus vigoureux aura ce mouvement le plus sensible. Dans quelque

attitude que foit le cheval, ce mouvement de grandiffement fe fait toujours remarquer: dans l'état même du plus grand abandon, on l'obferve, quoique très peu complet. Lorfque le cheval eft animé & qu'il prend de l'ardeur, ce mouvement eft dans toute fa valeur. Jamais un cheval qui eft bien conftitué, & qui travaille avec action, n'aura la tête baffe: il la porte très haute; & c'eft ce qui lui donne de la fierté.

Ce mouvement dont je parle a des propriétés particulieres. Pour les bien concevoir, on fuppofera que la tête, l'encolure, & le garot, forment un levier du fecond genre. L'appui fera au bas du garot: la réfiftance, qui eft compofée des épaules, des jambes, &c. correfpondra au haut du garot: la puiffance eft au haut de la tête. La puiffance feroit très foible, fi la longueur de ce bras de levier ne furpaffoit de beaucoup celui que l'on prend de la réfiftance à l'appui: le garot étant très court, on voit que la longueur de la puiffance eft confidérable. Ce levier ainfi défini, voici comme il agit.

Le haut de la tête de l'animal fe porte en arriere. A la tête font attachés plufieurs mufcles confidérables qui font mouvoir les épaules, les jambes, &c. Les moindres notions anatomiques fuffifent pour attefter

ces faits. Si la tête se porte en arriere, il ne peut pas se faire que des membres qui lui sont attachés, ne soient enlevés, parceque la construction du levier l'exige.

Il se présente ici une objection assez forte. Mais, dira-t-on, ce mouvement a-t-il à lui tout seul la force de charger le derriere, car vous ne pourrez décharger le devant sans que son poids soit reporté sur le derriere; par quel méchanisme cela se fait-il?

Je réponds que la propriété de l'appui du levier est la solidité; que si elle lui manque, la pesanteur du levier & celle de ses poids ajoutés, dérangeront cet appui jusqu'à ce qu'il se trouve un obstacle invincible: c'est ce qui arrive ici. Le garot est appuyé aux vertebres dorsales; ces vertebres sont flexibles: donc l'appui du levier les foulera successivement, & par-là l'appui sera reculé jusqu'aux hanches; donc la résistance du levier se trouvera portée jusques sur les jarrets du cheval. C'est ainsi que cette partie est chargée par un méchanisme simple, & qui dépend uniquement de la volonté du cheval de changer de lieu.

Ce fait existant, j'ai donc raison de prétendre que le premier acte de la volonté de l'animal produit, avant tout déplacement, un foulagement pour les jambes de devant.

§. II.

§. II.

Second mouvement

Cette premiere action ayant eu lieu, on voit entrer en contraction les muſcles qui élevent & portent en arriere l'une des deux épaules. Il n'eſt pas poſſible que l'épaule s'éleve ſans que le poids dont elle eſt chargée, lui ſoit ôté. Je conclus donc que cette opération ſoulage encore cette jambe. Pendant que ceci ſe paſſe à une épaule, nous ne voyons aucun mouvement à l'autre. Ne ſuis-je pas autoriſé à dire que la jambe, du côté de laquelle ceci s'opere, eſt la ſeule ſoulagée.

§. III.

Troiſieme mouvement.

Enfin, nous appercevons, quoiqu'avec peine, uue petite action dans les vertebres dorſales & lombaires; & la hanche, du côté où l'épaule a été enlevée, baiſſe conſidérablement: les articulations de toute cette jambe de derriere fléchiſſent un peu; mais rien ne quitte terre. L'autre hanche a donc un degré d'élévation conſidérable de plus que la premiere. Qui pourra donc conteſter que cette premiere eſt la plus chargée, puiſqu'elle ſemble fléchir ſous le poids.

Observations sur les mouvements précédents.

Plus le cheval veut mettre de vîtesse dans son pas, plus aussi l'action de la tête & du col est considérable & vîte : plus l'épaule est libre, & moins elle est chargée ; plus aussi son mouvement est apparent, & plus son élévation est sensible. Un cheval pris dans les épaules, ou fatigué dans ses membres, fera à peine appercevoir cette contraction de muscles. Si la hanche ne baissoit pas, on pourroit assûrer qu'elle n'est pas chargée du poids : plus elle baisse, plus elle est chargée. Aussi dans un cheval sur les épaules, les jambes de derriere semblent agir tout d'une piece, & sans aucune flexion.

Tels sont les actes qui précedent le déplacement de la premiere jambe.

§. IV.

De l'appui sur les jambes.

Cette démonstration nous prouve que le poids est reporté sur le derriere ; que par conséquent le devant ne donne qu'un soutien qui empêche les chûtes. Je dis de plus que l'appui de toute la masse ne se peut faire que sur une jambe de derriere, & que cette jambe est celle du côté de la jambe de devant qui part la premiere.

§. V.

Ordre des motions des Jambes.

L'ordre dans lequel se meuvent les jambes, prouve ma proposition. Le cheval agissant à droite, la jambe droite de devant s'avance la premiere; la jambe gauche de derriere se porte ensuite en avant; la gauche de devant fait son mouvement; enfin, la droite de derriere quitte la derniere le terrein, & marche à son tour.

Dans l'action, nous remarquons que la répartition des poids change, dès qu'une jambe a fait sa fonction & qu'elle est posée. Il est certain que cette jambe là est plus chargée que celle qui est en l'air, parceque la masse tend à s'appuyer dessus en partie. Je dis en partie, parceque tout cheval qui se soutient, ne s'abandonne pas sur cette jambe lorsqu'elle tombe; mais par l'effort de ses reins, il la ménage & ne s'appesantir pas dessus. Ainsi dans la démarche, quoique les jambes soutiennent alternativement le devant, & que cela varie la quantité de leurs poids, cependant cela ne change rien à l'ordre établi; parceque l'allure est formée d'un nombre de pas entrelacés qui n'ont qu'une même formation. Le cheval prend indifféremment l'une ou l'autre jambe de derriere pour son plus grand appui; ainsi

il part également à droite & à gauche. Peu de chose le détermine, s'il est sain & net partout. S'il est douloureux dans quelque partie, qu'il n'ait pas une force ou une souplesse égale dans les deux côtés, il aimera de préférence à partir du côté où il est le plus vigoureux. On n'oubliera pas qu'il s'agit ici du cheval dans l'état de nature.

Tant que la jambe de derriere est chargée, le reste est léger ; & elle n'est déchargée que par le mouvement qui lui est propre : donc, tant qu'elle n'a pas remué, les autres n'ont d'autre masse que celle qui leur est restée après les mouvements qui précedent la marche. Mais cette jambe, en partant la derniere, se décharge sur sa voisine, qui à son tour devient point d'appui dans la formation du second pas. Les deux jambes de derriere deviennent donc alternativement le principal appui du cheval dans la continuité de l'allure. Cependant on doit en excepter le galop, dans lequel le cheval conserve l'appui qu'il a choisi, jusqu'à ce que quelque cause intervertisse l'ordre de sa progression.

Le méchanisme de ce rejet de poids d'une jambe sur l'autre, est intéressant ; & comme il peut fournir de grandes lumieres pour l'usage du cheval dans l'équitation, je vais donner la théorie du ressort, par laquelle on

jugera plus sûrement des actions des jambes de derriere. Car je prétends que l'action par laquelle ces jambes portent la machine en avant, comme l'a pensé M. *de Buffon*, &, d'accord avec lui, le plus grand nombre des écuyers, est exécutée par la compression & l'extension du ressort qui existe dans les jambes de derriere; & par une suite de ce principe, je nie qu'il y ait aucune élasticité dans les jambes de devant.

Ceci doit servir à refuter le systême de ceux qui, entendant mal l'expression *mettre le cheval sur ses quatre jambes*, croient que, pour exécuter leur principe, les deux jambes de devant, dans l'action, doivent porter la moitié de la masse: systême démenti par la nature & par l'usage du cheval, que notre propre instinct & notre sûreté nous font désirer très léger du devant.

ARTICLE III.

Application de la théorie du ressort à la jambe de derriere du cheval.

LE ressort, en tant qu'il est machine, est de toute forme & de toute matiere. Ses propriétés essentielles sont, de changer de

forme & de position par la compression de quelque force étrangere, & de tendre à se remettre dans son état naturel dès que les causes n'agissent plus.

Pour notre commodité, nous considérerons ici la machine sous la figure d'un angle formé par la réunion de deux branches. Assûrément la jambe postérieure du cheval nous offre bien l'idée d'un ressort, sur-tout son jarret. Les ligaments & les tendons qui affermissent ses articulations, les rendent très élastiques. Pénétrons dans le méchanisme du ressort, & cherchons des motifs de le comparer au jarret du cheval.

Nous distinguons dans le ressort angulaire, son sommet, sa résistance, & sa puissance. J'entends par sommet, le point où les deux branches se réunissent; par résistance, l'objet inébranlable qui appuie le ressort; par puissance, le poids qui est destiné à le comprimer.

Le jarret est proprement le ressort renfermé dans la jambe de derriere; les autres os qui l'accompagnent sont destinés à d'autres usages, & cependant concourent à former les branches du ressort; la compression est faite par le poids du corps; la terre est l'appui ferme qui le soutient.

Le corps placé à l'opposite de la résistance du ressort, tend par son poids à rap-

procher ſes deux extrémités. Nous voyons dans le cheval que, dès l'inſtant qu'une de ſes jambes de derriere eſt chargée de la maſſe de ſon corps, toutes les articulations ſe fléchiſſent, & notamment le jarret.

L'action ou la force avec laquelle un reſſort eſt comprimé, eſt la meſure de celle avec laquelle il ſe détend. Ceux qui obſerveront la flexion des membres du cheval, reconnoîtront, que plus il y a de lenteur dans le chargement, plus il y en a dans la détente.

La direction dans laquelle la maſſe charge le reſſort, eſt la même que celle dans laquelle il ſe détend. C'eſt pour cela que dans les allures les plus vîtes du cheval, la jambe qui ſert d'appui tombe obliquement ſous le ventre: & quoique dans les grandes courſes, nous voyons les quatre jambes étendues & fort éloignées du centre de gravité, cependant dans le mouvement de la foulée, les jambes de derriere ſont ſous le ventre; ſans cela il ſeroit impoſſible que le cheval pût avancer. Nous voyons auſſi que tout cheval dont les hanches traînent, n'avance pas, & que ſon appui ſe fait loin du centre de gravité.

La réſiſtance du reſſort doit être inébranlable: ſi elle ne l'eſt pas, le reſſort perd de ſon action, parcequ'il déplace dans le choc

une quantité plus ou moins grande de matiere. Ainſi le cheval a moins de facilité à courir dans le ſable que ſur un terrein ferme.

Il n'eſt pas néceſſaire que toute l'élaſticité du reſſort ſoit employée, ni qu'il ſoit toujours bandé : on peut aiſément varier ſes effets & ménager ſes facultés. La pratique nous apprend qu'on peut aſſeoir plus ou moins les chevaux. Il y a des degrés dans la compreſſion : le bon ſens, l'intérêt, & la conſervation de l'animal, exigent que nous ne la pouſſions pas à l'extrême.

Si le corps qui comprime un reſſort, retombe ſur ce reſſort après la prémiere réaction, certainement le reſſort agira comme à la premiere fois.

Lorſque le cheval a pris ſon appui ſur une jambe de derriere, & que cette jambe ayant fait ſon action, vient à ſe replacer dans la même direction, je dis que la maſſe venant encore à la charger, le reſſort ſe trouve comprimé de nouveau, & l'allure ſe perpétue.

L'égalité qui regne entre la détente & la nouvelle compreſſion d'un reſſort, produit la communication mutuelle d'un mouvement uniforme : le cheval a une cadence réglée lorſque l'action de ſes jambes de derriere & celle de ſa maſſe ſont égales à tous les pas.

Plusieurs ressorts égaux & rangés à côté les uns des autres, n'agissent pas plus, à force égale, qu'un seul. C'est aussi pourquoi dans la jambe de derriere du cheval, il n'y a qu'un seul ressort, qui est le jarret, les autres articulations ne pouvant d'elles-mêmes s'étendre, les muscles extenseurs étant destinés à cette fonction.

La disposition des articulations des jambes postérieures du cheval, nous présente des angles externes opposés; & cela étoit nécessaire pour la flexion des os de ces membres les uns sur les autres. Nous répétons que le seul ressort de ces articulations est le jarret; aussi est-il composé tout différemment des autres. Car dans les articulations ordinaires, il n'y a que deux têtes d'os; ici, il y en a sept, rangés en deux couches. Comme leurs figures ne sont point régulieres, je pense qu'ils admettent un certain espace entre eux, & un interstice rempli par des matieres qui cedent plus aisément que ces osselets qui sont extrêmement durs. Le centre de la compression est donc vraiment le jarret, parcequ'il est le centre de l'action occasionnée par le poids du corps & par la réaction du terrein. Ces deux puissances opposées font refluer vers le centre toutes les particules de matiere qu'elles pressent des deux côtés; & ces matieres tendent à dé-

truire tout le vuide qui pourroit s'y trouver. La matiere entassée à un certain point, ne peut plus être contenue dans des bornes si étroites; & elle cherche à se mettre à l'aise, & à regagner les endroits d'où elle avoit été déplacée imperceptiblement. C'est l'effet de cette opération qui oblige la jambe de derriere à quitter terre, parceque le ressort étant détendu par en haut, toute la réaction du terrein revient sur lui & le fait sauter.

La construction du jarret favorise toute cette théorie. Une multitude de tendons & de ligaments le fortifient, & retiennent dans un ordre & un arrangement forcé tous ces os du jarret, qui, ne pouvant s'échapper, en deviennent encore plus élastiques. Les deux couches des os du jarret représentent un trapeze dont le petit côté est dans le pli du jarret. Malgré leur dureté, leur compression n'est cependant pas infinie, à cause des parties molles & des vaisseaux qui les accompagnent: d'ailleurs les ligaments & les tendons ont une quantité de cohérence qui n'est pas invincible.

Il faut savoir que pendant la compression des os du jarret, il se passe à sa pointe une action toute différente; car le poids & l'effort de toute la masse tendent à écarter les deux branches de l'angle, & à détruire leur union. Ainsi il est avantageux, pour la con-

ſervation de cet organe, que la compreſſion ne l'emporte pas ſur la cohérence : il s'enſuivroit une deſtruction du reſſort. Si au contraire le poids eſt modéré, le reſſort ſe débande avec vigueur, & chaſſe le corps en avant.

La diſpoſition, ou plutôt la direction dans laquelle le jarret & toute la jambe reçoivent le poids, eſt la même que celle dans laquelle il eſt rejetté. Connoiſſant cette ligne, on ſait le chemin que décrit le cheval : s'il peſe perpendiculairement ſur le reſſort, il ſera chaſſé de même. Dans les allures raſſemblées, trides & raccourcies, le mouvement ſe fait de bas en haut, parceque le reſſort & toutes les articulations ne ſe déploient pas en entier : mais dans les allures plus étendues, il y a encore le mouvement d'arriere en avant, produit par la tête du fémur qui pouſſe ſa cavité dans cette direction. Ainſi le cheval décrit une parabole avec tout ſon corps, ſi l'allure eſt vive, ou ſeulement avec la partie déplacée lorſqu'il marche lentement.

Je crois avoir démontré que la jambe de derriere agit comme un reſſort, & par là jouit de la faculté de pouſſer toute la maſſe en avant. Je vais à préſent démontrer que la jambe de devant a des uſages différents.

ARTICLE IV.

Les jambes de devant deſtinées uniquement à ſoutenir la maſſe.

S'il y avoit reſſort dans les jambes de devant, le centre de l'action devroit ſe paſſer dans le genou, par l'eſpece d'analogie qui ſe trouveroit entre ſes oſſelets & ceux du jarret. Mais je dis que les genoux ne ſont pas élaſtiques comme les jarrets, par l'ordre différent qu'ils conſervent: car ils ne pourroient être comprimés que d'une maniere très égale, moyennant quoi il n'y auroit pas de déplacement de matiere; & dans le choc, faute de déplacement, il n'y a pas de rétabliſſement.

Je ſuppoſe que par leur conſtruction les genoux ſoient élaſtiques: pour comprimer un reſſort, il faut une puiſſance; & nous avons obſervé que l'action qui précede tout mouvement d'une jambe, eſt la contraction des muſcles de l'épaule, qui, en ſoulageant, ôtent le poids & la puiſſance; en ôtant la puiſſance, ils anéantiſſent la réſiſtance: & par là il eſt évident que la propriété du reſſort eſt détruite. De plus, admettons qu'une grande partie de la maſſe porte ſur le devant:

qu'en arrive-t-il ? que les jambes fléchissent & succombent sous le poids, parcequ'étant dans une position droite, & n'ayant aucun angle fixé & arrêté par des ligaments, il y a un dérangement dans leur situation, qu'elles ne peuvent rétablir d'elles-mêmes, parcequ'elles n'ont pas la cohérence des jarrets. Cet ordre étant une fois détruit, la jambe de devant ne sert plus à rien tant qu'elle est dans cet état, tandis que le jarret se rétablit de lui-même.

La plus grande différence que je trouve dans ces deux organes, c'est que la compression du genou est toujours la plus grande dans la station; celle du jarret, au contraire, est la moindre possible : & que de plus toutes les actions tendent à soulager le genou, & à charger les jarrets. Je crois donc être fondé à croire que les jambes de devant ne portent pas, dans l'action, un poids égal à celui des jambes de derriere, & à prétendre qu'elles ne peuvent pas rejetter le poids dont elles sont chargées, mais qu'il leur est ôté par d'autres organes.

Il n'y auroit aucune sûreté à l'animal à porter sur son devant; car il détruiroit l'organisation de ses jambes, & feroit sans cesse des efforts pour se préserver des chûtes : cela est bien évident dans les descentes. D'ailleurs comment pourroit-il ne pas détruire le mou-

vement de ſes épaules : toute leur attache conſiſte dans des muſcles que le poids continuel ſur les jambes de devant étendroit & relâcheroit même avec douleur : ces muſcles perdroient leur jeu & leur mobilité, & l'épaule ſeroit fixe & ſans aucune action.

Pour être entiérement convaincu de cette aſſertion, appellons l'art à notre ſecours, & voyons la différence des chevaux abandonnés ſur leurs jambes de devant. Leurs épaules ſont immobiles ; leurs jambes ſont arquées ; leur maſſe eſt ſans appui ſolide, & leur démarche lente, incertaine, traînante, & ſans aucune vivacité. Ceux au contraire qui ſont accoutumés à ſe ſervir de leurs jarrets, ont des épaules brillantes, la marche ſûre & noble, & une cadence harmonieuſe. Enfin nous voyons que la plus grande partie des chevaux qui ont du ſervice, ſont ruinés dans leurs jarrets, quelles qu'aient été les fonctions auxquelles ils ont été deſtinés ; tandis que les genoux ne ſont preſque jamais attaqués : preuve inconteſtable qu'ils ne ſont point faits pour ſoutenir des efforts.

Les jambes de devant ſont donc uniquement deſtinées à ſoutenir le corps lorſqu'il retombe : mais elles ne le ſoutiennent que tant qu'elles ſont ſans flexion ; comme une canne n'eſt un appui ferme, que dans ſa ſituation droite.

ARTICLE V.

Direction de la ligne d'innixion des jambes du cheval en mouvement.

L'EXAMEN du squelette, & même sa connoissance parfaite, sont d'une grande utilité pour celui qui veut connoître le cheval : comment pourroit-il autrement juger de la bonne ou de la mauvaise attitude des jambes de l'animal ? Ce n'est pas seulement la description de la charpente animale, qu'il lui importe de savoir de mémoire ou autrement ; ses yeux doivent encore être exercés à juger les jambes d'après un examen réfléchi.

Le cheval varie presque sans cesse la position de ses jambes ; mais nous le supposons absolument en repos. S'il porte également sur les quatre jambes, toutes les superficies des os seront logées, & leur appui sera bien formé. Cet appui n'a lieu que dans un point très petit, parceque les os, à leur extrémité, sont convexes, concaves, irréguliers, très polis & glissants ; & la pression de toutes les parties des os est nécessaire, afin que la ligne d'innixion les traverse tous ; par là il se forme une colonne très ferme,

Il eſt bien rare que dans l'état naturel, le cheval ſe place ainſi ſur ſes quatre jambes: ordinairement il y en a quelqu'une dont la ligne d'innixion n'eſt point perpendiculaire. Si c'eſt un déſordre dans l'harmonie de ces organes, qui occaſionne ce défaut, il eſt ſouvent difficile d'y remédier: quelquefois le cheval par négligence ſe campe mal; alors la jambe mal poſtée contribue peu au ſoutien du corps.

Lorſque le cheval eſt en mouvement, la jambe qui reſte à terre reçoit une inclinaiſon; enſorte qu'elle s'éloigne inſenſiblement de la perpendiculaire de ſon appui: elle perd alors de ſa force de ſoutien; & cela doit être. Dans le poſer du pied, ſi elle retomboit avec cette obliquité, elle ſeroit mal placée; parceque ſon appui ne ſe faiſant pas dans la perpendiculaire, elle ne ſerviroit à rien, toutes les têtes des os étant déplacées. Auſſi lorſque le cheval eſt abandonné & pouſſé en avant ſans obſervation de principe, il court de grands riſques. Dans une allure ſoutenue, le terrein qu'il embraſſe eſt moindre; ainſi il peut placer ſes jambes dans une ligne perpendiculaire d'innixion. C'eſt donc là la regle certaine pour juger de l'état d'équilibre du cheval.

Les jambes de derriere ne peuvent pas être conſidérées de même, mais relativement

ment à la propriété du reſſort que nous leur avons attribué. Nous ſavons que plus un corps eſt en équilibre ſur un appui, moins ſa peſanteur ſe fait ſentir ſur cet appui. Ainſi plus il y aura de maſſe hors la perpendiculaire tirée de la cavité cotiloïde à la baſe de la jambe, plus la jambe ſera en force. L'expérience nous le prouve. Qu'un cheval ſoit bien raſſemblé & pouſſé en avant: dans cette attitude certainement il ſautera, ce qu'il ne fera pas ſi la jambe n'eſt pas placée obliquement ſous le ventre.

Les jambes de derriere ne ſont pas ſituées ſur une ligne perpendiculaire; la nature a mieux ménagé ſes reſſources. Ces jambes ſe rapprochent à meſure qu'elles ſont éloignées de la hanche du cheval; elles ſont cambrées: la ſeule vue peut en convaincre. Enſorte que par là l'animal a moins d'efforts à faire, moins d'eſpace à parcourir, pour rejetter la maſſe d'une jambe ſur l'autre; & de plus leur appui eſt plus près de la ligne de direction du cheval.

Le cheval, en marchant, dénote ſa vigueur & ſon ſoutien naturel par une poſition de jambes telle que nous l'avons expliquée. S'il eſt las, ou que quelque membre lui faſſe ſentir de la douleur, il le dénotera en dérangeant ſon attitude: la peſanteur de la maſſe entraînera les jambes, & il ne cher-

chera point à les diſpoſer comme elles ſont dans ſon état de vigueur & de gaieté.

Je recommande ſur toutes choſes d'obſerver les bonnes natures de chevaux, & de bien ſentir toutes leurs attitudes. Elles doivent paſſer dans le travail de l'artiſte. Si tous les chevaux étoient bons, il auroit peu à faire. Le contraire ſe trouve. Et afin qu'il puiſſe donner une bonne attitude à un mauvais cheval, il eſt important qu'il ſache au vrai les fonctions de tous ſes membres, & les raiſons que la nature lui fournit de préférer les belles ſituations d'un bon cheval.

Si l'on a conçu & bien ſenti les principes précédents, on pourra, je penſe, ſur-tout ſi on a de l'habitude, juger ſainement du méchaniſme d'un cheval qu'on voudroit examiner.

ARTICLE VI.

Des allures du cheval.

LES allures du cheval ont des propriétés différentes les unes des autres, & cependant ſe réuniſſent en quelques points.

Le pas eſt eſtimé lorſqu'il eſt ſoutenu, allongé, bien cadencé, & noble.

Le ſoutien de cette allure vient de la bonne attitude du cheval, & de l'emploi de ſes jambes conformément aux loix de la nature, lorſqu'aucun accident n'en dérange le bon ordre, & que la conſtruction de l'animal eſt bonne. Dans le pas ſoutenu, la poſition de la tête du cheval ne varie point; il la conſerve long-temps parceque ſes forces ſont ménagées.

Le pas eſt allongé lorſque le terrein qu'embraſſe le cheval dans le déplacement de ſes jambes eſt conſidérable. Il n'eſt allongé avec grace, & même avec ſûreté pour l'animal, qu'autant que ſon ſoutien n'eſt pas détruit; & pour cela le compas formé par les jambes de devant ne ſera point trop ouvert; car l'animal ſe rappetiſſeroit, perdroit de ſa nobleſſe & de ſon ſoutien: il ne gagne en longueur qu'aux dépens de ſon élévation.

Le pas doit de plus être cadencé, parceque chaque battue, en ſe faiſant entendre à des diſtances égales, forme une ſuite de ſons égaux. Par cette égalité on juge que les membres ſont bien d'accord entre eux pour la force & pour la mobilité. Une cadence hardie eſt préférable à celle qui réſulteroit d'un pied poſé mollement. Tout cheval qui marche mollement dénote de la foibleſſe.

L'attitude des jambes, la poſition du pied, la régularité des mouvements ſont à obſer-

ver avec un soin particulier par celui qui cherche un beau pas. A cette allure chaque jambe fait entendre très distinctement sa battue, ce qui forme quatre temps.

Le trot, qui est plus vîte, ne fait entendre que deux temps si l'animal est bon & si ses membres sont d'accord. Les courts intervalles qui se trouvent entre la posée des deux jambes diagonalement opposées, ne se font sentir qu'à l'œil : l'oreille ne sauroit les distinguer si le cheval est soutenu & égal dans son devant & dans son derriere.

On desire que le trot soit soutenu, allongé, hardi, cadencé, & brillant.

Le soutien n'existe que par la bonne position des jambes dans leur inmixion, & dans l'observation constante des loix de l'équilibre.

Le trot allongé aux dépens de son soutien, est désordonné ; & ces deux propriétés doivent se trouver réunies pour former une bonne allure.

Il est hardi, si chaque pied dans sa battue pose avec fermeté & sans tâtonner. Dans le cas où cela arriveroit, on peut penser que l'animal craint la réaction de la part du terrein, & que le contre-coup le fait souffrir.

Le trot est cadencé, quand les battues qui se font entendre consécutivement, sont également espacées.

Il eſt brillant lorſque les membres ſe déploient avec vigueur, que la battue eſt preſte; & que les temps ſont ſerrés & vifs. Un trot lent & traînant vient de la déſunion & du peu d'harmonie des membres : il eſt défectueux,

Dans le galop à quatre tems, le mouvement des jambes eſt le même qu'au pas. Cette allure eſt harmonieuſe & pleine de graces. Les chevaux liants & nerveux tout à la fois, & ſur-tout les chevaux de race qui ſavent ſe ſoutenir, ont cette belle allure; elle n'eſt pas vîte, mais les membres s'y déploient bien. Les quatre battues y ſont également eſpacées; & plus elles ſont vives, plus l'air eſt brillant.

Le galop ordinaire eſt à trois temps. Les deux jambes, la gauche de devant & la droite de derriere, ſe font entendre à la fois. Les mêmes conditions s'obſervent dans ce galop & dans le précédent, à l'exception du quatrieme temps.

Dans le galop à deux temps, on n'entend que deux battues; les deux jambes diagonalement oppoſées tombent enſemble. Je préférerois ce dernier air de galop, parce qu'il tient plus de la nature du ſaut, qu'il marque plus de liberté, d'aiſance, de légéreté & de nerf dans le cheval, & qu'il paroît le plus propre à produire de la vîteſſe.

Dans ce galop, la détente du reſſort eſt plus vive & plus preſte: les deux jambes de derriere ſont moins éloignées l'une de l'autre; & le cheval eſt plus long-temps enlevé que dans les autres airs de galop, puiſque les jambes partent toutes dans un eſpace de temps moindre que dans le galop à quatre temps.

Si le cheval, à cet air, traîne les hanches, & ne ramene pas les jambes de derriere près de la ligne du centre de gravité, ſon galop eſt découſu; on entend deux battues trop éloignées l'une de l'autre, & mollement frappées: l'animal eſt ſans ame. Mais ſi ſes jambes agiſſent bien, ce galop ſera tride & brillant. Plus les deux battues ſeront ſerrées, plus il y aura de fierté dans la marche du cheval.

Obſervation ſur les allures.

Dans les deux allures les plus lentes, le pas & le trot, le cheval ne quitte pas terre de ſes quatre jambes à la fois, & il a toujours ſur le terrein une de ſes jambes de derriere. Cependant un auteur célebre prétend qu'il y a un inſtant où aucune jambe de derriere ne poſe à terre. Cela eſt mal vu: car ſi cela étoit, il n'y auroit aucune différence du trot & du galop. Or il eſt conſtant qu'il y en a une conſidérable; & c'eſt une fauſſe

obſervation de la part de cet auteur, qui apparemment n'a vu que des chevaux ſur les épaules, ou qui ne connoît pas au juſte le méchaniſme des actions du cheval.

Dans le galop, le cheval perd terre, il eſt un inſtant en l'air; & la même jambe continue toujours la fonction d'appui & de reſſort, tant que le cheval eſt uni à la même main. Le cheval commence ſa progreſſion par le pas; il ſe met enſuite au trot ou au galop, ſelon qu'on le preſſe: mais il ne peut partir vivement & preſtement au premier ébranlement: c'eſt une choſe d'expérience. Celui qui eſt lent à raſſembler ſes forces pour partir au galop, eſt foible; celui qui part aiſément, nettement & ſans précipitation du pas au galop, eſt au contraire vigoureux.



CHAPITRE II.

De la conformation du cheval, démontrée par l'usage de ses membres.

En vain a-t-on voulu assujettir à des regles fixes & invariables les belles proportions du cheval; envain les a-t-on circonscrites dans des bornes arbitrairement posées: la nature, quoique constante, ne fait rien qui se ressemble également; ainsi on chercheroit inutilement deux chevaux semblables: ce n'est donc pas avec la regle & le compas à la main, que l'on peut se flatter d'acheter de bons chevaux. L'examen raisonné des membres de l'animal, & la connoissance des proportions méchaniques qu'exigent leurs opérations, sont les seules regles à prescrire: c'est à la justesse du tact, à l'habitude instruite de l'acheteur, qu'il appartient de comparer tous les membres, & d'en juger le résultat.

Aucun de ceux qui ont traité jusqu'à présent de la connoissance des chevaux, n'a envisagé l'animal méchaniquement; tous n'ont donné que des notions obscures, fruit de leur pratique, plutôt que de leurs connoissances physiques. Considérons l'usage des mem-

bres, en méchaniciens: les loix de la méchanique nous donneront des principes généraux d'une grande utilité dans le choix des chevaux.

Tout le monde ſait que la taille des chevaux varie autant que les individus. Les mêmes proportions ſe trouvent ou peuvent ſe trouver dans un grand & dans un petit cheval. Comme il faut cependant choiſir une nature qui puiſſe nous ſervir de modele, je crois que nous devons conſidérer le beau cheval de guerre comme celui qui peut remplir nos vues. La préférence que je lui donne, vient de ce qu'il doit avoir les trois allures naturelles les meilleures poſſibles, afin qu'il puiſſe ſervir utilement l'officier qui le monte. Les autres chevaux, deſtinés à des uſages moins univerſels, ont une allure différente & d'adoption, qui réſulte auſſi de quelques variétés dans la conformation. Je parlerai donc en général du cheval d'eſcadron: c'eſt lui que je propoſe comme devant être le plus accompli dans ſes mouvements naturels.

Le corſage du cheval bien proportionné, eſt d'un cinquieme plus long qu'il n'eſt élevé (*). Ainſi il ne pourra être conſidéré comme formant une figure parfaitement quarrée; mais bien comme un quarré long.

(*) Je ſuis en cela de l'avis de M. la Foſſe.

Je partage ce quarré long en trois quarrés parfaits, ce qui me donnera une longueur de corps moyenne entre un corſage trop long & un corſage trop court. Le premier quarré contient les épaules, & eſt terminé par une perpendiculaire abaiſſée de l'extrémité inférieure du garot. Le tronc ſera enfermé par cette ligne, & par une autre perpendiculaire abaiſſée à la derniere des côtes; c'eſt aſſez la proportion ordinaire. Cependant il y en a qui, ſans être conformes à cette regle, ne ſont ni moins belles ni moins bonnes; mais celle-ci ſemble produire les plus beaux effets.

Quant aux proportions particulieres des autres membres, il eſt impoſſible de ſe fixer à aucune, parceque les bons chevaux ſont ſi différenciés, que ſi l'on vouloit les réduire à une ſeule claſſe, on ſeroit bien ſouvent trompé. Il faut donc chercher le détail de chaque partie, connoître le rôle qu'elle joue dans la motion de l'animal; enſuite laiſſer à l'écuyer le ſoin d'en former un total convenable à ſes deſſeins. Je ne puis comprendre les raiſons qu'on a d'adopter une tournure de cheval, & de fixer d'après elle les regles de la bonne proportion.

§. I.

De la tête & de ses différentes parties.

Il eſt fort différent pour les mouvements de l'animal, que des organes extérieurs qui ornent ſa tête ſoient, eſpacés & ſitués d'après un certain ordre fixe & conſtant; pourvu que ces organes ſoient bien conſtitués, & que leurs fonctions ſe rempliſſent bien, leur beauté ou leur laideur importe peu: c'eſt une affaire de convention. Telle tête eſt belle à Paris, qui à Naples ſera très laide. Il n'en eſt pas de même de ſon volume.

Une tête trop conſidérable par rapport à la force des muſcles deſtinés à la mouvoir, a une tendance continuelle à tomber, & ſe ſoutient difficilement: défaut bien contraire à l'action premiere de l'animal qui ſe diſpoſe à marcher. L'exceſſif poids de la tête rend le cheval lourd dans ſa démarche; ſes jambes de devant en ſont fatiguées; & il eſt peu en état de former l'équilibre artificiel de l'équitation.

Une tête trop petite ſeroit plus avantageuſe pour faciliter les bons mouvements de l'animal. Le ſeul défaut qu'elle auroit, ne ſeroit que contre les regles du goût. Certainement ſa légéreté la feroit rechercher ſans le préjugé des proportions. Le ſeul rap-

port utile à considérer est celui de l'encolure & de la tête : une petite tête, & un gros col, feroient d'une bonne proportion sans être belle : une grosse tête, & une encolure mince, feroient ridicules & de mauvaise conformation.

Une tête courte & grosse est désagréable à voir, & peut ne pas nuire à l'harmonie des mouvements. Une tête longue, si elle est légere, ne nuit qu'aux yeux du spectateur.

Pour peu que l'on connoisse l'ostéologie du cheval, on verra qu'il est impossible que, dans la bonne construction de la tête & du col, la tête tombe perpendiculairement, & que l'on puisse abaisser une perpendiculaire du front au bout du nez. Cette ligne ne peut être qu'oblique ; j'en appelle à l'inspection du squelette. Il ne feroit pas à désirer que l'animal fût construit comme on l'a prétendu. Comment auroit-il été possible de perfectionner ses actions par l'art, si la nature nous avoit refusé le premier moyen, l'attitude oblique de la tête sur l'encolure ? Je sais que quelques chevaux ont cette direction perpendiculaire, mais c'est un défaut nuisible à l'art ; & elle ne part point de l'attache de la premiere vertebre avec la tête, parcequ'elle est toujours la même, mais de l'attache de la premiere vertebre avec la se-

conde nommée *axis*. Celle-ci est quelquefois plus haute que dans la belle conformation; c'est ce qui donne l'attitude de la tête encapuchonnée. D'autres fois elle est plus basse, & cela force le cheval de porter au vent: du moins c'en est une cause naturelle; car dans le travail, ce défaut, lorsqu'il arrive, provient d'ailleurs.

Le front un peu arrondi me semble le mieux fait; les visceres du cerveau y ont un espace suffisant pour se loger; & ils peuvent alors être dans la proportion requise par la nature. On a remarqué que les chevaux dont le front étoit plat, étoient quinteux.

La grandeur ou la petitesse des yeux n'est pas une raison d'exclusion, si d'ailleurs ils sont bons. Il faut être anatomiste pour les bien examiner. Je dirai seulement ici, que souvent un œil paroît bon, & cependant est sujet à des maux fâcheux. On aura soin, en le visitant, d'observer que les paupieres se joignent bien si elles sont fermées; quelqu'intervalle entre elles, ou quelques rides qu'on y remarqueroit, seroient de mauvais signes. On verra si les yeux sont bien unis, & si l'on ne voit pas dessus quelques filets de mucosité, ce qui prouveroit une mauvaise vue. Il est bon aussi de faire attention si la paupiere inférieure est mince & collée sur l'os, & si cet os est enfoncé; cela dé-

ſigneroit un œil dépourvu de nourriture & ſujet aux incommodités.

Les naſeaux ne font rien aux mouvements : qu'ils ſoient larges ou petits, cela eſt peu important pour nous.

Quoique la bonté de la bouche du cheval dépende moins de la conſtruction de cet organe, que de bien d'autres cauſes, il eſt cependant utile de ne pas négliger ſa forme ; c'eſt quelquefois un acceſſoire dont on peut tirer bon parti. Une bouche trop fendue eſt difficile à emboucher ; la gourmette remonte toujours, & les plus grands ſoins ſuffiſent à peine pour la faire tenir en ſon lieu. Une petite bouche eſt plus commode. Le milieu eſt déſirable entre ces deux extrêmes.

Les barres ſont l'organe immédiat ſur lequel l'homme travaille. Avec le temps & de bonnes leçons on peut donner de l'appui à toutes ſortes de bouches. Mais celles qui ſont bien conſtruites ſont plus traitables. Les barres ſont l'os de la mâchoire inférieure dans l'endroit où elle eſt dépourvue de dents. Elles ſont couvertes du perioſte & du prolongement des gencives. Il y a peu de ſenſibilité dans la partie charnue. L'expérience nous prouve que les chevaux dont la barre eſt recouverte avec trop d'épaiſſeur, ſont durs à la main ; du moins à ne conſidérer pour rien dans ce cas, ce que l'équilibre & la ſoupleſſe

fourniffent à fon obéiffance. La raifon en eft que le mors ne peut exciter de fenfation au périofte qui par lui-même eft fi fenfible. Les barres peu recouvertes ont une qualité contraire : le mors preffant fans ceffe le périofte, l'affecte douloureufement. La rondeur de l'os, ainfi que fon tranchant trop confidérable, font des vices de conformation qui tendent à produire ces deux effets.

Je crois donc qu'il eft à propos de chercher des barres bien faites, & qui ne foient ni trop rondes ni trop tranchantes. Le mors pourra occafionner avec le fecours de la main de l'homme une preffion indifférente, mais fufceptible d'occafionner du plaifir ou de la douleur au cheval.

La langue trop épaiffe déborde les barres & intercepte toute l'action du mors. C'eft un défaut confidérable, & il eft à fouhaiter que cet inconvénient ne fubfifte point dans un cheval deftiné à être dreffé à fond. La langue petite & mince laiffe tout l'ufage du mors.

La barbe eft formée par la partie poftérieure des os de la mâchoire inférieure : elle eft recouverte d'une peau & de très peu de chair. Si elle eft feche, elle eft facile à lacérer, & les gourmettes ordinaires la bleffent ; mais il eft poffible d'approprier une gourmette convenable à cette fenfibilité. Si la barbe étoit ronde & charnue, l'animal feroit

peu affecté de la pression de la gourmette, & elle rouleroit toujours; ce qui nuiroit à la fixité de l'appui.

Les levres minces sont les plus avantageuses, parce qu'elles ne couvrent pas les barres & ne font pas un obstacle à sa pression.

Il est utile de connoître exactement la forme de la ganache: car on ne peut comparer sans avoir déja long-temps observé. Une ganache serrée est un grand obstacle à la belle attitude de la tête du cheval. La partie supérieure de son gosier se place dans le canal qui sépare les deux os de la mâchoire; plus il est évidé, plus le cheval est aisé à placer, L'animal se fatigue lorsqu'il y a défaut d'ouverture: D'ailleurs que la ganache soit grosse, charnue, &c. c'est un petit défaut pour l'équitation: cependant la masse trop forte augmente le poids de la tête.

§. II.

De l'encolure.

L'encolure est le bras supérieur d'un levier, qui, comme nous l'avons dit, enleve par son jeu le poids du devant du cheval. L'encolure longue sera donc la meilleure, la longueur d'un bras de levier donnant de la valeur à sa puissance. Elle ne sera point trop épaisse, parce qu'elle seroit un poids

poids très lourd à porter pour les jambes, & que le cheval la ſoutiendroit plus difficilement. Si au contraire elle eſt mince & bien effilée, mais cependant en proportion avec la tête, elle ſera légere, & ſon action tendra toujours à ſoulager le devant. L'encolure peut être ferme quoique mince: les muſcles dépouillés de graiſſe ſont plus fermes & plus légers, que lorſqu'ils ſont enveloppés de cette matiere.

Il eſt à ſouhaiter que l'encolure parte bien du garot en s'élevant & en s'arrondiſſant un peu en montant, ſans cependant être rouée, ce qui eſt une forme auſſi peu eſtimée aujourd'hui, qu'elle étoit recherchée des anciens. Dans l'encolure rouée, la tête ne ſe porte point en arriere, &, ſans cette action, le cheval ne peut ſe grandir & enlever le devant. L'encolure ainſi élevée naturellement eſt toujours prête à ébranler l'animal, & favoriſe ſa progreſſion; car dans notre travail nous cherchons à placer la tête, de ſorte que de l'oreille du cheval on puiſſe abaiſſer une perpendiculaire à la pince du pied qui eſt poſé. Si cette attitude eſt naturelle, c'eſt une grande peine de moins.

L'encolure de cerf eſt celle qui, dans ſa partie antérieure & inférieure, fait obſerver une ſaillie conſidérable, & à la partie poſtérieure, au-deſſus du garot, un eſpece d'enfonce-

ment. Tout cheval construit ainsi est léger du devant, mais sans appui : & on a bien de la peine à le dresser, parceque l'encolure n'appuie pas sur le garot, & que les vertebres, ne se touchant point dans toutes leurs surfaces, ne peuvent se soutenir les unes les autres; l'action du levier est interrompue : aussi ces sortes de chevaux ne sont bons qu'à courir.

L'encolure courte n'a pas un jeu assez étendu; elle enleve difficilement le devant; elle est ordinairement grosse, & est d'un poids considérable pour les jambes de devant.

Enfin on se rappellera qu'il est bon d'examiner si les formes des deux côtés de l'encolure se correspondent bien. Les muscles qui la composent, produisent des gonflements & des cavités. Si elles n'étoient pas pareilles des deux côtés, le col ne se plieroit pas également à droite comme à gauche. On ne trouve que trop de chevaux sujets à cette irrégularité.

§. III.

Du garot.

Un beau garot paroît uni au col & en être un prolongement; il est bien ressorti, peu de chair le recouvre ; il surmonte de beaucoup l'angle supérieur de l'omoplate; enfin

il s'étend fort avant ſur le dos. J'ai toujours obſervé que lès chevaux qui ont de la légéreté, ont un garot trés long. On ſe ſouvient que ſon extrémité inférieure eſt l'appui du levier que nous avons imaginé. Il eſt hors de doute que ſi cet appui avoiſine le centre de gravité du cheval, le poids qu'il ſupportera ſera plus aiſé à enlever. J'ai vu auſſi que ce point étoit à-peu-près le milieu du corps dans les chevaux de qualité: cependant cela n'eſt pas général; mais j'augurerai toujours bien d'un cheval qui a cette proportion.

§. IV.

Du poitrail.

Le poitrail doit être aſſez large pour contenir des viſceres bien conſtitués, & pas aſſez pour former un volume trop conſidérable pour les jambes de devant; cela augmenteroit la difficulté de l'enlever du devant; & il ne s'accompliroit que par l'effet d'un bon rein & de bonnes hanches.

§. V.

Des épaules.

L'epaule eſt une des parties de l'animal qu'il eſt le plus important de connoître. L'épaule, comme on doit le ſavoir, eſt compo-

ſée de l'omoplate, dont le jeu eſt toujours accompagné de celui de l'humeurs qui lui eſt uni.

L'omoplate ne doit pas être trop longue ni trop volumineuſe. Trop longue, ſon attache avec l'humerus ſeroit très baſſe, & ſes mouvements ſeroient plus lents: d'ailleurs le volume trop conſidérable de cet os chargeroit les jambes de devant. Elle ne doit pas non plus être courte; ſon mouvement ſeroit borné. Trop étroite, elle donneroit trop peu d'attache aux muſcles qui la meuvent: trop groſſe, elle ſeroit lourde & difficile à mouvoir par des muſcles médiocres.

L'omoplate trop ſerrée contre la poitrine ne peut ſe porter aiſément en avant: ſes muſcles ſont trop courts & trop comprimés.

Il eſt donc utile pour la bonne progreſſion & pour l'accompliſſement de tous les mouvements naturels, que l'omoplate ne ſoit point trop ſerrée, que ſon volume ſoit médiocre, ſes actions faciles & libres, & ſes muſcles médiocrement gros. Il en eſt de même de l'humerus; s'il eſt trop ſerré contre la poitrine, ſon jeu eſt gêné, & il ne fait qu'une partie des actes que ſon attache lui permet. Cet os ne ſera point trop court ſi l'on veut des mouvements bien développés: plus les côtés d'un triangle ſont grands, plus l'ouverture peut en être évaſée. L'humerus & l'omo-

plate font un compas dont le centre du mouvement eſt dans l'articulation : ſi le compas eſt bien proportionné & que les forces motrices, les muſcles, ſoient dans un bon rapport pour la groſſeur & la longueur, il en réſultera d'excellentes actions.

Le poids des épaules eſt conſidérable ſi elles ſont fort charnues; mais le vrai rapport de leur peſanteur eſt celui qu'elles ont avec la force des reins & des hanches. Des épaules très étoffées ſeront légeres relativement au derriere, ſi celui-ci a une force de beaucoup ſupérieure.

Les mouvements bornés des épaules nuiſent à la progreſſion & à la ſoupleſſe de l'animal : elles le ruinent bientôt, & finiſſent par être immobiles & devenir un poids qui ne ſert qu'à atterrer le cheval.

Le cheval dont l'articulation de l'humerus & de l'omoplate eſt haute & avancée, ſe déploie plus aiſément, & peſe moins dans ſon devant. Cette diſpoſition facilite la marche; car le haut du col étant porté en arriere, l'articulation ſaille davantage; & elle eſt plus à portée d'entamer le chemin. Dans un cheval bien léger, l'articulation eſt telle qu'une perpendiculaire tirée du bout du nez du cheval, la rencontre à ſa partie la plus antérieure.

§. VI.

Du coude.

Le coude trop ſerré ſemble gêner le mouvement de rotation de l'humerus ſur l'omoplate ; & effectivement cela doit être : cependant c'eſt un défaut aiſé à corriger, & le mouvement ſe perfectionne, ſi le vice n'eſt pas trop grand. Alors il arrive que le pied & la jambe du cheval ſont fort en dehors, & le cheval eſt plus ouvert à la partie inférieure de ſes jambes qu'à leur partie ſupérieure ; & c'eſt le contraire dans la belle nature. Le coude trop détaché des côtes eſt un défaut de moindre conſéquence, & plus aiſé à détruire. Cherchons un juſte milieu. L'inſpection raiſonnée de la nature formera notre coup-d'œil.

§. VII.

Des bras.

Le bras trop court a des mouvements trop raccourcis ; un arc petit eſt moindre qu'un grand lorſqu'il eſt ouvert. Le bras trop mince fournit des muſcles foibles & grêles pour les actions du genou. Le bras long & charnu, annonce la force & de grandes actions.

§. VIII.

Du genou.

Le genou trop gros eſt lourd; il diminue la ſûreté de la jambe du cheval. Trop petit, il ne donne pas un appui naturel & commode au cheval: le genou conſtruit ainſi forme la jambe de veau, jambe qui n'eſt jamais dans un bon à-plomb, & dont les actions ſont défectueuſes. Le genou bien fait eſt peu rond à ſa partie intérieure, peu ſaillant vu latéralement, & ſec de tous les côtés, enſorte que l'on n'apperçoive rien de défectueux. Les genoux en avant ôtent de l'appui au cheval: ſon poids contribue à les faire fléchir. Si les genoux ſont trop approchés, ils ſortent encore de la ligne d'appui convenable. On doit donc chercher la conſtruction dans laquelle le canon ſoutienne le plus perpendiculairement poſſible les os du genou.

§. IX.

Du canon.

La nature a diminué le volume des os à meſure qu'ils approchent de la baſe du corps; elle a ſuppléé à cette qualité par leur peu de longueur: ceci nous prouve qu'un canon trop long annonce de la foibleſſe & préſente

un appui chancelant; s'il eſt court au contraire, il ſera ferme & ſoutiendra bien le poids du corps. Le canon mince eſt léger; mais ſi l'os n'eſt pas très compact & bien formé, il eſt foible & fragile. Si cet os eſt gros, il eſt lourd. La bonté des jambes vient plus de leur poſition & de l'état d'équilibre, que de toute autre choſe. Car à l'aſpect, elles ſont bien minces en comparaiſon de toute la maſſe. Ainſi la nature nous indique que nous ne dreſſerons le cheval que par l'équilibre. Le canon doit être uni ſans aucun ſur-os.

Le tendon fort déſigne une quantité de fibres muſculaires, & par conſéquent de grandes forces motrices: bien détaché, il augmente la force des muſcles par leur éloignement du centre du mouvement. Un tendon mince & collé à l'os, eſt une preuve de foibleſſe. Le tendon contribue à la beauté de la jambe s'il eſt bien égal & s'il n'eſt pas failli au-deſſous du genou: il ſera net & ſans groſſeurs quelconques, elles lui ſeroient étrangeres & borneroient ſon jeu.

§. X.

Du boulet.

L'articulation du boulet eſt foible par elle-même & par la ſituation des os qui la forment; car tout l'effort de la jambe ſe fait ſur

le tendon, les os étant placés obliquement les uns ſur les autres. Le travail continuel de cette partie la rend très ſuſceptible de fatigue. Dans l'extenſion & la flexion, le boulet eſt toujours en mouvement. On deſire qu'il ſoit ſec, que tous les tendons en ſoient forts & bien apparents, que la tête du canon ne ſoit pas mince, & qu'il ſoit diſpoſé de maniere à donner un appui naturel à l'os du canon.

Des boulets fatigués ſe reconnoiſſent à bien des marques, & les cauſes en ſont multipliées. La plus commune eſt une forte extenſion dans les ligaments, & un épanchement de la ſinovie qui produit des tares que l'on ne négligera pas dans les commencements, ſi l'on veut éviter la claudication du cheval.

Un boulet foible peut ſervir ſi le reſte de la jambe eſt bon; mais il eſt toujours plus prudent de s'attacher à des chevaux dont les articulations ſoient dans l'état de la belle nature.

§. XI.

Du paturon.

Le paturon eſt gros ou menu, court ou long. Son volume doit être proportionné à la jambe: trop gros, il eſt plus ſolide, mais il eſt très lourd; trop mince & trop

long, il eſt ſi flexible qu'il ſemble perdre toute ſolidité : le juſte milieu eſt aſſez rare. Plus il long, plus la réaction de l'animal ſur l'homme perd de ſa dureté.

§ XII.

De la couronne.

Elle doit accompagner la rondeur du pied ſans le déborder. Trop élevée, elle dénoteroit quelque vice particulier à elle, ou la ſéchereſſe du ſabot.

§. XIII.

Du pied.

Le pied eſt la baſe du corps : c'eſt ſon appui ſur le terrein. Il eſt plus important qu'on ne penſe de bien le connoître, de ſavoir l'entretenir dans ſon état de bonté, & de lui approprier un fer qui le conſerve, en augmentant la beauté de ſa forme. Du bon ou du mauvais état du pied réſulte ſouvent tout l'uſage du cheval. Nous allons rendre compte de l'état dans lequel il doit être pour donner à l'animal une allure ſûre & ferme.

La nature n'a rien fait d'inutile dans la formation des corps organiſés : il n'y auroit donc aucune ſuperfluité dans le pied, ſi nous nous ſoumettions aux loix de la na-

ture. Mais en admettant le cheval dans notre société, il a fallu remédier aux vices qu'occasionne le commerce. Le pavé de nos villes auroit bientôt usé la corne si nous ne la revêtions de fer. Mais ce fer ne doit pas s'appliquer arbitrairement : la construction du pied prescrit des regles au Maréchal qui ordonne sa ferrure. Tous les livres parlent de la ferrure ; tous traitent des maux du pied & des remedes convenables : aucun, sans comparaison quelconque, n'a mieux connu le pied & son vrai traitement, que M. *de la Fosse*. Nous lui devons une méthode de ferrer que tout homme de cheval adoptera s'il la connoît. Elle prévient bien des maux, & garantit d'un plus grand nombre.

Le pied est enveloppé par le sabot ; le sabot est d'une substance pareille à celle de nos ongles & à la corne du bœuf. Les parties qu'elle contient, sont la chair cannelée, des os, des tendons & des vaisseaux qui ne sont point à l'aise dans un sabot trop petit & trop plat. Le pied doit donc être extérieurement haut & petit ; car s'il est trop gros, il fait un volume trop lourd, il embarrasse la démarche du cheval & fatigue la jambe. Les parties contenues ne doivent pas être comprimées ; leurs fonctions se rempliroient mal, & il s'ensuivroit de la douleur.

Le ſabot ſe diviſe en pince & en deux quartiers. Ces trois parties s'arrondiront également, afin que rien dans le pied ne ſoit comprimé. La corne ſera épaiſſe pour ſoutenir le choc des corps étrangers, & amortir leur action. Elle ſera douce & liante, afin qu'elle n'éclate pas dans les heurts, & que les parties internes ne ſoient pas expoſées à l'air par quelque fente.

Les talons ſont la partie poſtérieure du pied; ils poſent ſur la fourchette & s'uniſſent aux quartiers par les arcs-boutants. Leur compoſition eſt à-peu-près la même que celle du ſabot; ils ſont plus mous & d'un tiſſu moins ſerré. S'ils ſont durs & trop rapprochés, ils compriment les tendons qui poſent ſur la fourchette, & arrêtent leur jeu: s'ils ſont bien ouverts, relevés & gros, ils les mettent à l'aiſe. Ces talons ſont appuyés ſur la fourchette, comme tout le reſte du pied eſt borné par la ſole. La fourchette eſt ſpongieuſe, épaiſſe, un peu humide, & impénétrable lorſqu'elle n'eſt pas amincie par le boutoir. La ſole de corne a les mêmes propriétés.

La mauvaiſe coutume de parer le pied détruit tous ces avantages naturels; & il en réſulte que le pied étant creuſé, le poids du corps eſt ſoutenu par les quartiers, & tend toujours à enfoncer le léger obſtacle qui ſé-

pare la terre, des parties contenues du pied. Les os, & ſur-tout les tendons, ſont ſuſpendus ſans appui, & font rapprocher les quartiers qui, à leur tour, gênent les tendons & les vaiſſeaux. Si on évitoit au contraire de toucher au dedans du pied, toutes les parties internes poſeroient à terre, & ne ſeroient pas ſans ceſſe tiraillées: la fourchette étant aſſez molle, réſiſteroit à la réaction, & préſerveroit les tendons de toute répercuſſion; l'animal ſeroit ferme & ſe ſoutiendroit par-tout. C'eſt le vœu de la nature: pourquoi la priver des ſecours qu'elle s'eſt appropriés? Loin de les conſerver, nous chargeons encore les pieds des chevaux de fers lourds, gliſſants, & preſque touj ouu ſi peu conformes au contour du pied, que nous le forçons de ſe placer dans une attitude qui le contraint. J'exhorte à lire, à étudier, & à bien mettre en pratique, les conſeils que donne à ce ſujet M. *de la Foſſe*. Il n'eſt pas de mon objet d'entrer dans plus de détails ſur le pied: c'eſt dans le livre de cet homme ſavant, que l'on doit aller s'inſtruire.

Nous nous contenterons de dire que pour le choix des pieds, il eſt important qu'ils ſoient bien faits, réguliers & petits. Jamais un grand pied n'a affermi la marche de l'animal: tout étant en équi-

libre, des épingles bien diſpoſées le ſoutiendroient.

Réflexions ſur les jambes.

Les jambes du cheval ſont tantôt des appuis qui ſoutiennent & qui étayent toute la maſſe; tantôt elles ſont un poids à tranſporter. Dans le premier cas, il faudroit que l'appui fût conſidérable; dans le ſecond, que le poids fût léger. C'eſt à l'écuyer à chercher une proportion qui participe de ces deux propriétés. Il s'attachera à trouver des jambes dont les muſcles ſoient aſſez forts pour les os, & des os durs, compactes & bien conformés. La groſſeur des jambes eſt un défaut, loin d'être un mérite; & leur fineſſe eſt ſouvent une cauſe de foibleſſe.

§. XIV.

Du dos & des reins.

Le dos & les reins doivent être auſſi hauts vers le garot que vers la croupe, droits & ſans aucune inflexion ſenſible: car une verge droite a plus de force qu'une verge pliée & courbée. Comme cette partie du levier réunit les deux extrémités du cheval, elle a beſoin d'une grande force, & ſa force conſiſte dans la groſſeur & l'union de toutes les parties qui la compoſent. La force des ligaments & leur

peu de longueur, ainsi que l'épaisseur des muscles, augmentent la vigueur des reins. La flexibilité doit s'accorder avec la force; & il est assez rare de trouver ces deux qualités réunies. On demande que les reins soient larges, bien arrondis, très bien faits, & très bien proportionnés.

Des reins longs rendent cette partie du levier trop flexible; & comme elle est sujette à une réaction continuelle, son jeu se ralentit aisément si elle est longue. Il est vrai que le mouvement est plus doux pour le cavalier, parceque plus il y a de parties à déplacer, moins il lui reste d'action & de secousses à essuyer. D'ailleurs les reins longs rendent l'allure du cheval moins hardie & moins ferme. Le cheval court de reins est plus dur, plus vif, plus fort, & d'un plus long usage. La bonté des reins fait presque toujours le bon cheval; & pour les connoître il faut le monter. Souvent la belle conformation est démentie par les mauvaises qualités.

§. XV.

Des côtes.

Un cheval qui a la côte ronde, a ordinairement un bon tempérament. Les visceres qui sont contenus dans des cavités spacieuses & grandes, sont plus à leur aise, prennent

un bon accroiſſement, & fourniſſent par-là avec facilité aux fonctions vitales. Celui au contraire dont les côtes ſont plates, doit avoir les parties internes moins bien conſtituées; il eſt moins vigoureux, a moins d'haleine, & nage plus difficilement. Il réſulte d'ailleurs, de ces deux conformations, des effets contraires pour l'homme : la côte ronde préſente plus de difficultés pour l'enfourchure; le cheval plat s'y prête plus facilement.

§. XVI.

Du ventre.

Le ventre trop gros fait un grand poids dans l'animal; de plus, il empêche que ſes muſcles n'agiſſent avec force, & que ſes jambes de derriere ne ſe portent ſous le point central. Le ventre retrouſſé dénote un mauvais tempérament, & des inteſtins peu conſidérables : il s'enſuit que le cheval prenant une petite quantité de nourriture, n'en conſerve que peu, & qu'il ne réſiſte pas à de longues fatigues. Dans ces ſortes d'animaux, les muſcles du bas-ventre ſont ſouvent minces & petits, & leurs fonctions s'en reſſentent. Le ventre bien fait eſt celui qui ne tombe point plus bas que le deſſous des côtes, & qui ne faille pas plus qu'elles ſur les côtés.

Le

Le flanc bien arrondi, ſans creux, & uni, eſt très rare. Bien peu de chevaux ſont dans cet état. Il dénote une bonne diſpoſition entre la graiſſe & la maigreur. Ces chevaux ſont ordinairement d'un bon entretien.

§. XVII.

De la croupe.

La croupe s'étend depuis les reins juſqu'au haut de la queue; elle eſt principalement formée par les os des iles. La largeur ou la diſtance de la partie la plus ſupérieure de ces os, indique pour l'ordinaire de la vigueur. Un cheval dont la croupe eſt étroite, a peu de ſolidité, tant parceque les viſceres ſont mal logés, que par la ténuité des muſcles. La croupe avalée des chevaux d'Eſpagne ne nuit pas à leur bonté. On préférera toujours une croupe bien charnue & bien conſtruite, à moins que l'on ne ſoit dédommagé par des reſſorts très élaſtiques. Plus la croupe eſt large, vue de profil, plus l'animal a de reſſorts. La raiſon en eſt facile à comprendre: l'ouverture des angles formés par les os des cuiſſes, étant très grande, prête une extenſion & un écartement conſidérable aux branches formées par les os fémurs, du baſſin, &c.

La croupe eſt dans la hauteur convena-

ble au méchanisme le meilleur du cheval, lorsqu'elle est de niveau avec le bas du garot. Si elle est trop haute, l'action continuelle du cheval le précipite sur les épaules & l'atterre; l'animal a de plus grands efforts à faire pour former l'équilibre de l'équitation, & son allure n'est jamais si légere: le cavalier même éprouve du désagrément de cette structure. On voit peu de chevaux dont la croupe soit trop basse: ceux qui sont construits ainsi, sont légers, faciles à asseoir; mais les ressorts étant composés de branches trop courtes, n'ont pas un grand jeu. Il est à propos, dans cette partie comme dans les autres, de choisir un milieu qui renferme les bonnes qualités.

§. XVIII.

Des cuisses.

Les cuisses sont formées par le fémur qui est attaché fortement aux os du bassin. Il est à souhaiter que la cuisse soit large, charnue & composée de muscles très forts & bien élastiques. Dans l'homme, le fémur est le plus long des os: dans le cheval, il n'en est pas ainsi; mais il est très gros & assez court. S'il est long, il ouvrira avec le bassin un angle considérable, & aura beaucoup de jeu. La fesse doit être bien ar-

rondie & charnue, sur-tout dans le dedans de la cuisse.

§. XIX.

Des jambes de derriere.

La premiere partie est ce qu'on appelloit improprement la cuisse : elle doit être plutôt courte que longue. L'os a plus de solidité, & l'action est plus vive. Elle est charnue & large dans le bon cheval. On y distingue tous les muscles lorsque le travail les a bien détachés. Le grasset sera attaché fortement & de maniere à éviter tout déplacement.

§. XX.

Des jarrets.

Tout connoisseur, ou prétendu tel, s'attache à bien connoître les jarrets d'un cheval & à les choisir bons. On a raison assurément. Mais il est malheureux que souvent les bons jarrets que l'on a choisis deviennent bientôt mauvais ; car la construction de l'organe ne suffit pas pour son bon emploi, si l'homme ne donne à l'animal une disposition dans laquelle les membres soient soulagés, même en travaillant beaucoup.

Le jarret est composé de plusieurs os, de cartilages, de tendons & de vaisseaux ; mais

il ne s'y trouve aucun muſcle. Toutes ces parties ſaines & bien conformées ne laiſſent aucun interſtice, & alors le jarret eſt ſec & bien évidé. Mais ſouvent, par la déſunion qui réſulte de quelque dérangement, on voit au jarret des parties acceſſoires: ce ſont de vrais défauts qui arrêtent l'élaſticité, le mouvement, & ſouvent toute action du jarret. Ce déplacement, occaſionné par une compreſſion violente, & par une extenſion forcée qui détruit le reſſort des vaiſſeaux, donne lieu à quelques vuides dans leſquels la ſynovie s'épanche, ſéjourne & ſe durcit; de-là ces tares qui s'oſſifient à la longue, & qui diminuent la bonté des jarrets. Je ne parle point ici des tares occaſionnées par des accidents: les livres élémentaires en font d'aſſez grands détails.

Ceux qui comprennent bien le méchaniſme de la progreſſion de l'animal, conçoivent combien les jarrets jouent un grand rôle. Quelques défauts particuliers ne détruiſent pas uniquement le bon effet qu'on en deſire; leur union & leur attache avec les os ſupérieurs & inférieurs eſt quelquefois un vice incorrigible.

La bonne poſition du jarret eſt celle dans laquelle il appuie, dans le temps de la foulée, à-plomb ſur l'os du canon, enſorte que l'effort ſe faſſe dans la perpendiculaire, afin

de repouſſer le poids perpendiculairement. Des jarrets clos, ou qui ſe touchent par la pointe, n'ont pas cet avantage; & l'on voit pourquoi ils ont de plus l'inconvénient de s'embarraſſer dans la marche. S'ils ſont trop écartés, l'animal ſe berce, ſe balance dans ſon derriere, & n'eſt jamais ferme & décidé dans ſon allure. Les jarrets doivent être aſſez pliés en dedans: s'ils ſont droits, ils ont peu de reſſort.

Quelques tares ne doivent pas faire rejetter un cheval: c'eſt ſon enſemble qu'il eſt à propos de rechercher. Son méchaniſme total, s'il eſt bon, dédommage quelquefois des légeres imperfections d'un membre. Le vrai connoiſſeur differe en cela du maquignon: l'un conſulte les qualités du cheval, & l'autre l'exemption de certains défauts extérieurs.

§. XXI.

Des boulets de derriere, & du paturon.

Les boulets de derriere ſouffrent plus d'efforts que ceux de devant, ils donnent appui à une plus grande maſſe; & ſi cette maſſe eſt conſidérable, la trop grande extenſion relâche le tendon. De-là les expanſions de lymphe, qui, avec le temps, font boîter l'animal, parceque le jeu du tendon eſt arrêté.

Le boulet doit être net & bien ſec, ſans aucune groſſeur quelconque: lorſqu'il a cette condition, on juge qu'il eſt ſain & conſervé.

Le paturon long eſt délicat, peu vigoureux, d'un reſſort lent & inactif. Cette partie étant courte, ſoutiendra plus aiſément le poids du corps & la réaction du terrein.

Nous renvoyons aux Hippiatres qui ont traité en détail de toutes les parties du cheval; nous n'avons pas cru devoir répéter ce qu'ils ont écrit: il nous ſuffiſoit de joindre, à ce que tout le monde ſait, des motifs raiſonnés qui puſſent démontrer la bonté d'une conformation, préférablement à une autre.



CHAPITRE III.

Du choix des chevaux, relativement à l'usage auquel on les destine.

CE que nous venons de voir sur la conformation des parties du cheval, nous conduit naturellement à rechercher en quoi & pourquoi tel ou tel cheval est bon à un service plutôt qu'à un autre. Il est certain, par une expérience journaliere, que le même cheval n'est pas propre à tous les travaux : il en est un qui lui plaît davantage, & qui lui convient plus particuliérement. En effet une machine composée n'a qu'une destination : le cheval ne peut se mouvoir que conformément à son méchanisme ; & rien ne peut amener à un usage ce qui y est diamétralement opposé.

ARTICLE PREMIER.

Du cheval de chasse.

LE cheval destiné à courir a besoin de légéreté : c'est une de ses plus belles qualités. On tire parti de tout cheval qui est léger ;

souvent même la légéreté dédommage de quelques médiocres qualités qui se rencontrent dans l'animal. La légéreté dans le cheval est relative à la pesanteur & à la lenteur ordinaire de l'espece : car tel cheval aura réellement de la légéreté, qui, comparé à tel autre, se trouveroit pesant.

En général la légéreté du cheval lui vient des rapports qui se trouvent entre le devant & le derriere, entre les parties qui sont destinées à être enlevées, & celles qui font ressort. C'est donc ici une affaire de construction. Un cheval de course est vraiment léger, lorsque son devant étant peu étoffé & facile à enlever, ses reins, ses hanches & ses jarrets ont une grande propriété de ressort, & peuvent chasser aisément en avant toute la masse du cheval.

Il est à propos de se rappeller ce que nous avons dit sur la progression & la construction de l'animal. Si la tête, l'encolure & les épaules sont légeres, elles formeront un moindre poids, & par conséquent chargeront moins le derriere.

La tête d'un coureur sera donc petite & peu chargée de chair, & sur-tout bien attachée : l'encolure sera mince, peu fournie ; & les reins seront bien conformés, afin que les mouvements se fassent dans la direction la plus naturelle.

Les épaules du coureur ne doivent pas être étoffées, elles feroient lourdes; & il eft rare qu'étant plates, elles foient mouvantes & bien actives: c'eft cependant un point bien important. Prefque tous les chevaux qui ont couru quelque temps, remuent peu l'omoplate, & certainement l'action étant plus bornée, la vîteffe eft moindre. Néanmoins fi un tel cheval tomboit entre les mains d'un homme fage & inftruit, qui lui remît les épaules par un travail doux, l'animal pourroit encore s'étendre,

Les jambes un peu longues font à défirer pour un cheval de courfe; car elles embraffent un plus grand terrein, & procurent de la vîteffe. Pour la groffeur du corfage, il eft à fouhaiter qu'il foit bien fait, mais fluet: car en général les coureurs minces ont un branle plus agréable, plus vîte & d'une plus longue haleine. D'ailleurs un corps trop gros avec des jambes minces & longues, feroit difproportionné, & les jambes ne le foutiendroient pas. Les jambes groffes font un poids qui ralentit la vîteffe: les pieds gros ont auffi ce défaut. Il eft effentiel que les articulations foient bien faites & bien attachées; car c'eft dans une allure vîte, que leurs ligaments font aifément forcés.

Le dos & les reins d'un coureur font durs à l'homme, s'il font courts; mais l'animal

en a plus de force, par la raiſon qu'une verge courte eſt moins flexible en raiſon de ſa briéveté. L'épine du dos doit être flexible néanmoins pour que l'homme n'éprouve pas une réaction douloureuſe. Les articulations qui forment les hanches doivent être aſſouplies, afin que leur flexion & leur extenſion ſe faſſent dans le grand degré poſſible.

Les jarrets les meilleurs & pleins de reſſorts, ne ſont pas trop bons pour un coureur. Car, comme ce reſſort eſt chargé & ſe détend avec précipitation & promptitude, il ne peut ſe faire qu'ils n'aient ſouvent des commotions violentes qui en dérangent la bonne économie. Enfin ils ſeront bien eſpacés, bien formés & bien attachés.

Une croupe & des cuiſſes charnues dénotent de la vigueur & des reſſources bien eſſentielles au coureur; des pieds foibles & douloureux ſont un grand vice pour lui; chaque fois qu'ils poſent à terre ils le font ſouffrir, & lui ôtent cette gaieté ſans laquelle un cheval de courſe n'a pas la même vîteſſe.

Si l'on trouvoit un cheval conformé ainſi, qui eût d'ailleurs un bon tempérament, ſûrement il courroit vîte; mais les chevaux ſont rarement ſuivis dans tous les points. Un cheval de petite taille & ragoté a rarement une grande vîteſſe. Ceux qui ſont très élevés & très peu corſés, ont des muſcles trop

foibles. On ne trouve que dans les chevaux de races primitives les qualités néceſſaires; ils ont une force de contraction dans leurs muſcles, & des proportions ſi parfaites, qu'ils ſont très propres à la courſe. Les arabes, les barbes, les turcs ont ſupérieurement cette grande vîteſſe; ils la communiquent juſqu'à un certain point aux métis qui ſortent d'eux.

Preſque toute la force d'un coureur eſt dans ſes reins & dans ſes jarrets. Ceux qui courent aiſément & d'habitude, le font avec une ſorte de négligence s'ils ne ſont bien étendus; ils traînent les hanches, ſont découſus, & raſent le tapis: ils ſemblent dédaigner une allure lente. Dans le grand traîn, le bon cheval ne multiplie pas ſes ſauts, mais il embraſſe plus de terrein.

Les chevaux d'une vîteſſe extrême, ne ſont pas toujours des chevaux propres à la chaſſe. Ces fins coureurs ont un trot très médiocre pour l'ordinaire, & comme ils ſont minces & d'une conformation délicate, ils ne ſupporteroient pas une fatigue qui dureroit long-temps. D'ailleurs, ils ne ſeroient bons que dans un pays plat & dans des bois bien percés; dans tout autre terrein, dans les pays coupés, dans les taillis, on eſt obligé de troter, de ſauter des haies & des foſſés, & de donner beaucoup de fatigue à ſon

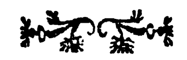
cheval. On ne va pas toujours grand train, sur-tout aux chasses ordinaires. On doit donc s'attacher à avoir des chevaux d'une construction différente des coureurs.

Les qualités d'un cheval de chasse propre à tous les particuliers qui n'ont pas d'équipage en regle, sont une construction solide de tous les membres ; un bon trot alongé & doux ; un galop étendu & un peu enlevé de terre, afin que le cheval ne bute pas ; & surtout de l'haleine & de la sagesse.

Un cheval destiné à cet usage seroit donc construit ainsi. La tête & l'encolure seront toujours constituées conformément aux idées que nous avons données dans ce traité. Les épaules seront bien libres & médiocrement étoffées, afin de ne pas former trop de poids : leur liberté facilite la progression prompte du cheval. La jambe sera un peu fournie, sans trop de grosseur, afin que l'animal puisse soutenir le fardeau de son corps, & ne pas chanceler dans les terreins difficiles & raboteux. Le corsage un peu étoffé convient assez à un cheval de chasse : comme il a quelquefois à pénétrer dans le fort, il se fait jour plus hardiment, & tire son homme des taillis où il est obligé de faire plier les branches & les jeunes arbres. La croupe large & de bonnes hanches seront bien en proportion avec le devant ; le cheval en aura plus de lé-

géreté ; car malgré ſon étoffe, il doit ſe remuer avec activité. De bons jarrets lui ſont utiles pour ſauter & même pour courir : car plus le cheval a de corps, plus les jarrets ont d'ouvrage pour le porter. Si le cheval étoit deſtiné uniquement à troter, des jarrets médiocres pourroient lui ſervir ; mais il ſeroit plutôt ruiné. Enfin un bon cheval de chaſſe devroit avoir les mêmes qualités qu'un coureur, à l'exception de l'étoffe qui eſt plus conſidérable : car d'ailleurs il doit être propre à galoper.

Il ſe trouve ſouvent des chevaux étoffés qui ont un bon branle de galop, & qui tiennent long-temps. On recherche nos chevaux normands pour la chaſſe ; ils réuniſſent, quand ils ſont bien choiſis, les propriétés que je deſirerois. La figure, & la commodité de l'allure, ſont les regles du choix que l'on fait des chevaux de chaſſe pour les maîtres ou pour les piqueurs. Les véritables veneurs deſirent d'être montés ſolidement : un cheval trop fin ne peut pas être propre à ſuivre les chiens dans un pays coupé.



ARTICLE II.

Du cheval de manege.

ON trouve plus aisément un bon coureur qu'un cheval propre au manege; c'est pour lui que les belles proportions sont à desirer: je m'en tiendrai à ce que j'ai dit sur la belle construction du cheval.

C'est en Espagne, que l'on trouve la plus belle espece de chevaux pour le manege; ils ont des épaules brillantes, des hanches & des jarrets pleins de ressorts, une vigueur & une générosité que l'on trouve rarement dans les autres especes.

Presque tous les mouvements des chevaux de manege se font en hauteur. Il seroit difficile de pénétrer assez avant dans la nature, pour expliquer ce qui donne du tride à l'allure du cheval destiné au manege; car il doit en avoir de lui-même. Je ne prétends pas en développer les causes; je dirai seulement que ces chevaux ont les mouvements plus soutenus, plus harmonieux & plus d'accord, que les coureurs.

La beauté est un mérite pour un cheval de manege. Elle ajoute beaucoup aux attitudes dans lesquelles on le place. Tout che-

val qui a un vice eſſentiel dans ſa conformation, eſt peu propre aux exercices du manege, pour leſquels la nature & l'art doivent ſe trouver d'accord & ſe réunir. Il n'eſt pas ordinaire que l'on ait des chevaux de manege à dreſſer; le genre le plus commun à tous les amateurs eſt celui des coureurs: néanmoins il eſt avantageux que l'on ſache les connoître.

ARTICLE III.

Du cheval de guerre.

LE cheval de guerre doit être bien conformé, ſolide par ſa conſtruction, libre dans ſes membres autant qu'il eſt poſſible, ſage, obéiſſant, léger à la main, & ſur-tout aguerri contre les bruits ordinaires de la guerre. Il y a des chevaux naturellement peureux, que la meilleure éducation ne guérit pas. Ceux là ſont à rejetter. Il n'eſt pas néceſſaire, il eſt même incommode, que les mouvements d'un cheval d'eſcadron ſoient trop brillants. On ſera très heureux ſi toutes ſes allures ſont franches, quoiqu'il n'en ait aucune de bien brillante.

La ſûreté de l'officier dépend ſouvent de

la bonté de ſon cheval. Il n'y a rien à négliger dans le choix. Toutes les perfections de la conſtruction ſe trouveront donc dans un tel cheval. Il doit être un peu étoffé ; il ſera plus propre à ſoutenir la fatigue : d'ailleurs un cheval mince eſt bien mal placé dans un eſcadron, & les chevaux hauts montés & étroits de boyaux ſont d'un mauvais ſervice. Il ſeroit à ſouhaiter que l'on employât pour les eſcadrons beaucoup de chevaux normands ; ils réuniſſent les meilleurs qualités ; & ils ſont incomparablement meilleurs pour la fatigue que les danois, les allemands, &c. L'eſpece la plus propre au cavalier eſt le petit caroſſier normand de dix pouces. Il s'en trouve même dans cette claſſe qui ſont légers malgré leur étoffe.



CHAPITRE

CHAPITRE IV.

Des ſens du cheval.

LES ſens ſont certaines facultés des corps animés, par leſquelles ils entrent en commerce avec les objets extérieurs. Ce ſont autant de moyens que l'on doit ménager pour mettre le cheval en état d'obéir. L'exercice des ſens eſt une fonction purement animale; mais la ſenſation qui en réſulte ſe paſſe dans l'eſpece d'intellect de l'animal, ſelon le ſens dans lequel le ſentiment eſt excité; car autre eſt la ſenſation réſultante de l'organe de l'ouie affectée, autre eſt la ſenſation qui vient de la viſion. Il eſt bien étonnant que l'on attribue à la matiere tant de ſenſations diverſes, elle qui eſt là même par-tout. Quelle différence en effet remarque-t-on dans les nerfs qui occaſionnent le ſentiment dans tous les organes? Ne doit-on pas conclure de la reſſemblance de leur compoſition & de la variété de leurs uſages, que c'eſt l'ame ou l'inſtinct de l'animal qui diſtingue & qui eſt averti.

C'eſt par le canal des ſens, & par l'uſage que nous en faiſons, que l'homme inſtruit le cheval & le diſpoſe à lui rendre des ſervi-

ces que l'instruction seule peut procurer. La nature n'a point formé les sens du cheval imparfaits en eux-mêmes, quoiqu'ils le soient quelquefois relativement à l'usage de l'animal : mais l'art les perfectionne, ou du moins les approprie davantage à nos besoins.

Je n'entre point dans les détails anatomiques des organes des sens; je me borne aux observations que l'on fait sur chacun d'eux.

§. I.

De l'œil.

L'œil du cheval, ainsi que celui de tous les animaux, perçoit les objets extérieurs avec une grande promptitude. Souvent ces objets font sur lui une impression douloureuse, & qu'il cherche à éviter autant qu'il lui est possible. Sans doute le nerf optique reçoit alors un ébranlement trop considérable qui porte l'animal à fuir un corps qu'il croit lui occasionner de la douleur.

Le cheval a l'instinct de considérer avec attention & inquiétude l'objet qui lui est désagréable; il y porte la tête, arrondit tout son corps, éloigne la croupe; & si la peur continue, il se précipite de côté, ou fait une pirouette après laquelle il s'enfuit s'il peut. Les corps blancs sur-tout, ou d'une couleur très frappante, effraient les chevaux : quel-

quefois auſſi la forme & la groſſeur des corps leur en impoſent. On doit croire que cette crainte provient d'un vice dans la conformation de l'œil, ou de la foibleſſe des nerfs. Il faut accoutumer l'animal peureux, en l'approchant peu à peu des objets, & en le carreſſant. Les gens inſtruits évitent ſur-tout de le battre lorſqu'il a peur; ils le portent avec patience ſur l'objet juſqu'à ce que le cheval l'ayant bien examiné, & ayant vu qu'il ne lui occaſionne aucune douleur, prenne l'habitude de paſſer à côté ſans appréhenſion.

Il eſt bon dans le commencement de détourner leurs yeux des corps qu'ils craignent d'approcher, en les pliant du côté oppoſé, juſqu'à ce qu'ils aient une certaine confiance dans l'homme, & qu'ils ſe laiſſent conduire volontiers. La ſeule perfection à laquelle on doive tendre à cet égard, eſt de faire paſſer le cheval franchement dans tous les endroits & auprès de tous les objets poſſibles.

La douceur, la patience & l'uſage diminuent l'ombrage des chevaux; mais il en eſt que rien ne peut corriger entièrement: il faut alors être ſur ſes gardes & ſe méfier de tout.

§. II.

De l'ouie.

Le ſon excite dans tout le genre nerveux

de l'animal un trémoussement plus ou moins considérable, selon son étendue & son volume. Ce trémoussement, lorsqu'il est fort, excite l'ardeur & la vivacité du cheval; il bondit, & il semble perdre la tête. L'homme a de la peine à le maintenir, à le faire rester en place, & à le conduire où il veut. Ce n'est que par l'usage & l'habitude, qu'il vient à bout d'émousser le sentiment trop vif que les sons lui font éprouver, & qu'il le rend sage & tranquille. Il y a des chevaux naturellement calmes, tandis que d'autres sont très difficiles à rendre insensibles. Tous les bruits de guerre & de chasse animent les chevaux, & alors ils s'agitent d'une maniere prompte & brillante.

§. III.

De l'odorat.

On connoît peu le degré de sensibilité de l'organe de l'odorat du cheval, & les odeurs qui l'affectent agréablement ou désagréablement. Car il ne s'en sert d'une maniere distincte que lorsqu'il a peur & qu'il regarde l'objet qui l'inquiete. Alors il renacle & flaire très fortement.

On ne fait aucun usage de ces sens pour dresser le cheval, non plus que de celui du goût.

§. IV.

Du toucher.

Le toucher eſt le plus général de tous les ſens : il s'étend par-tout le corps ; & il renferme pour ainſi dire les autres, puiſque leurs fonctions ſe font par un attouchement. L'organe du toucher eſt la peau qui couvre toutes les parties du corps. C'eſt un tiſſu de fibres, de nerfs & de vaiſſeaux, dont l'entrelacement en tous ſens forme une étoffe ſemblable à des ſemelles de ſouliers faites d'un cuir épais & mou.

La ſenſation du toucher ſe fait à la ſurface extérieure de la peau. Les extrémités des artéres & des veines capillaires, après avoir concouru à former le tiſſu de la peau, ſe dépouillent de la premiere paroi que leur fournit la dure mere, ſe partagent en pluſieurs lambeaux, ſe collent à la ſurface de la peau, & forment ainſi une eſpece de rézeau qu'on nomme corps réticulaire. C'eſt entre les mailles de ce rézeau, que s'épanouiſſent les extrémités des petits rameaux nerveux dépouillés de leur premiere tunique ; elles s'élevent & dominent un peu au-deſſus en forme de petites houpes ; elles ſont abreuvées d'une lymphe ſpiritueuſe qui leur donne la ſoupleſſe & le reſſort.

Par-tout où il y a des nerfs, là se trouve le sens du toucher; & il y en a par-tout: mais ils ne sont pas en aussi grande quantité dans toutes les parties du corps, & par conséquent le sens du toucher n'y est pas aussi parfait. Sa perfection même dépend de la tension des nerfs & de l'état actuel de l'animal. Un cheval fatigué & malade a le sens du toucher moins délicat que dans l'état de santé & d'un exercice modéré.

L'irribitabilité trop grande du sens du toucher, rend l'animal chatouilleux. Le chatouillement tient du plaisir dont il est l'extrême, & de la douleur dont il est comme le premier degré. En toute occasion, dans l'équitation, il est très incommode au cheval; & souvent même lorsqu'on ne fait que frotter sa peau au lieu d'y porter une aide bien franche & bien décidée, il se défend & devient rétif par l'incommodité qu'il ressent. Le chatouillement au reste n'est tel que lorsqu'il y a de l'intervalle entre les petits contacts des corps sur la peau; car si ce tact est continu, quoique léger, il n'est point incommode. Cela est bien essentiel à remarquer pour bien connoître la valeur des opérations des jambes à cheval. Si le contact est assez dur pour léser les houpes nerveuses de la peau, il en résulte une douleur plus ou moins considérable, que l'animal cherche

à éviter en fuyant ou en cédant au corps qui le touche. Un attouchement doux & modéré le flatte & lui fait plaisir.

C'est en employant, selon les circonstances ou le besoin, ces deux sensations opposées, que l'on vient à bout de dresser le cheval; car il est toujours guidé par le sentiment: c'est à nous à le rendre parfait par l'exercice; mais de maniere qu'il n'y ait pas d'excès: car alors le cheval est incommodé & presque toujours inquiet.

Les ébranlements que les nerfs éprouvent sont agréables au cheval, selon qu'ils sont conformes ou contraires à la nature. Les différentes impressions que reçoit le cheval, sont transmises à son cerveau qui en est comme le dépositaire, & ils y subsistent plus long-temps que dans les sens; ensorte que l'animal se rappelle ces différentes sensations très aisément, dès que le plus petit objet les lui retrace. Mais la durée de l'existence de ces impressions est proportionnée à celle de l'ébranlement & à sa vivacité. Ainsi les aides les plus décidées rendent le cheval prompt dans son obéissance, & fixent son attention, parceque le cerveau est ébranlé fortement. Un ébranlement trop vif le fait souffrir; il craint de l'éprouver, & il obéit par à-coup, croyant par là éviter la douleur: de là tant de désordres que l'on pourroit épar-

gner à l'animal en le flattant avec douceur & tranquillité.

La répétition d'un même ébranlement fortifie la mémoire du cheval, parceque les traces deviennent plus profondes dans son cerveau: & travailler sur son entendement n'est autre chose que répéter les actes qui le conduisent à faire les mouvements que nous désirons, jusqu'à ce que l'ébranlement ait assez affecté le sens intérieur ou le cerveau, pour que l'impression se renouvelle au moindre signal.

La capacité du cerveau & l'étendue des nerfs font que l'animal peut recevoir successivement & conserver diverses sensations qu'on lui fait éprouver; &, lorsque le cerveau est plein de ces sensations, l'animal opere machinalement les actions que chacune d'elles excite. C'est donc à nous à les opérer comme nous le jugeons à propos, mais de maniere que jamais nous n'excitions une sensation pour obtenir par elle un mouvement qu'elle ne peut produire, & que nous ne mêlions pas des sensations qui produiroient des actions opposées entre elles, & qui ruineroient l'animal.

La persévérance dans les mêmes sensations confirme les chevaux; la variété trouble leur tête. Lorsque nous apprenons quelque chose de nouveau au cheval, l'ébranle-

ment doit être répété long-temps avant qu'il ait pénétré fortement le cerveau ; & ce n'est qu'alors que l'animal obéit librement. Il est même quelquefois nécessaire de lui faire sentir de la douleur, afin de l'obliger à faire attention, & à se rappeller la leçon précédente au lieu de celle dont il s'agit.

Ces différentes assertions sont autant d'axiômes que l'on doit toujours avoir présents lorsque l'on travaille le cheval ; ils sont comme la base de nos aides : on ne peut travailler sur la nature, si l'on ignore ses procédés.

La bouche & les flancs du cheval sont les parties sur lesquelles nous agissons le plus immédiatement pour exciter le sens du toucher : c'est donc en cherchant les moyens de les employer convenablement, que nous abrégerons nos travaux, & que nous accélérerons son instruction.

ARTICLE PREMIER.

De la bouche du cheval, & de la sensibilité des barres.

TOUTES les parties de notre art sont liées entre elles ; & nul n'en peut comprendre une, s'il n'a une connoissance suffisante des autres ; c'est pour cela qu'il est si diffi-

cile de bien raiſonner ſur la bouche des chevaux. Il y a peu de gens en effet qui aient ſenti par l'expérience ce que devient la bouche du cheval entre les mains de l'écuyer, & moins encore qui ſoumettent leur pratique aux principes d'une bonne phyſique.

L'effet du mors ne ſe détermine pas uniquement par la conſtruction de la bouhe du cheval & par ſa ſenſibilité; mais bien plus, par le rapport de ſes membres entre eux, par le méchaniſme de ſes actions, & par l'équilibre que le derriere & le devant ont acquis dans l'exercice d'une bonne école.

Je ſuis perſuadé, vu la compoſition des parties qui forment la bouche du cheval, que les barres ſont d'une ſenſibilité extrême, & que la moindre preſſion ſur cet endroit y cauſe une vive douleur. La barre eſt compoſée, comme on l'a déja dit, d'un os, d'un périoſte, & d'un prolongement des gencives. Je compare la ſenſibilité de la barre à celle de nos jambes: ſi la moindre choſe frappe la partie antérieure du tibia, quelle douleur n'éprouvons-nous pas! il eſt clair que le périoſte étant peu revêtu, le choc des corps étrangers l'affecte plus fortement. Il en eſt de même du périoſte de la barre du cheval, & ſans doute la ſenſation eſt la même.

Comme la nature a mis des nuances & des variations dans les formes de tous les corps

de la mème classe, les barres de tous les chevaux ne se ressemblent point; & quoique composées également, la sensibilité varie comme les formes, parceque l'accès est plus difficile à la douleur dans les unes, & que les autres sont affectées plus promptement. Si la barre est tranchante, élevée, & peu couverte de chair, alors le périoste n'étant pas défendu, une légere pression du mors y excite une sensation suffisante: si au contraire elle est ronde, enfoncée & charnue, on parvient avec peine à opérer sur elle la sensation requise. La partie sensible de la barre n'a pas toujours la même direction, sa conformation varie: mais c'est toujours le tranchant qui renferme la portion la plus délicate.

Les jeunes chevaux n'ont pas la bouche plus sensible que dans l'âge plus avancé: s'ils refusent le mors en commençant, & s'ils le goûtent dans la suite, cela ne vient nullement du fond de la bouche. C'est par la douleur singuliere que l'on fait éprouver au cheval au moyen de la pression du mors, que l'on parvient à le dresser: mais il faut savoir employer à propos cette sensation. Si pour arrêter la fougue d'un poulain on se servoit de cet instrument, la douleur seroit si vive, que l'animal, ne pouvant la supporter, se jetteroit, pour l'éviter, dans de très grands désordres: aussi se garde-t-on de l'assujettir

avec le mors. Devenu plus fort & plus souple, il le reçoit avec moins de peine; parcequ'il peut éviter la douleur par l'obéissance. Enfin lorsqu'il est bien dressé, il le goûte & se plaît à le mâcher, parcequ'il n'en éprouve aucune peine: en voici la raison.

L'animal encore brut veut éviter la douleur, & pour cela il fait des efforts & se rejette sur une partie éloignée & opposée à cette douleur. S'il a la force & la faculté de se tenir dans l'attitude où la sensation l'oblige de se mettre, il s'y tient, & alors il ne souffre pas: mais ce n'est que par art que l'on parvient à l'y disposer. Si au contraire, par ignorance ou par foiblesse, il ne peut fuir la pression du mors, il se déseespere, & fait tout ce qu'il peut pour forcer l'homme à lâcher prise. Ainsi, pourvu que la barre soit sensible, on peut tirer d'elle tous les secours qu'elle peut fournir pour dresser le cheval.

Cependant, si la barre étoit trop aiguë, la sensibilité seroit alors trop grande, & elle deviendroit incommode à l'homme, par la difficulté d'avoir la main assez légere pour soulager le cheval. Si, par un excès opposé, la barre est insensible, il en coûte trop pour y exciter de la douleur, & pour guider l'animal. On peut remédier au premier vice par le travail: car une pression continue amortit le sentiment, ou du moins rend le cheval

plus disposé à supporter la douleur. Dans le second cas on y remédie par la force du mors. Mais on doit chercher des bouches qui tiennent un milieu entre ces deux qualités; ensorte que par l'usage elles deviennent veloutées & agréables à la main de l'homme.

§. I.

De la position du mors.

Le mors excite de la douleur lorsqu'il est mis en action par l'homme: l'animal évite cette douleur s'il le peut; & il le peut toujours lorsque le cavalier travaille doucement & sans précipitation en passant par les dégrés de pression les plus imperceptibles: c'est ce qu'on appelle avoir la main douce.

Si le mors en lui-même & dans l'état de repos, excitoit de la douleur, le cheval ne le recevroit pas, & se désespéreroit, même avant que de travailler. Pour l'engager à le supporter, il faut donc que le mors soit le plus léger possible, afin qu'il charge moins la barre; qu'il pose également, ensorte qu'un côté ne soit pas chargé plus que l'autre; qu'il soit assuré, mais sans trop de justesse, afin de ne point contraindre les parties; & qu'il ne vacille pas, ce qui feroit varier les effets, & donneroit de l'incertitude au cheval: enfin le point d'appui du mors doit porter juste

ſur la partie la plus ſenſible de la bouche ; ce ſera un moyen de s'aſſûrer de ſon effet & de le rendre prompt & d'une grande valeur.

Cette regle ſouffrira des exceptions : dans les bouches trop délicates, en épargnant le tranchant de leurs barres, on pourra venir à bout de leur donner de l'appui. On dit qu'une bouche a de l'appui, lorſqu'elle ſupporte l'aſſuré de la main de l'homme, & conſéquemment une preſſion aſſez forte du mors ſur les barres. L'habitude, & l'exercice bien entendu, donnent cette perfection aux bons chevaux.

Il ne s'agit pas d'ajuſter ſeulement le canon du mors ſelon nos principes, on doit auſſi penſer à la gourmette. Elle ſera poſée en bon lieu, c'eſt-à-dire ſur la barbe, aſſez juſte pour ne point balotter, & pas trop pour écorcher le cheval. Si la barbe eſt trop ſenſible, on couvre la gourmette d'un feutre ou d'un cuir. Souvent la barbe étant écorchée, le cheval ſe déſole, & n'obéit pas avec préciſion : car cette partie a quelquefois une grande ſenſibilité.

§. II.

Des effets du mors.

Le cheval éprouve de la douleur au point où le mors comprime ſes barres, & la force

de la compreſſion eſt la meſure de cette douleur, qu'il fuit avec une promptitude proportionnée à ſon intenſité, & dans la direction du point de contact qui lui eſt douloureux. Dans le cas où pluſieurs points éprouvent de la douleur, il fuit le plus grand mal, ſans cependant réſiſter au moindre; enſorte que s'il eſt libre, c'eſt-à-dire mené avec art, il obéit à toutes les impreſſions, ſelon le degré de chacune: car il ſe peut faire, & il arrive ſouvent, qu'une barre ſoit plus comprimée que l'autre.

Quoique les barres ſoient l'organe immédiat ſur lequel agit le mors, cependant il opere auſſi ſur tous les autres membres, parceque ſon effet change la diſpoſition que ces membres ont entre eux dans l'état naturel du cheval; diſpoſition qu'il ne peut conſerver lorſque ſon équilibre doit ſe combiner avec le poids de l'homme qui monte.

Le mors dans la bouche d'un jeune cheval lui occaſionneroit une douleur inſupportable qu'il ne pourroit éviter que par des déſordres, ſi l'on s'en ſervoit indiſcrettement avant qu'il ait acquis la force, l'adreſſe & l'intelligence qui lui ſont néceſſaires. Quand la vigueur lui ſera venue, alors des leçons méthodiques, fondées ſur le méchaniſme de ſes actions, & données avec diſcretion, le conduiront, par une progreſſion inſenſible, au

point de souffrir & même de goûter le mors. Dans les commencements la douleur violente l'oblige à rejetter la masse sur des membres trop foibles pour la supporter en entier, & trop peu élastiques pour la pousser en avant: alors les efforts qu'il fait troublent leur position naturelle; & le méchanisme animal, dérangé dès l'enfance, nous laisse un mauvais cheval, au lieu d'un bon que nous aurions conservé, si nous eussions employé la douceur. C'est donc sur un cheval vraiment bon & assoupli, que l'on peut connoître les effets du mors.

Supposons un bon cheval d'un âge fait, & capable de recevoir un mors. Ajustez-le selon les principes ci-dessus; ensorte qu'il y ait peu d'intervalle entre l'état de repos du canon & le mouvement de compression par lequel il excite de la douleur. Sentez les deux rênes autant également qu'il est possible, afin qu'une barre ne soit pas plus affectée que l'autre, & commencez par une pression insensible, que vous augmenterez par degré. Dès que le cheval la sentira, il retirera la tête. Augmentez la pression, & que la douleur aille chercher l'animal dans l'endroit où sa tête s'est arrêtée; alors, pour éviter la sensation douloureuse, il l'élévera. Continuez de sentir le mors sur les barres; la tête du cheval se portera en arriere: & si vous

vous ne cessez, il reculera jusqu'à ce qu'ayant fatigué ses jarrets & ses reins, il fasse enfin une pointe, & finisse par se renverser.

Dans tous les chevaux, le mors produiroit successivement ces effets un peu plutôt, ou un peu plus tard: ainsi, quelque doux qu'il soit, il ne peut servir, seul, à l'équitation. Pour en tirer toute l'utilité possible, il faut donc en modérer l'action, & la proportionner à la sensibilité & aux forces du cheval; il faut, en outre, que l'animal connoisse l'éperon, & qu'il se porte en avant pour les jambes.

Un cheval qui se décide franchement pour les jambes de l'homme, ne se désordonne point pour la pression du mors. Il commence, à l'approche de la douleur, par ralentir son allure: si la pression augmente, il enleve sa tête, son col, ses épaules, & rejette une partie de leur poids sur les hanches. Celles-ci accoutumées à porter la masse en avant, font leur fonction si elles ne trouvent pas dans la main de l'homme une résistance, qui ne seroit autre qu'une douleur nouvelle & plus forte. Le cheval alors, entre deux douleurs, cédera à la plus violente: il forcera la main, si l'éperon le chasse trop, ou se cabrera, si la main le retient avec excès.

Il est rare, & même assez difficile, que le mors agisse également sur les deux barres

du cheval. Si une ſeule barre reſſent la douleur, voici l'effet qui s'enſuit : le cheval, pour éviter la ſenſation, baiſſe ordinairement le côté qui eſt comprimé, enſorte que l'os de la ganache appuie ſur le haut du goſier, tandis que l'os de la ganache de l'autre côté s'en éloigne. Si la douleur continue, le haut du col ſe plie, enſuite les épaules, ou du moins les vertebres d'orſales ; & enfin le cheval tourne, parceque toute cette moitié de ſa maſſe ayant ſucceſſivement reflué juſques ſur la jambe de derriere de ce côté, cette jambe lui ſert de point d'appui. Il eſt néceſſaire qu'elle ſe décharge de ſon poids qui la fatigue ; & cela ne peut ſe faire qu'en tournant, ſuppoſé cependant que le cheval ſoit aſſez ſouple pour le faire ; car ſans cela l'animal eſt dans le déſordre.

Si après avoir plié le cheval avec un ſeul côté du mors, on lui fait ſentir de la douleur de l'autre côté, ſans diminuer le premier effet ; alors le côté qui auroit tourné eſt arrêté, parceque l'effet nouveau du mors met obſtacle à la progreſſion de cette partie, & tout le corps ſe plie & s'arrondit. C'eſt par les combinaiſons différentes de ces ſenſations, que l'on donne à la tête & au col du cheval des attitudes & des directions variées.

L'attitude du cheval, ſa vigueur, ſa ſou-

plesse, influent beaucoup sur les sensations que le mors opere en lui : mais ces rapports ne peuvent être connus qu'après un long travail & par un tact bien exercé. La théorie embrasse peu d'objets ; la pratique offre des variétés infinies, qu'il est impossible de décrire.

§. III.

Des propriétés du mors, & de sa proportion avec la sensibilité des barres.

Puisque c'est par la sensation d'une douleur modifiée & dirigée à propos, que nous disposons à notre gré les différentes parties du corps du cheval, il est nécessaire d'avoir une machine qui fixe le sentiment à un endroit déterminé, afin que la netteté & la simplicité des opérations produisent des effets précis que l'on puisse connoître. C'est pour cela que les écuyers se servent du mors tel que nous l'avons, préférablement à tous les autres instruments. Les anciens, & peut-être encore bien des modernes, accordoient une grande propriété au mors ; aussi en ont-ils fabriqué de bien des especes.

Pour moi, je crois que ce n'est qu'un moyen secondaire, & que les véritables propriétés du mors se trouvent dans l'assiette, dans la main, dans les jambes d'un bon écuyer. Pourvu que le mors pose bien ; que

ses parties soient bien appropriées à la conformation de la bouche, & que son effet ne varie point, je suis persuadé qu'un habile homme tirera parti de tout mors en l'employant à propos. Le mors le mieux ordonné ne communique pas l'art de bien assouplir le cheval, & de le placer dans des attitudes qui ne répugnent point à la nature. Ainsi l'art d'emboucher le cheval est vraiment celui de le dresser.

Il n'y a personne, pour peu qu'il soit versé dans la cavalerie, qui ne connoisse toutes les parties du mors, & les procédés vulgairement employés pour l'ajuster. Il est donc inutile d'entrer dans des détails que l'on trouve par-tout; j'y renvoie le lecteur: je me contente de lui dire ici que, dès qu'il aura trouvé le point de sensibilité de la bouche de son cheval, tout mors lui sera bon, pourvu qu'il sache travailler proportionnellement à cette sensibilité. S'il n'excite pas de douleurs excessives, & s'il se conduit selon les bonnes regles, il donnera un bel appui à son cheval: c'est ce que l'on desire sur-tout, & ce qui rend l'animal agréable à monter.

Un bon cheval est bien embouché avec tous les mors qui ne sont pas durs. Mais si l'on est obligé d'avoir recours à un mors dur pour asseoir un cheval dont le fond de la

bouche est bon & sensible, c'est une preuve de la foiblesse de ses reins, & un avis de ne point excéder leur pouvoir.

Je conseille cependant de proportionner la force du mors à la sensibilité primitive de la bouche; car si elle est dure par elle-même, on ne réussiroit pas avec un mors doux. Ainsi, pour regle générale, on doit regarder comme base de tout la douleur modérée que le mors excite sur les barres lorsqu'on le fait agir.

L'usage du bridon est universel pour les jeunes chevaux. Comme son appui n'est point fixe, & qu'il porte sur les levres plus que sur les barres, il a un effet moins grand & plus proportionné au peu de force & de souplesse de ces jeunes animaux. Mais aussi il n'y a jamais d'appui ni d'assûrance dans les chevaux qui n'ont été dressés qu'avec son secours. Certains cavaliers croient, en l'employant à tous propos, même avec de vieux chevaux, ménager la bouche; ils se trompent: en craignant de la gâter ils ne la forment pas.

On doit éviter sur-tout de se servir du mors & du bridon tout à la fois; leurs effets sont bien différents: ils se contredisent même; car le bridon enleve le bout du nez, & le mors, avec de l'appui, le fait baisser. Les écuyers, qui s'en servent, retiennent un

temps de l'un, & rendent l'autre, & ainsi alternativement. Mais je n'oserois approuver ce travail : il vaut mieux employer l'un des deux tout seul.

Plusieurs auteurs ont écrit sur l'embouchure : celui de tous qui raisonne le plus conformément aux loix de la nature, est M. le baron *de Sind*. On fera très bien de le lire : il dit beaucoup de choses qui ont échappé aux autres écrivains. Il m'a dispensé d'entrer dans des définitions qu'il a très bien données ; & l'on voit par son ouvrage qu'il a un grand talent pour la cavalerie.

J'exhorte aussi à lire ce que dit M. *Bourgelat* à l'article de la *Bouche*, dans son premier volume des *Eléments d'Hippiatrique* : il explique bien des choses utiles à savoir. Je recommande en général, à ceux qui ont du goût & du jugement, de ne point négliger la lecture : un livre enseigne ce qu'un autre n'a point dit.

§. IV.

De l'appui du mors.

L'exercice modéré & donné selon les regles augmente les forces de l'animal, comme les bonnes leçons augmentent sa souplesse & son adresse. Dès qu'il est arrivé au point de ne plus peiner dans son travail, d'obéir

librement, & de se soutenir tout seul dans l'équilibre qui lui convient, le mors qui lui avoit occasionné tant de souffrances lui devient agréable, parcequ'il peut éviter la douleur en obéissant, & qu'il est assez vigoureux pour pouvoir le faire. Alors le mors ne fait plus que poser sur les barres; son poids seul s'y fait sentir; & il ne les comprime plus avec douleur. Tant que l'animal est bien mené & soumis à des ordres raisonnables, une bouche ainsi formée, a un appui léger sur le mors, & la main du cavalier ne porte que le poids des rênes: le moindre mouvement suffit pour avertir le cheval qui obéit sans désordre. Tel est ordinairement l'appui des chevaux de légere taille, & qui ont de la gentillesse. Mais tout agréable qu'est cet appui, il a l'incommodité d'exiger une grande attention & une grande légéreté dans la main du cavalier, qui sans cela pourroit donner des à-coups qui nuiroient à la bouche. C'est pourquoi nous préférons un appui ferme & doux.

Une bouche bonne & loyale ne s'étonne point d'une pression forte, pourvu qu'elle soit suivie par progression: mais elle ne se rencontre que dans un bon cheval, & surtout dans celui qui est bien rassemblé. Le cavalier qui monte un cheval doué de cette perfection, éprouve la même sensation que

s'il se posoit sur du velours, il est affecté agréablement; & le cheval qui a cet appui, quoique sensible à la douleur, n'en est point atteint promptement, mais seulement par des à-coups ou par des contre-temps. Le cavalier peut assurer la main, il n'a point de désordre à craindre; au contraire le cheval se rassemble très bien, & se trouve plus en force. Sa bouche écume; il casse la noisette, comme on dit, & témoigne par la beauté de son attitude qu'il se plaît sous son cavalier.

Au contraire lorsque le cheval pese sur le mors, de sorte que le cavalier ait peine à lui placer la tête où il le desire, c'est un appui ferme & dur. Si le cheval est bon par lui-même, on pourra le rendre plus léger, & avec le temps plus agréable. Mais s'il manque de reins & de jarrets, il sera toujours très pesant & sans gentillesse.

Il y a peu de bouches auxquelles on ne donne de l'appui, si le cheval est bon, pourvu qu'on le mette dans le degré d'équilibre qui lui convient. En de-çà & en de-là de ce point, l'appui vrai & agréable n'existe plus. Formez donc l'équilibre du cheval, & confirmez-le dans les leçons d'une bonne école, alors vous formerez son appui.

Il y a des hommes qui n'enfoncent jamais leurs chevaux, & qui, ne les réduisant pas à l'obéissance la plus exacte, ne font, pour

ainſi dire, qu'effleurer leurs ſenſations. Ces ſortes de chevaux n'ont jamais d'appui, & ſont toujours prêts à ſe défendre dès qu'on leur demande quelque choſe de nouveau. Ils n'ont qu'une petite routine, & point de ſoupleſſe ni d'à-plomb: on ne ſauroit les dire dreſſés ni dans la main. Sous prétexte de les ménager on ne leur apprend rien.

On doit s'attendre que l'on ne conduira le cheval à l'appui qui lui convient ſous l'homme, que par la douleur. Ainſi il faut ſe réſoudre à lui en occaſionner, en prenant les tempéraments néceſſaires pour qu'il ne ſe déſeſpere pas. On y parvient en relâchant ſon travail dès qu'on s'apperçoit que la douleur devient difficile à ſupporter: inſenſiblement & par degré on gagne le cheval bien plus ſûrement que par un travail bruſque & forcé. En proportionnant l'effet du mors à la tenue de la main, au degré d'enlevé que le cheval peut ſupporter, on lui donnera de l'appui, pourvu qu'il n'y ait rien de rude dans la main: car un à-coup qui exciteroit une douleur vive, détruiroit l'appui.



ARTICLE II.

Des flancs du cheval, & de leur ſenſibilité.

TOUTE la peau de l'animal eſt ſenſible, mais elle l'eſt bien davantage dans les endroits où elle eſt plus mince, & où elle couvre des parties aponévrotiques. La peau des flancs eſt ainſi conſtituée ; & elle eſt tellement ſenſible dans certains chevaux, qu'ils ne peuvent ſupporter l'approche d'aucuns corps étrangers, & qu'ils font tous leurs efforts pour les repouſſer. Cette ſenſibilité varie de degré dans tous les ſujets : les maladies, la fatigue, amortiſſent le ſentiment, comme la ſanté & la vigueur l'augmentent. En général cette ſenſibilité eſt bien moindre que celle de la bouche ; & on peut dire que le cheval ne ſent point de douleur, à moins que l'on n'entame les téguments avec l'éperon. Si l'animal a quelquefois été pincé vigoureuſement, la moindre approche d'un corps étranger lui fait appréhender la douleur qu'il a reſſentie précédemment : ſans cela il ſupporte patiemment ce qui le touche. La répétition fréquente du châtiment rend le cheval ſi ſenſible, qu'il devient difficile à calmer : auſſi a-t-on ſoin de le ménager.

C'eſt par le moyen des jambes & par leur approche des flancs, que le cavalier fait naitre ce ſentiment dans le cheval. La vivacité avec laquelle l'homme le touche, & la fermeté plus ou moins grande de ſes aides, produiſent des ſenſations différentes. Une jambe qui s'approche mollement ſans aſſurance & ſans poſition, ne fait que chatouiller le cheval, elle l'inquiete & l'incommode ; alors il ne répond pas avec exactitude & préciſion à ce qu'on lui demande. Ceux qui ont toujours la jambe molle & relâchée, viennent difficilement à bout d'enfoncer leurs chevaux & de les réduire à une obéiſſance complette, parceque l'aide varie & eſt elle-même incomplette. D'ailleurs avec de telles aides il eſt à préſumer que l'homme n'a pas une grande fixité de poſition. Ceux au contraire qui, avec le même vice dans leur attitude, laiſſent échapper par à-coup des jambes dures & mal dirigées ſur le flanc du cheval, le ſurprenant par une ſenſation & une douleur ſubites, ne peuvent communiquer aucune aide ſuivie, & même ſont repouſſés avec vivacité, parcequ'un corps très élaſtique eſt repouſſé plus vivement qu'un autre s'il choque une maſſe conſidérable ; & aſſurément la jambe roide de l'homme eſt plus élaſtique dans cet état que lorſqu'elle eſt molle.

Il faut donc, pour produire des effets cer-

tains, chercher un milieu entre la diſpoſition molle & inactive de la jambe, qui, en ſe collant au corps, s'applatit & n'a plus d'action à elle, & la roideur qui l'en éloigne à proportion qu'elle s'en approche. Pour cela, la cuiſſe & la jambe doivent avoir acquis par un long travail une poſition aſſurée : cette aſſurance vient moins de l'action des muſcles qui touchent le cheval & font approcher les cuiſſes l'une de l'autre, que de leur propre poids & d'une attitude qui provienne d'une bonne aſſiette.

La belle aſſiette, en fixant le bas du corps, laiſſe à l'homme la faculté d'employer ſes jambes à ſon gré : alors ſon goût & ſes connoiſſances le décident. Toutes ces aides qui ſe donnent en étendant la cuiſſe & la jambe, & en baiſſant le talon, ſi d'ailleurs la poſition eſt bonne, ces aides, dis-je, ſont meilleures que celles qui proviennent d'une jambe fléchie & molle. Dans le premier cas, la jambe étant ferme fait céder le cheval qui, ſentant une preſſion forte, craint le châtiment, & fuit avec promptitude & ſans réſiſter. Dans le ſecond cas, il réſiſte au contraire, parce-qu'il n'eſt touché que par un corps mou, dont l'action ſe confond avec la réaction, & ne lui fait rien craindre de fâcheux. Cherchez donc dans les muſcles de la jambe & de la cuiſſe, un degré de tenſion qui ſoit tel que

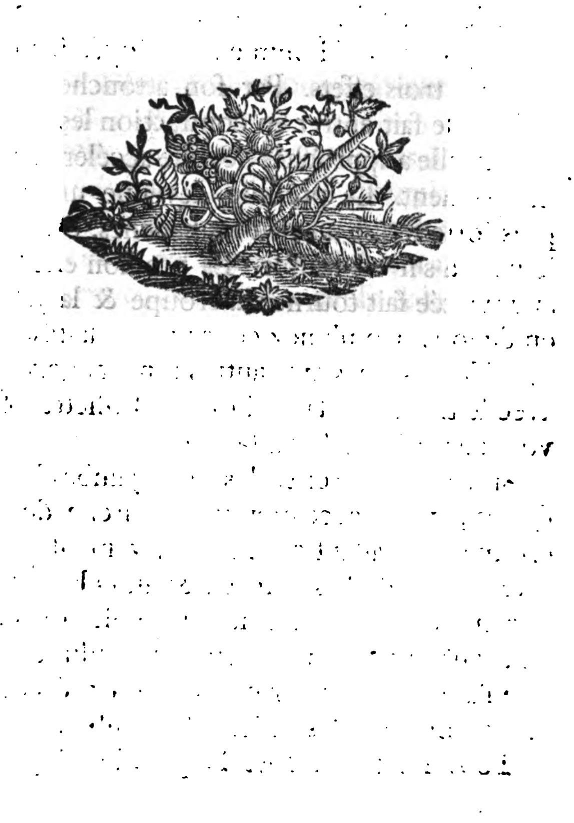
le cheval ne réagisse pas contre, & qu'il cede à son approche: son obéissance vous charmera alors. Arrivé une fois à cette maniere de faire, vous goûterez les vrais plaisirs de l'équitation. On parvient par-là à donner au cheval une sensibilité qui se perfectionne singuliérement, au point que la pression la plus légere de la cuisse ou du genou est suffisante pour le faire agir.

La jambe de l'homme, employée seule, n'a que trois effets. Par son attouchement léger, elle fait entrer en contraction les muscles qu'elle a approchés, & elle accélere leur mouvement. La pression devenue un peu plus forte range un peu les hanches, ou plie le cheval s'il est souple. La pression encore augmentée fait tourner la croupe & la jette en dehors. Combinez ces actions, faites-les succéder les unes aux autres; mélangez-les avec le travail de la main & de l'assiette, & vous aurez toute l'équitation.

Si vous approchez les deux jambes bien égales, vous accélererez la marche de la croupe, en faisant contracter vivement tous les muscles du bas-ventre; & alors l'animal portera ses jambes sous le ventre plus qu'auparavant. La main déterminera ensuite ce que l'animal fera; car celle-ci doit précéder & accompagner les actions des jambes.

Tous les travaux de l'équitation dépen-

dent de la combinaiſon de ces quatre opérations, ſur leſquelles nous nous étendrons plus amplement dans la deuxieme partie de ce ſecond livre, parceque la pratique fera connoître, plus facilement que la théorie, leur uſage & l'emploi qu'on en doit faire.



CHAPITRE V.

De la bonne attitude des parties du cheval, démontrée par leur ſtructure anatomique.

LE cheval ne ſert réellement à l'homme qu'autant qu'il eſt obéiſſant à ſes moindres ordres. Mais pour cela il faut qu'il ſoit ſouple & diſpos ; & il ne le deviendra jamais ſi on le met dans des attitudes contraires à ſa conſtruction, ou dans leſquelles il ſoit gêné.

L'attitude & l'aſſoupliſſement du cheval dépendent l'une de l'autre & marchent enſemble. Par le choix de la bonne attitude, nous le mettons en force ; & par l'aſſoupliſſement, nous donnons à ſes membres tout le degré de mouvement que la nature leur a accordé, mais qu'elle laiſſe à l'art & à l'induſtrie à développer. Chaque articulation joue plus ou moins ſelon la longueur ou la briéveté de ſes ligaments, ou bien encore ſelon le peu de jeu des muſcles que l'exercice n'a point encore développés, ou que la nature a mal conformés.

En cherchant à développer ces mouvements, on doit craindre de disloquer les membres. C'eſt ce qui arriveroit certaine-

ment si on vouloit étendre leur jeu avant que d'avoir placé le cheval. Ceux qui trotent vivement les jeunes chevaux avant que de les avoir disposés par la bonne attitude, les ruinent & les énervent en peu de temps. Ceux au contraire qui ne pressent leur allure qu'en raison de leurs forces & de leur équilibre, parviennent à les dresser, à les rendre agréables, & à conserver leurs membres bien sains. Il est vrai que cela n'est point aisé, & que c'est le fruit d'un tact bien sûr & des connoissances les plus certaines. La bonne attitude est déterminée par la construction & le rapport des membres du cheval entre eux ; & l'assouplissement est fondé sur l'usage suivi qu'il fait de toutes ses articulations, selon les loix de leur méchanisme.

Les détails que nous avons donnés sur les allures du cheval, fournissent des motifs qui reglent le travail. Notre but actuel est de démontrer que la nature bien entendue nous sert toujours de guide, & que nous la consultons plutôt que le caprice & la fantaisie.

Celui qui connoit & emploie les attitudes convenables au cheval, qui sait lui faire exécuter tous les mouvements possibles dans toute leur étendue, & qui ajoute à cela la grace dans son attitude & dans celle qu'il donne à l'animal, est véritablement un homme de cheval. Mais s'il n'a que de l'habitude, un

un travail embrouillé & peu réfléchi, s'il ne s'occupe qu'à faire des choſes extraordinaires & éloignées de cette belle ſimplicité de la nature, il ne mérite certainement pas ce titre. Le vrai talent conſiſte à faire de belles choſes, mais avec diſcernement & avec raiſon: celui donc qui, pour quelques beaux inſtants propres à ſurprendre des ſpectateurs peu inſtruits, ſacrifiera les forces & la bonne volonté du cheval, bien loin d'acquérir de la réputation, la perdra dans l'eſprit des vrais connoiſſeurs.

ARTICLE PREMIER.

Précis anatomique du cheval, rélativement à l'équitation.

NOUS ne donnerons ici qu'un précis anatomique du cheval, relativement à l'équitation. Ceux qui voudront s'inſtruire à fond de l'anatomie de cet animal, pourront conſulter avec fruit le *cours d'hippiatrique* de M. *Laſoſſe*, où nous avons puiſé nous-même. Cet auteur nous paroît avoir ſupérieurement traité cette partie trop négligée par les écuyers.

§. I.

De la tête.

La tête eſt une boîte oſſeuſe conſidérable, compoſée d'une multitude d'os, dont nous renvoyons le détail à ce qu'en dit M. *Lafoſſe.* Elle s'articule avec la premiere vertebre par les deux condyles de ſon occipital, qui ſont reçus dans la cavité formée par cette même vertebre; & il en réſulte un mouvement de rotation imparfait. La tête du cheval peut donc s'abaiſſer, ſe relever, ſe porter d'un côté & d'un autre. Toutes ces actions s'exécutent par le moyen de dix-huit muſcles, cinq pour l'extenſion, le commun ou ſplénius, le grand & le petit complexus, le grand & le petit droits: ces muſcles relevent la tête. Elle eſt fléchie par trois muſcles, le long, le court, & le petit fléchiſſeurs: elle eſt portée ſur un côté par l'oblique, & quelquefois par le ſplénius.

Nous nous ſervons dans l'équitation de tous ces mouvements, & notre travail conſiſte à les perfectionner. Pour placer la tête bien également & ſans aucun pli, il faut que les muſcles conſervent un juſte équilibre de force; car celui qui ſe contracte le plus, donne néceſſairement le pli. Comme le juſte équilibre entre les releveurs & les

Pl. IV.

abaiſſeurs maintient la poſition vraie & naturelle de la tête, cet équilibre ſe perd lorſqu'il y a un excès de fatigue dans les uns ou dans les autres, ou une foibleſſe naturelle.

§. II.

Du col, & des vertebres cervicales.

Sept vertebres, dites cervicales, compoſent les os du col. Il ſe fléchit, s'étend, & ſe plie ſur les côtés. Des vingt-ſept muſcles qui rempliſſent ces mouvements, douze ſont extérieurs : ils ſont diviſés en communs de la tête & du col, en propres à la premiere vertebre, & en communs aux autres vertebres. Les muſcles communs de la tête & du col, ſont le ſplénius, le grand complexus, & le commun. Les trois autres ſont le gros, le long, & le court extenſeurs. Par leur action ces muſcles portent le haut de l'encolure vers les vertebres du dos, & le court extenſeur ſeul plie le col ſur les mêmes vertebres. Le long & le court fléchiſſeurs ſont pour les deux premieres vertebres : le ſcalene & le fléchiſſeur interne ſont deſtinés aux autres vertebres cervicales. Quatre petits muſcles intertranſverſaires portent le col ſur les côtés.

Tous ces mouvements naturels ſont employés par l'écuyer, mais ils ne ſe manifeſ-

tent pas auſſi promptement les uns que les autres. Celui de tous qui eſt le plus lent à ſe perfectionner, eſt la flexion commune aux deux vertebres ſupérieures. Lorſqu'elle a lieu, les écuyers diſent que le cheval donne dans la main, & c'eſt alors qu'il eſt vraiment ſouple, pourvu que le reſte du col ſe ſoutienne bien, car ſa flexion ne doit pas avoir lieu dans le bon travail.

On plie autant que l'on peut toutes les vertebres à droite & à gauche, afin d'augmenter cette ſoupleſſe. Mais il ſe trouve quelquefois des natures ſi dures à fléchir, que l'on réuſſit difficilement à perfectionner ces actions ſans leſquelles il n'y a pas de cheval vraiment aſſoupli. Le défaut de jeu des différents muſcles du col & de la tête y contribue autant, que le manque d'équilibre de la maſſe totale; car le cheval ne roidit & ne tend le col que pour ces deux cauſes, & en le roidiſſant il emploie une force extrême dans les muſcles, ce qui détruit l'harmonie & la ſucceſſion d'action de ces mêmes muſcles qui, pour produire la ſoupleſſe, ne doivent pas agir enſemble.

§. III.

Des vertebres dorſales & lombaires.

Le nombre des vertebres dorſales eſt de

dix-huit, unies l'une à l'autre par un cartilage flexible & compreffible: celui des vertebres lombaires eft de fix, unies de la même maniere. Leurs mouvements font la flexion du devant fur le derriere, comme dans l'enlever du devant; la flexion du derriere fur le devant, comme dans la ruade; la flexion fur les côtés, comme dans l'action du pli total de toutes les vertebres. Trois mufcles de chaque côté accompliffent ces mouvements; le long dorfal, le court & le long épineux.

On emploie ces mouvements dans l'art du manege. Et l'on obfervera que dans l'action de l'enlever, les mufcles feront occupés dans leur entier; car fi une partie feulement entroit en contraction, il n'y auroit pas d'accord entre le devant & le derriere, ce que l'on voit lorfque le devant étant enlevé, les hanches ne fe mettent pas deffous. Il eft auffi très utile à un parfait affoupliffement que tous les cartilages des vertebres foient conduits à la compreffion & à l'extenfion la plus grande, afin que rien ne fe roidiffe dans la main de l'écuyer.

L'union trop immédiate des vertebres donne de la dureté aux reins du cheval, comme leur trop d'éloignement ôte leur reffort.

§. IV.

Des côtes.

Il y a trente-six côtes vraies & fausses ; elles se meuvent en se repliant les unes sur les autres par l'action des muscles inspirateurs. On pense bien que ce mouvement participe, en cavalerie, de celui de la flexion de toutes les vertebres. On a soin qu'elles se prêtent facilement à ce mouvement.

§. V.

De l'épaule.

L'épaule est un os plat & ressemblant en quelque sorte à un triangle situé d'arriere en avant obliquement sur le thorax. Il est suspendu par une partie du trapeze, par le rhomboïde & le releveur propre de l'omoplate. Cet os s'éleve, s'abaisse, se porte en avant & en arriere, mu par différents muscles ; le triangulaire, le rhomboïde, le lombaire, le releveur de l'omoplate, le trapeze, le large dentelé, & le petit pectoral. Il s'en faut de beaucoup que ces mouvements soient parfaits dans tous les individus. Ils ne sauroient être trop étendus. Ils sont bornés lorsque l'os serre trop les côtes, & que ses muscles sont grêles, foibles & courts.

On s'en apperçoit aux chevaux étroits de poitrail, & peu charnus dans les épaules. Une autre caufe encore qui nuit aux mouvements des épaules, vient de leur appefantiffement fur les jambes de devant. L'art peut corriger ce défaut plus aifément que les autres.

§. VI.

Du bras.

Le bras eft formé d'un feul os long, arrondi, fitué le long de la partie inférieure du thorax, décrivant une ligne oblique, fe portant de devant en arriere, & articulé par genou dans la cavité glenoïde de l'omoplate; enforte que ces deux os forment les deux côtés d'un triangle dont le fommet eft en avant.

Les mouvement du bras fe font en tous fens, en avant, en arriere, en dedans & en dehors. Le mufcle fus-épineux, le commun, le releveur propre, font fes releveurs. L'abaiffeur, le large dorfal, le grand pectoral, font fes abaiffeurs. Il a pour adducteurs le fcapulaire, l'adducteur, & le large pectoral. Le fous-épineux, le long & le court abducteurs l'éloignent de la poitrine.

Il feroit à défirer que ces mouvements fuffent bien complets dans le cheval que l'on dreffe; on auroit bien de la peine de moins:

mais il eſt rare de rencontrer la perfection. Souvent le contraire dépend de l'immobilité de l'omoplate ; d'autres fois l'humerus a par lui-même des mouvements trop courts : on les étend par l'uſage ; & l'adreſſe du cheval contribue à les rendre brillants. Lorſque la nature refuſe les premieres avances, l'écuyer n'eſt pas dédommagé de ſes peines : néanmoins ces mouvements ſont ſi eſſentiels dans l'uſage du cheval, que l'on eſt obligé d'y donner tous ſes ſoins.

§. VII.

De l'avant-bras.

L'avant-bras eſt formé par le radius & le cubitus articulés par goûtiere avec l'humerus. Le radius forme l'avant-bras ; & le cubitus, le coude. Leurs mouvements ſe bornent à la flexion & à l'extenſion. Le premier s'opere par le long & le court fléchiſſeurs : le ſecond ſe fait par le long, le gros le moyen, le court, & le petit extenſeurs. Si ces mouvements ſont bornés dans le cheval, il embraſſe peu de terrein dans ſon allure ; & il eſt ſujet à buter. Lorſque l'animal eſt gêné dans ces mouvements, on doit juger qu'il eſt uſé, ou du moins très fatigué.

§. VIII.

Du genou.

Le genou eſt composé de ſept os diſpoſés ſur deux rangs, trois à chaque côté, & un derriere, Le genou eſt fléchi par les fléchiſſeurs externes & internes : il eſt étendu par un extenſeur.. C'eſt un grand mal que l'inflexibilité du genou ; elle ôte toute ſûreté à l'animal.

§. IX.

Du canon.

Le canon n'a qu'un os dont l'articulation ſe fléchit & s'étend : il ſe fléchit par le fléchiſſeur & les deux canoniers, & s'étend par un ſeul extenſeur.

§. X.

Du paturon, de la couronne, & du pied.

Le paturon eſt formé d'un ſeul os, qui eſt articulé avec le canon par une charniere parfaite : il s'étend & ſe fléchit. Comme cette articulation fatigue beaucoup, elle ſe ruine promptement. Si ſes mouvements ſont viciés, l'animal boite, ce qui n'eſt pas rare.

A la couronne ſe trouve l'os coronnaire, fléchi & étendu par deux muſcles différents.

Le pied a deux os, l'os de la noix & l'os du pied. Ces os sont portés en avant & en arriere par cinq fléchisseurs & un extenseur.

ARTICLE II.

Observations sur les extrémités antérieures du cheval.

JE viens d'indiquer les mouvements naturels de la jambe de devant du cheval, tels que l'anatomie nous les fait connoître. Il est visible qu'ils sont communs lorsqu'ils suivent les actions de l'articulation par genou, qui est, à l'humerus, la seule qui puisse changer de situation & de disposition. Les autres articulations sont toujours les mêmes, & les différentes motions de la jambe de dedans chevale sur celle de dehors, soit que celle de dehors chevale sur celle de dedans. C'est donc sur-tout son articulation que l'on doit perfectionner pour exécuter les leçons de l'équitation. Nous prouverons que ses principaux mouvements s'operent par différents moyens qui reviennent toujours à-peu-près aux mêmes; car tous les muscles qui meuvent une articulation par genou, deviennent successivement congeneres les uns

aux autres. Dans toutes les actions sans nombre que peuvent produire les articulations par genou, les mêmes muscles travaillent, mais dans un ordre & avec des degrés de tension qui varient à l'infini.

Les mouvements ne se ressemblent pas toujours, quoiqu'ils se passent dans des membres destinés aux mêmes fonctions. Une jambe peut avoir une motion différente de l'autre, comme un cheval remue une articulation dans un autre sens qu'un autre cheval: c'est une affaire de conformation, & ce sont des exceptions aux loix générales de la nature.

FIN de la premiere Partie du Livre II.



DE L'EQUITATION.

LIVRE SECOND.

SECONDE PARTIE.

PRATIQUE,

RELATIVEMENT AU CHEVAL :

ou de ſon inſtruction dans le manege.

LA ſoupleſſe du cheval eſt une ſuite de ſon obéiſſance ; & cette obéiſſance dépend beaucoup des bons ou des mauvais traitements qu'il a éprouvés dans ſa jeuneſſe & dans le temps où les hommes commencent à l'approcher. On ne ſauroit alors agir avec trop de douceur pour l'accoutumer à ſe laiſſer toucher & manier de toute façon, & pour l'empêcher de s'effrayer de ce qui

l'environne. Comme on a beaucoup écrit sur les préparatifs qui conduisent le cheval à se familiariser avec l'homme, je n'en parlerai point ici ; je supposerai que l'on a affaire à un cheval doux, d'une bonne nature, & disposé à recevoir les instructions de l'art.

Quoique l'équilibre du cheval soit la premiere des leçons dont il ait besoin, cependant on ne peut parvenir à former cet équilibre qu'après des opérations préliminaires, parceque cet équilibre, qui consiste, comme on l'a déja vu, dans la juste répartition de la masse du devant du cheval sur les ressorts des jarrets que cette masse doit comprimer, est subordonné à la souplesse que ses reins acquierent par l'âge, à la force de ses muscles augmentée par l'exercice, & à sa bonne volonté que l'on excite par la douceur & par des leçons peu fatigantes & qui se succedent dans l'ordre le plus naturel.

Le cheval en liberté, & à tout âge, prend de lui-même, il est vrai, l'équilibre qui lui convient ; & cela ne lui occasionne aucune peine. Mais il ne sauroit en être de même lorsqu'il porte l'homme, dont le poids augmente la charge sur ses jarrets : pour qu'il puisse parvenir à cet équilibre, il faut que les muscles acquierent plus de force & d'adresse.

CHAPITRE PREMIER.

LEÇONS DE LA PREMIERE CLASSE,

ou premiers éléments à donner au jeune cheval.

On eſt aſſez dans l'uſage de commencer dans l'enceinte de quatre murs les poulains que l'on projette de former pour l'école. Cependant je crois qu'il feroit plus avantageux de leur donner dehors les premieres inſtructions. On doit demander d'abord au jeune cheval qu'il ſupporte patiemment les harnois de toute eſpece, & le poids de l'homme: parvenu là, qu'il marche en avant ſans ſe défendre & ſans trop de gaieté. Je donnerai les moyens convenables pour l'engager à aller en avant.

Le premier inſtrument eſt le bridon, dont il eſt bon de ſe ſervir très long-temps pour le jeune cheval. Comme ſon effet eſt doux, il n'occaſionne point de vives douleurs à l'animal, & il ne le contraint pas trop, ce qui eſt bien eſſentiel: car dans les commen-

cements, le cheval, dépourvu d'adresse & d'intelligence, emploie beaucoup plus de force qu'il ne faudroit; & si on lui oppose de grandes résistances, il agit avec le plus de vigueur qu'il peut, il s'exténue, se roidit, & se défend.

Néanmoins comme il est à propos de le contenir, ensorte qu'il commence de bonne heure à se placer & à se contraindre, on se sert de la martingale. Son effet est celui d'un cavesson très doux, qui empêche le cheval de porter la tête trop au vent. On la tient aisée dans les commencements, afin de ne pas forcer les muscles du col ni les ligaments. À mesure que le cheval prend de l'adresse, on la raccourcit, & on lui baisse ainsi le nez peu à peu, au point qu'on le desire. Il ne faut pas que la martingale soit trop courte, car la tête seroit obligée de baisser, & le col ne pourroit s'enlever & se placer.

L'adresse du cheval est une qualité qu'il a reçue de la nature, ou qu'il acquiert par la souplesse; & la souplesse est l'emploi des forces musculaires relativement aux mouvements qu'ils doivent exécuter, joint à la liberté des articulations: car un jeune cheval se roidit dans les commencements, parceque ses muscles agissent avec trop de force; & cet emploi de force est nécessité en lui pour prévenir les chûtes qui pourroient être occa-

sionnées

ſionnées par le défaut d'équilibre, l'uſage n'ayant point encore donné à ſes articulations toute l'étendue de mouvements que la nature leur a accordée ſelon leur conformation.

ARTICLE PREMIER.

Leçon du trot à la longe.

LE cheval équipé convenablement, je crois qu'il faudroit d'abord le trotter à la longe pour abattre une partie de ſa gaieté, & pour le dégourdir. Mais cette leçon, que tout le monde ſe mêle de donner & croit bien connoître, n'eſt pas ſi facile à exécuter qu'on ſe l'imagine.

Après avoir mis le caveſſon comme il convient, on ajuſte les rênes du bridon, enſorte qu'elles ſoient aſſurées des deux côtés, mais ſans être trop tendues. La rêne de dehors ſera un peu plus ſentie que celle de dedans, afin de contrebalancer l'effet de la longe, & d'empêcher le cheval de porter trop le col dans la volte, comme cela arrive ſouvent. Lorſque le cheval ſe place de lui-même, on peut tenir les rênes fort égales, enſorte qu'il ſoit droit, & que la longe ſeule lui donne le pli : il me ſemble que cette maniere

eſt préférable ; le cheval eſt mieux aligné.

Le cheval auquel on a donné un peu de liberté, prend de la gaieté, ſaute, galope, & veut ſortir de la volte ; c'eſt ce qu'il faut éviter, non par de grands coups de caveſſon, & moins encore en tirant la longe, car plus on la tireroit, plus le cheval réſiſteroit & tendroit à s'échapper. Voici comme on s'y prendra.

Commencez par faire connoître le terrein à l'animal, en le promenant à la main ſur le cercle qu'il doit parcourit en liberté. Pour cet effet, prenez la longe à un pied environ de ſon attache au caveſſon, & étendez le bras ; éloignez-vous de la longueur du cheval que vous conduirez ; marchez à la hauteur de ſon épaule, enſorte qu'il aille un peu avant vous : faites lui faire ainſi le tour du cercle ; peu à peu alongez la corde ; enfin vous arriverez au bout, & alors votre cheval pourra trotter ſur le cercle, ſi vous le voulez.

Si le cheval va à droite, ou s'il eſt à droite, c'eſt votre main gauche qui tiendra la longe, afin que vos yeux ſoient tournés du même côté que ceux du cheval : par là votre regard ne l'effraiera point, & vous ne vous trouverez point devant lui. Si le cheval veut ſortir de ſon terrein, ſecouez légérement la longe : le coup de caveſſon qu'il recevra lui cauſera

quelque douleur; & dès qu'il aura compris que ces coups augmentent lorſqu'il s'enfuit, il ceſſera de réſiſter, & il ſuivra ſa piſte. Si le cheval veut galoper, laiſſez-le faire : laſſé du galop, il prendra le trot de lui-même. S'il s'arrête, ou s'il veut retourner, aidez-le avec la chambriere, & déterminez le en avant en le frappant ſur la croupe.

Si on deſire arrêter le cheval & le faire changer de main, on raccourcit inſenſiblement la longe, & le cheval ſe rapproche de l'homme. Là, on le careſſe, on le laiſſe reprendre. On le met enſuite à l'autre main, & on travaille comme je viens de dire. A meſure que le cheval s'aſſouplit, & prend de la force, tenez les rênes du bridon plus courtes, il ſe placera alors & ſe ſoutiendra bien mieux.

Lorſque je m'apperçoîs que l'animal commence à ſe bien décider dans ſon trot, je lui fais faire tout près de moi quelques tours au pas, ayant attention à ce qu'il range un peu les hanches. Enſuite tenant la longe d'une main, je la ſecoue un peu, & en même temps je le touche légérement de la gaule au défaut de l'épaule, afin qu'il aille de côté en chevalant. Dès qu'il a compris ce que je demande, il le fait. Je tiens la main légere, & je le ſuis. De cette maniere il va ſur une ligne oblique, en paſſant la jambe de dedans ſur

celle de dehors. Lorsqu'il a fait cinq ou six pas, je m'arrête & l'appelle de la langue: l'animal se porte en avant devant lui, & je recommence si je le juge à propos.

Quand il exécute bien cette leçon, je lui gagne des temps de côté en le menant sur le cercle par les mêmes procédés, avec cette différence que je range un peu les hanches, & que je le maintiens plus en avant. Enfin je le ramene à moi, & je me fais suivre par le cheval, afin qu'il s'accoutume à l'homme. Ensuite je finis par le faire reculer, en secouant le cavesson, & en baissant la corde de maniere qu'il la sente entre les deux narines. Puis je le tire à moi, & le conduis en avant. Ainsi finit ma leçon de longe.

Par cette leçon donnée avec une grande douceur, on parvient aisément à procurer aux jeunes chevaux une premiere souplesse, & on les dispose ainsi plutôt & plus facilement à obéir en liberté.

Je ne suis pas d'avis de faire monter les jeunes chevaux à la longe: il leur en coûte beaucoup lorsqu'ils sont sous leur homme. Quelle fatigue ne doivent-ils pas éprouver si on les oblige de se captiver à son poids & à ses opérations? Pourquoi d'ailleurs commencer par ce qu'il y a de plus pénible?


Pl. V.

ARTICLE II.

Premiere leçon sur le droit, sous l'homme.

LE cheval étant une fois assagi par la leçon de longe, je conseille de le monter & de le mener dehors sur le droit, sans lui demander autre chose que d'aller en avant & de trotter le mieux qu'il pourra, & sans prescrire à sa tête & à son col une attitude trop génante. Menez-le le plus droit possible, ensorte qu'il sente les deux rênes. Donnez-lui de la liberté, & qu'il soit porté en avant par vos jambes bien égales. A mesure qu'il obéira, raccourcissez les rênes & enlevez sa tête & son col, non pas en mettant de la force dans les mains, comme quelques-uns, mais en badinant avec les rênes & en jouant avec elles. Comme ces petits à-coups pourroient ralentir le cheval, sentez davantage les jambes, mais sans force.

Evitez sur-tout de chagriner l'animal ou par des à-coups trop forts, ou par des châtiments déplacés, ou même en voulant exiger de lui au-delà de ses forces. On doit savoir que le cheval a bien peu de moyens d'obéir dans les commencements, & qu'il faut lui demander le moins possible. Je ne

saurois approuver ceux qui, dès les premiers jours, tiennent les rênes du bridon très tendues, & ferment les jambes avec force, prétendant par là décider le cheval. C'est une grande erreur : car comment comprendra-t-il qu'on lui demande d'aller en avant, si on le retient avec force ? & comment soutiendra-t-il avec son peu de vigueur ces deux opérations contradictoires ?

On ne doit jamais oublier que la main doit être très légere dans les commencements surtout, & qu'elle ne doit faire qu'aviser la tête. Les jambes de l'homme venant ensuite à travailler, portent l'animal en avant. C'est avec le temps & la douceur, que l'on placera la tête & le col : il ne faut pas tenter de le faire trop tôt, on ruine le cheval. La grande leçon à lui donner est de le porter bien en avant : non pas qu'il faille le trotter très vîte & très alongé, au contraire on ne doit pas le presser dans les commencements ; mais il faut qu'il n'arrête pas de lui-même, & qu'il sente les jambes de l'homme en les fuyant sans leur résister.

Les jeunes chevaux ont ordinairement une allure qui n'est ni le pas ni le trot. Si on les presse d'aller trop vîte, leur allure ne prend aucun caractere, parcequ'elle ne se forme qu'autant que les forces & l'équilibre se perfectionnent. C'est donc mal fait de les

trotter très vîte, ils se disloquent sans s'assouplir, ils s'énervent & se ruinent. Par un trot alongé, les muscles souffrent une distension trop grande, ainsi que les ligaments qui s'étendent trop, ce qui fait que les os sortent de leur place plus ou moins; & il arrive que les muscles affoiblis ne peuvent remuer que lentement des os incertains & variants sur leur appui. Je ne presse donc mon cheval qu'à mesure qu'il place son col & sa tête, parceque, lorsqu'il est ainsi préparé, tout son corps s'ajuste sur l'attitude du col, & il se soutient de lui-même. Lorsqu'il a de la vigueur, je le trotte franchement, ensorte que son allure soit nette, bien unie & bien cadencée; c'est-à-dire que chaque temps de trot soit marqué par une battue réguliere. Si l'animal cesse d'être d'accord, je ralentis, car c'est une marque qu'il n'y a plus ni équilibre ni union; & je perdrois tout si je continuois cette allure désordonnée.

Lorsque le cheval a fait un temps de trot, je le fais reposer en le laissant aller au pas. Cette allure se forme, comme le trot, par l'équilibre & la bonne disposition de la tête & du col. Je laisse d'abord le cheval entiérement à sa liberté: fatigué de la leçon du trot, il prend un pas qui lui convient, & j'étudie de quelle nature il est. Je raccourcis insensiblement mes rênes en plaçant sa tête & en

enlevant ; & dès l'inſtant que je ſens qu'il veut prendre le trot, j'en conclus qu'il eſt trop enlevé pour aller au pas, je lui rends la main, & je le remets au pas franc & uni, dont les quatre temps doivent être bien marqués & également eſpacés.

Telle eſt la premiere leçon que je donne au cheval, ſans exiger de lui autre choſe. Lorſqu'il l'exécute bien, & qu'il va bien devant lui, on peut lui faire connoître d'autres travaux.

Je ne fixe aucun temps au cheval pour pouvoir me ſatisfaire ; cela dépend de ſes forces & de ſon âge. Mais plus on le tiendra à cette leçon ſur le droit, plus il acquerra de franchiſe, & mieux il ſe décidera en avanr.

ARTICLE III.

Premiere connoiſſance des rênes.

JUSQU'ICI j'ai tourné mon cheval comme il pouvoit, & ſans le contraindre, parcequ'il ne diſtinguoit pas aſſez bien les deux rênes : mais il faut enfin les lui faire connoître ſuffiſamment pour qu'on puiſſe s'en ſervir.

Je commence par lui faire ſentir la rêne

de dedans un peu plus que celle de dehors, que je relâche même s'il faut, afin que l'animal comprenne mieux. Averti par la ſenſation ſur une ſeule barre, il donne la tête, & plie un peu le col. Cette opération ſe fait en trottant toujours ſur le droit. Les deux jambes de l'homme le portent toujours en avant dans le même train. Lorſqu'il a fait quelque pas ainſi à une main, je le mets à l'autre de la même maniere, & je tâche qu'il réponde également des deux côtés, ce qui eſt difficile & rare. Auſſi eſt il à propos de travailler davantage le côté qui ſe prête le moins à cette leçon.

Parvenu à ſe plier volontiers pour la rêne de dedans, qui, dans ce travail, doit primer, on commencera à ſentir un peu la rêne de dehors, afin que le cheval puiſſe être enſemble : il n'y ſeroit jamais ; ſi une ſeule rêne agiſſoit. A meſure qu'il obéit aux deux rênes, ſelon leur valeur, je le redreſſe, & je tâche de lui fixer la tête ſans force, en l'alignant autant qu'il ſe peut avec le bridon, & en lui demandant un petit pli.

On pourroit à la rigueur tourner le cheval avec une ſeule rêne ; mais ce ſeroit un travail ſans goût, ſans juſteſſe, & qui fatigueroit le cheval ſur la partie de dedans. En effet cette partie auroit bien des efforts à faire pour ſoutenir la maſſe qui ſe porte-

roit toute ſur les jambes de dedans : il eſt donc à propos que nos jambes viennent au ſecours.

ARTICLE IV.

Premiere connoiſſance des jambes.

APRES avoir plié le cheval, de la rêne de dedans, avoir arrêté le degré de pli qu'on veut lui laiſſer, il faut ranger un peu les hanches en dehors, en lui faiſant ſentir la jambe de dedans un peu plus que celle de dehors.

Quand il commencera à répondre facilement à ce travail, on pourra penſer à le tourner, & on n'aura autre choſe à faire qu'à ſentir la jambe de dehors & la rêne de dedans : mais on ne lâchera pas les opérations oppoſées qui doivent contenir le cheval ; la jambe de dedans empêche le cheval de trop céder à l'action de celle de dehors, & le porte en avant ; & la rêne de dehors l'empêche de ſe jetter ſur l'épaule de dedans.

Lorſque le cheval a plus d'inſtruction, on tourne d'une maniere plus analogue au vrai droit ; mais dans les commencements on ne peut pas exiger tant de juſteſſe.

Il y a des chevaux qui ont une grande difficulté pour tourner, & qui même refusent de tourner à une main: c'est qu'ils ne sont pas encore assez souples. Il faut les remettre aux leçons précédentes, & les y tenir long-temps.

Quelquefois aussi on veut les tourner pour la rêne de dedans, & la jambe du même côté; alors il leur en coûte trop d'obéir, parcequ'ils ne peuvent conserver de force après avoir dérangé la direction naturelle des vertebres des reins & du dos. Il est à propos de leur faire sentir beaucoup la jambe de dehors qui fixe les hanches, & donne par là les moyens au cheval de se mettre en force.

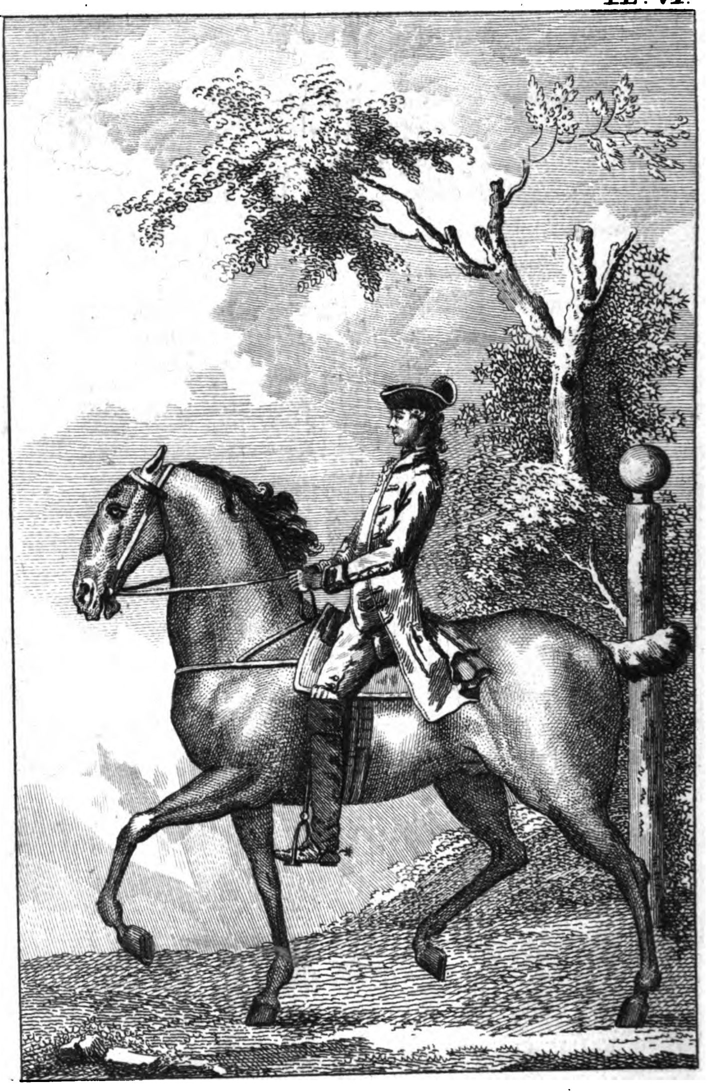
Il y a d'autres chevaux qui, au lieu de se plier du côté où il s'agit de tourner, se plient de l'autre, & tournent en se jettant sur la jambe de dedans. A ceux-là il faut éviter de leur faire sentir cette jambe; mais on doit leur bien faire connoître & craindre la jambe opposée, & ne les tourner que lorsqu'ils se plient & rangent les hanches convenablement.

Si l'on s'appercevoit que le cheval refusât de tourner par malice, comme cela arrive quelquefois, & qu'il reculât pour éviter la sujétion qu'exige cette action, il faudroit alors le pincer vertement & le jetter en

avant : par ce moyen, on le corrigera de ſes caprices, & on le décidera à faire docilement ce qu'on exige de lui.

En général, c'eſt une excellente méthode, lorſqu'un cheval refuſe à une leçon, de reprendre la précédente ; car c'eſt une preuve que l'animal n'y eſt pas encore bien confirmé, & qu'il a beſoin qu'on l'y remette.





CHAPITRE II.

LEÇONS

DE LA SECONDE CLASSE,

Tendantes à donner de l'équilibre au cheval.

LORSQUE le cheval commence à tourner librement aux deux mains, je crois très à propos de le mener alors au manege, & de l'y travailler d'une maniere plus suivie, sur-tout si c'est un cheval destiné pour l'école. Comme le terrein dans un manege est moins vaste, l'allure du cheval doit être plus raccourcie, & le travail plus exact.

ARTICLE I.

Leçon du pas & du trot, sur le droit.

IL est bon, lorsqu'on commence à exercer un cheval, de lui faire une reprise au pas, afin qu'il se dégourdisse, se rappelle

ce qu'il a déja appris, & ſe place ſous l'homme. Cette repriſe doit ſe faire à un pas franc, & le cheval étant à ſon aiſe : il ſera alors bien plus en état de commencer ſa repriſe au trot.

Cette repriſe ſe fera en tenant les deux rênes égales autant qu'il eſt poſſible, & en ſentant la jambe de dedans plus que celle de dehors, afin d'accoutumer de bonne heure le cheval à ſe plier pour la jambe de dedans. On trottera un peu plus raccourci que dans le dehors, & on enlevera ſouvent les deux rênes enſemble, enſorte que le cheval s'aſſeye & ſe grandiſſe davantage.

Il eſt bon de temps en temps, lorſque le cheval ſe ſoutient bien, de le chaſſer dans les deux jambes un temps ou deux, ſans lâcher les rênes, & en maintenant la tête & le col dans leur degré d'élévation. On doit ſentir, dans ce temps de chaſſe, que l'action des hanches s'accélere ſans que le cheval retombe ſur le devant. En effet, c'eſt ce qui doit réſulter de la preſſion un peu plus forte des jambes ; car elles excitent une contraction plus ſubite & plus entiere dans les muſcles abdominaux, & par là il arrive que les jambes de derriere ſe portent promptement ſous le centre de gravité.

En pratiquant ce que je viens de dire, on donne plus de franchiſe au cheval à ſe por-

ter en avant: l'exercice que l'on donne avec diſcrétion augmente les reſſorts du cheval; & la crainte qu'il a des jambes, fait qu'il ne s'y endort pas, & qu'il ſe décide ſans tâtonner.

Quand on arrive aux coins, il faut bien ſe garder de vouloir les prendre avec exactitude; mon uſage eſt au contraire de les arrondir beaucoup, afin de ſoulager le cheval. Pour cela, portez un peu les deux mains en dedans, & ſentez vos deux jambes comme ſi vous vouliez tourner: pour peu que le cheval ſe ralentiſſe, un appel de langue le ranimera, & un peu plus de jambes le portera en avant.

On trottera ainſi le cheval aux deux mains, & enſuite on finira par lui donner une repriſe au pas.

Rien n'eſt meilleur que le trot pratiqué ainſi ſur le droit: mais on ne doit pas négliger le trot ſur le cercle; car lorſque cette leçon, dont nous allons parler, eſt bien donnée, de maniere que le cheval ne ſe couche point, & ſe tienne le plus en équilibre qu'il eſt poſſible, il eſt certain qu'elle aſſouplit les reins de l'animal, & l'achemine à une obéiſſance plus complette.

ARTICLE II.

Leçon du pas & du trot ſur le cercle.

SI l'on veut que la colonne vertébrale du cheval s'aſſoupliſſe par la leçon du pas & du trot ſur le cercle, il faut de toute néceſſité que ſon corps s'arrondiſſe & ſe mette ainſi à chaque pas ſur une portion du cercle qu'il décrit. Suppoſons une ligne qui partage également le corps du cheval en paſſant entre les deux oreilles, & qu'elle vienne aboutir au milieu des os des iles ; ſi le cheval va bien droit devant lui, cette ligne ſera droite : mais ſuppoſons-la flexible, elle s'arrondira ſi le cheval va ſur le cercle, & elle partagera toujours également le corps du cheval. Je dis que cette ligne, ſi l'on veut aſſouplir le cheval, doit correſpondre à une ligne pareille que l'on traceroit ſur le terrein pour y promener le cheval.

On doit obſerver que la partie du corps du cheval, qui eſt en dedans du cercle, eſt plus raccourcie que celle de dehors, & que par conſéquent elle eſt plus comprimée, tandis que la partie de dehors a plus de jeu. Il y a donc une grande diſproportion dans les poids

poids que les jambes de dedans & celles de dehors ſupportent, ainſi que dans la compreſſion des reſſorts : le reſſort, ou la jambe de derriere, de dehors, étant plus à ſon aiſe, a plus d'activité, & rejette promptement la maſſe ſur celui de dedans, qui alors n'a pas une égale élaſticité, parceque ſa charge eſt plus conſidérable. De plus l'épaule de dehors eſt plus avancée que celle de dedans, ainſi que la cuiſſe de ce côté là ; & ſi l'on n'y prenoit garde, l'action plus forte de la partie de dehors chargeroit tellement celle de dedans, que l'animal ſe coucheroit en dedans, & que ſes jambes ſeroient trop gênées, & ſon équilibre détruit.

D'après ces obſervations, il eſt évident qu'il faut employer des aides qui rétabliſſent cet équilibre autant que cela eſt poſſible, afin que l'animal ſe ſoutienne. Un cheval qui veut changer de direction, étant en liberté, ou malgré l'homme qui le conduit, met les hanches du côté oppoſé à celui des épaules ; ſi celles-ci vont à droite, celles-là vont à gauche, & ainſi il n'eſt pas arrondi. Pour qu'il le ſoit, il faut que les hanches ſuivent réguliérement le chemin que parcourent les épaules, & cela eſt très difficile à faire exactement. Ce ſont nos opérations bien combinées qui captivent toutes les parties du

cheval, & qui le rendent obéissant. Voici celles que je crois les plus sûres pour le mener sur le cercle.

Après avoir placé mon cheval & l'avoir enlevé autant que cela est nécessaire, je sens la rêne droite un peu plus que la gauche (je suppose le cheval à droite), pour ramener un peu la tête, le col & les épaules en dedans; je lui fais sentir ma jambe droite, elle achève de le plier, & porte en avant tout ce côté là, qui est retardé dans sa marche: puis j'approche ma jambe gauche qui fixe les hanches, & même les jette un peu en dedans pour arrondir la colonne vertébrale du cheval; enfin je soutiens un peu de la rêne gauche, afin que les épaules n'aillent pas trop en dedans, & que l'épaule de dedans du cheval ne soit pas trop gênée.

Ces opérations ne sauroient être égales entre elles; la rêne de dedans doit primer ainsi que la jambe de dehors: néanmoins dans certains instants on doit faire primer les aides contraires; ces instants sont ceux où l'on sent que la marche du côté de dedans est ralentie.

Lorsqu'un cheval se plie difficilement à une main, il faut faire primer les aides de ce côté, jusqu'à ce qu'il soit gagné; alors on reviendra au travail ordinaire pour la leçon sur le cercle.

C'eſt ainſi que l'on doit, au pas & au trot, mêlanger ſes opérations pour aſſouplir & arrondir le cheval, en le menant ſur le cercle. Si, après l'avoir bien préparé, on veut, avec la bride & les deux rênes égales dans une ſeule main, le mener ſur le cercle, il ſera à propos de ſe rappeller ce que j'ai dit au ſujet des changements de direction dans la théorie de l'équitation (*).

Il y a des écuyers qui prétendent que le cheval doit ſe coucher ſur le côté de dedans dans le cercle. Je conviens que l'animal ſe place ainſi, ſi l'on néglige de le plier & de le ſoutenir de la jambe de dedans, enſorte qu'il s'arrondiſſe. Mais ſi on a ſoin de le travailler comme il faut, il ne ſe couchera pas : les temps de chaſſe de la jambe de dedans accéléreront l'activité de la jambe de derriere du même côté du cheval ; elle ſe portera ſous le centre de gravité, & aura aſſez de force pour rejetter la maſſe ſur l'autre jambe, lorſque ſon tour de le faire ſera venu.

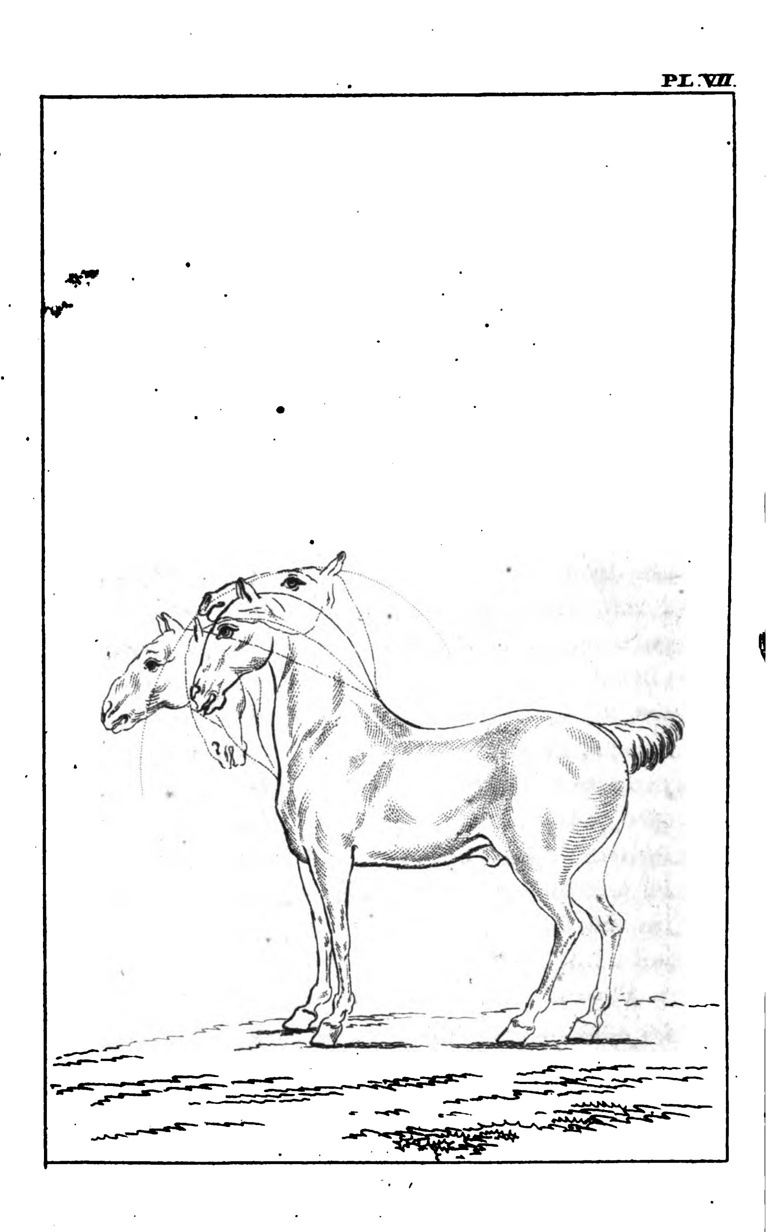
(*) Eſſai ſur la théorie de l'équitation, précédé d'un Traité de la cavalerie, traduit de Xénophon, vol. in-8°. chez Lacombe, 1771.

ARTICLE III.

Temps de mettre le mors au cheval.

JUSQU'ICI nous nous sommes uniquement servis du bridon. Si l'animal, au pas & au trot, se porte bien en avant sur le droit, & s'arrondit sur le cercle, aux deux mains, assez pour qu'on puisse le mener en rond, quelqu'imparfait que soit le cercle qu'il décrit, je pense qu'il est temps alors de l'emboucher, pour commencer à le placer correctement, & pour lui donner des leçons plus strictes. J'ai déja dit que ses forces, sa souplesse, & son adresse, décidoient de cet instant. Si on l'embouche à propos, il ne refusera pas le mors, & il obéira d'abord comme il faisoit au bridon, cependant avec plus de réserve, parceque cet instrument nouveau lui cause plus de douleur, & qu'il est obligé de se soutenir de lui-même pour l'éviter. C'est pourquoi il faut le contenir moins, afin qu'il jouisse de plus de liberté dans les premiers jours, & qu'il se familiarise avec le mors : si l'on vouloit l'assujettir, il se retiendroit, ne se porteroit pas si bien en avant, & finiroit par se défendre. C'est pour cela que je conseille

PL. VII.



de relâcher les premiers jours ; enſuite de le reprendre peu à peu & par des degrés inſenſibles, toujours en lui faiſant ſentir les jambes, afin qu'il ne retarde pas ſon allure lorſqu'il ſentira le mors opérer un peu plus ſur ſes barres. On ſe ſervira d'abord des rênes ſéparées, en en mettant une dans chaque main, & on exécutera ſimplement les leçons que j'ai preſcrites pour le travail du bridon.

Après chaque repriſe il eſt bon d'agiter légérement chaque rêne de la bride, en détachant la rêne du col du cheval, & en l'enlevant. Ce travail, que l'on doit faire très délicatement, amene la tête du cheval juſqu'au genou de l'homme, lui plie le col, & l'accoutume à obéir à l'action de chaque rêne. Il faut en cela beaucoup de prudence ; car il y a des chevaux ſi ſenſibles, que ce travail les déſeſpéreroit ſi on ne prenoit bien des précautions. On doit travailler à rendre également ſouples & obéiſſants les deux côtés du cheval : ainſi ce que l'on fait à une main, on le fera auſſi à l'autre.

Puiſque nous commençons à nous ſervir de la bride, il eſt temps de parler de l'attitude du cheval, & d'indiquer celle que nous regardons comme la meilleure & la plus ſûre pour les deux individus.

ARTICLE IV.

De la belle attitude du cheval.

NOUS avons déja dit un mot de l'attitude du cheval, en parlant de sa démarche; mais nous n'avons pas donné les procédés de l'art pour y amener le cheval. Il est dans sa nature de chercher toujours à soulager ses parties foibles & douloureuses, & par là il détruit l'accord si nécessaire pour l'équilibre & pour l'obéissance aux volontés de l'homme.

C'est ici qu'on doit se rappeller ce que nous avons dit sur l'anatomie; car c'est d'après la construction de chaque individu, qu'on doit le placer.

Le cheval se place relativement à l'attitude de sa tête: c'est donc par la belle disposition de cette partie, que nous devons commencer celle de tout le corps. Nous ne devons pas avoir pour objet unique la grace & le coup-d'œil: il faut s'occuper des moyens les plus propres à faire agir tous les membres conformément à leur destination naturelle.

Nous réduirons à quatre principales ce

grand nombre d'attitudes que prend la tête du cheval. La premiere eſt celle de l'animal en liberté, & lorſque n'étant gêné par rien il s'abandonne ſur les épaules, & tend le col ſans le ſoutenir. La ſeconde eſt celle où il porte au vent, lorſque, cherchant à ſe cabrer, ou ſe roidiſſant ſous l'homme, il jette le haut de ſa tête fort en arriere. La troiſieme eſt celle où il s'encapuchonne; c'eſt l'attitude de tous les chevaux deſſinés dans les auteurs, excepté dans *la Gueriniere* : le cheval au lieu de ſe ſoutenir & d'être ſur les hanches, arrondit ſon col, mais en baiſſant ſa partie ſupérieure ainſi que la tête, enſorte que le menton s'appuie preſque ſur le poitrail. La quatrieme eſt celle que tout cheval bien placé doit avoir, celle qu'il prend en liberté lorſqu'il s'anime de lui même & qu'il étale toute ſa beauté, celle que l'art adopte, parceque la nature la favoriſe, & parcequ'elle contribue à l'équilibre du cheval : c'eſt auſſi celle que j'ai donnée aux chevaux dans les eſtampes de ce livre, n'en ayant jamais vu d'autres aux chevaux dreſſés par d'habiles maîtres, au moins en France.

D'après l'examen réfléchi du ſquelette du cheval, d'après une étude exacte de toutes ſes articulations, & de la tournure naturelle de chaque membre, il ſera facile de juger, que ſi les os des jambes ſont hors de la direc-

tion qu'ils doivent avoir, néceſſairement l'animal eſt prêt à tomber : or cette direction eſt inconteſtablement celle dans laquelle toutes les ſurfaces des os ſe touchent autant qu'il eſt poſſible. On ſera de plus convaincu que cette loi n'eſt point obſervée dans un cheval en repos dont le col eſt alongé, ou la tête encapuchonnée.

En effet ſi l'on éleve une perpendiculaire qui paſſe exactement par le centre des os de la jambe de devant du cheval, & que cette ligne ſoit celle de ſon innixion, le col étant alongé forme un poids trop éloigné de cette jambe pour ne la point ſurcharger. Plus le poids de la tête eſt éloigné de cette ligne perpendiculaire, plus il eſt grand, parcequ'il eſt plus éloigné de ſon appui. Auſſi arrive-t-il que les jambes ne ſont point placées lorſque la tête a une ſi mauvaiſe attitude ; au lieu de s'appuyer perpendiculairement, elles forment une ligne oblique, & vont ſous le ventre du cheval ; enſorte que le poitrail, les épaules, le col & la tête, ſont hors de la ligne d'appui. Il ne faut que des yeux pour juger de la défectuoſité de cette attitude & de ſon peu de grace : elle déplaît même aux gens les moins inſtruits.

L'attitude de la tête encapuchonnée a des défauts & des inconvénients d'un autre genre. Ordinairement ces chevaux peſent à la main;

& comme leur tête & leur col débordent encore extérieurement la ligne d'appui des jambes, ils les fatiguent, quoiqu'elles soient bien placées pour l'ordinaire. Comme les poids sont très mal répartis, les hanches sont fort à leur aise, & poussent la masse sur les jambes de devant, ce qui augmente la pesanteur naturelle du devant. Lorsque le cheval ayant vaincu les forces de l'homme, appuie sur son poitrail sa tête mal placée, il se livre à ses caprices sans que l'homme puisse aisément s'y opposer : d'ailleurs il court risque de s'abattre à chaque instant.

Cette position de tête a de plus l'inconvénient, que le cheval ne voit pas son chemin, parceque la conformation de l'œil ne lui permet de voir que les objets qui sont dans la direction du rayon visuel. Outre cela, jamais le mors n'a de véritables effets, parceque rien n'est disposé selon les loix de la nature. Le cheval ne sauroit être libre ni vraiment assoupli ; il travaille toujours sur les épaules, & n'est point tenu par le cavalier.

Quoique l'attitude opposée, celle où le cheval porte le nez au vent, ne paroisse pas devoir charger les épaules & les jambes de devant, elle ne laisse pas de les fatiguer, parceque la position de son col & de sa tête ne contribue point à les soulager & à les enlever. Expliquons ceci.

Les vertebres du col font au nombre de fept ; elles font emmanchées l'une dans l'autre, de maniere qu'elles forment affez bien la figure d'une *s*. Les deux premieres forment une courbure, ou s'arrondiffent; les deux dernieres en font autant, & vont s'appuyer à la premiere des vertebres du garrot. Si je veux enlever la tête du chëval, de maniere qu'elle foit trop haute, & qu'elle fe porte trop en arriere, néceffairement je déplie le haut de l'encolure, en obligeant les deux vertebres fupérieures à quitter la pofition qui leur eft la plus commode. Si je continue à tirer la tête en arriere, il fe formera dans l'encolure un faux pli ; les deux extrémités de l'encolure chercheront à fe joindre comme l'on voit dans les encolures de cerf ; & la derniere des vertebres cherchera à fe féparer de la premiere du garrot. C'eft précifément tout le contraire que nous devons defirer : car plus il y aura d'union entre les vertebres du col, plus nous ferons fûrs d'enlever toute la machine. Il faut tellement difpofer la colonne des vertebres de tout le corps, qu'en la prenant par le bout, c'eft-à-dire par la tête du cheval, nous puiffions l'enlever toute fans aucune interruption, & qu'en enlevant la premiere, notre action fe communique jufqu'à la derniere. Or, pour arriver là, l'expérience, l'infpection du fquelette,

& la raiſon, nous apprennent que ce ne ſera jamais en laiſſant le cheval porter au vent; car dans ce cas il n'y a que le col & la tête d'enlevés, & jamais le garrot & le dos ne le feront: moyennant cela le cheval ſe fatigue & s'uſe, comme on le voit tous les jours,

Je ſuis cependant d'avis qu'on emploie quelquefois cette attitude lorſqu'un cheval a la tête attachée un peu trop bas. Il faut diminuer un peu la rondeur du haut de l'encolure, & faire prendre, s'il ſe peut avec le temps, une autre attitude à la tête: pour cela, on enleve le bout du nez du cheval. De plus, lorſque le cheval s'encapuchonne, ce travail y remédie à la longue.

Si le cheval porte de lui-même le nez au vent ſans vouloir le baiſſer, c'eſt une preuve de roideur ou de foibleſſe. Dans l'un & l'autre cas, on emploie en france avec ſuccès la martingale; elle oblige le cheval de baiſſer un peu le nez; & peu à peu on lui fait courber la tête.

L'uſage de la martingale eſt très bon; mais il ne faut pas prétendre trop captiver le cheval: retenu par la muſerole, il déploie difficilement ſon col, & il n'eſt jamais à ſon aiſe. Il eſt à propos de la tenir un peu aiſée, ſur-tout lorſque le cheval commence à ſe bien placer. La martingale, en aſſujettiſſant la tête du poulain dans les premieres

leçons, donne à l'homme une grande facilité pour le contenir, & pour lui faire sentir l'effet de sa main. Il est constant que dès qu'un cheval a le nez au vent, il peut emporter son homme impunément. Nous obvions à ces inconvéniens par la martingale ajustée avec discernement.

Si je donne quelquefois la leçon de la tête haute au cheval pour l'accoutumer à se grandir, je reviens bientôt à l'attitude qui lui est la plus naturelle & la plus belle. Il la prend de lui-même à mesure qu'il acquiert de la force & de l'appui dans la main. Mais pour le conduire là, il faut de l'assiette & l'emploi des jambes du cavalier. Car jamais le cheval ne sera bien placé, si l'on confie à la main de la bride seule tout le soin de l'attitude du cheval. Il est d'ailleurs très nécessaire que tout le corps soit bien disposé pour que la tête soit placée.

L'attitude des chevaux gravés qui accompagnent cet ouvrage, rend au juste mon idée. Si l'on compare leur position avec celle des chevaux gravés dans tous les anciens livres de cavalerie, on verra une grande différence. On peut dire qu'il n'y a pas long-temps que l'on connoît la véritable attitude du cheval, à en juger par les anciennes gravures. Car il est à présumer qu'elles ont été dessinées d'après nature; que l'artiste a rendu au moins

les enſembles s'il a négligé les détails, & que les grands hommes qui ont écrit ſur cet art ont préſidé aux deſſeins, & ont voulu que leurs idées fuſſent ſuivies.

Lorſque le cheval eſt placé comme je le deſire, il eſt dans toute ſa force, dans le plus bel enſemble & dans ſon grand degré de mobilité. Parcourons tout ſon corps, & examinons comment chaque partie eſt diſpoſée par rapport à la tête. Suppoſons le cheval en repos.

Tous les os de l'épaule & des jambes de devant ſe ſoutiennent parfaitement; les deux jambes poſent bien & ſont dans la plus belle attitude; le pied porte bien à plat & également de la pince & des talons. Si de l'extrémité de la pince on élevoit une perpendiculaire, elle rencontreroit, à quelque choſe près, l'oreille du cheval; aſſurément le devant ne peſe point à terre; rien ne déborde la ligne d'appui des jambes de devant, & toute cette maſſe n'a aucune propenſion en avant. La croupe eſt auſſi baſſe qu'elle puiſſe l'être, puiſqu'elle eſt chargée ou prête à l'être; les reins ſont dans la poſition où ils ont le plus de force; leur extrémité eſt appuyée: avantage qu'elle n'a pas lorſque le cheval eſt ſur les épaules. Les jambes de derriere ne ſont point éloignées de la croupe; & ſi de l'extrémité des feſſes on abaiſſoit une per-

pendiculaire, cette ligne ne tomberoit ſur aucune partie de la jambe. On conçoit que le cheval bien poſté ſur ſes quatre colonnes, eſt très aiſé à ébranler; & ſi, en marchant, il conſerve ſa bonne attitude, il ſera plus léger & plus ſûr dans ſa marche.

Il n'y a point de cheval, à moins qu'il ne ſoit conſtruit ridiculement, qui ne puiſſe & ne doive être diſpoſé ainſi. S'il eſt très roide, ou très foible, il ſera plus de temps à y parvenir, mais il y viendra enfin.

On auroit tort de prétendre que cette attitude charge & fatigue les hanches. Car tout cheval aura aſſez de force dans ſon derriere pour porter ſes épaules, ſi, après avoir placé le devant, inſenſiblement & par degré, on n'aſſure pas trop la main, & ſi on ne veut pas trop le renfermer. De plus on ne doit jamais oublier que la réſiſtance, que le cheval trouve dans la main du cavalier qui l'arrête ou forme des demi-arrêts, eſt un obſtacle conſidérable pour lui & une augmentation du poids qu'il a à rejetter ſur les hanches. Si un cheval bien placé ſe porte en avant pour la main très légere, & qu'on veuille aſſurer un peu plus la main, l'animal ſe rejette d'autant ſur ſon derriere, & par là le charge davantage. Si l'action de la main eſt trop augmentée, alors le cheval, trop chargé ſur les hanches, ſe défendra. On doit

donc proportionner la tenue de la main à la force des hanches, & on n'écrasera point le cheval.

Un cheval ne travaille jamais de bonne grace, à moins qu'il ne soit placé ainsi : à mesure qu'il s'assouplit, on s'apperçoit que sa position se rectifie, & qu'il devient plus brillant.

Tous les chevaux ne sortent pas des mains de la nature assez bien conformés, pour que l'art les conduise promptement à la belle attitude : à moins que la proportion de tous les membres entre eux ne soit parfaite, il faut du temps & de la patience pour les bien disposer ; & encore n'arrive-t-on point à la véritable beauté si la nature est ingrate.

Les chevaux sont difficiles à placer, soit à cause de la mauvaise disposition de la tête, soit à cause de la conformation vicieuse de quelqu'autre partie.

La tête attachée trop bas, est celle dont l'encolure remonte trop haut au-dessus de l'attache des deux oreilles. L'arrondissement que forment les deux premieres vertebres cervicales, s'oppose à la vraie attitude. On en approchera à la longue, après avoir fait porter le nez au vent : il n'y a aucun risque à donner cette attitude, jusqu'à ce que le col se grandisse & se soutienne de lui-meme ; car le bout du nez tombera toujours assez.

Si la tête eſt au contraire trop haute, & que l'occiput ſoit plus haut que l'atlas, il ſera difficile de faire baiſſer le nez. Pour y parvenir il faut uſer d'une martingale courte; & l'arrondiſſement de l'encolure viendra de celui de la troiſieme & de la quatrieme vertebres; car à la longue elles s'arrondiſſent dans leur longueur: mais ce travail eſt difficile pour le cavalier & pour le cheval.

Un grand nombre de chevaux ont beaucoup de ganache, & par là ſont empêchés de donner dans la main. Il faut avec ceux-là employer le même moyen que pour la conformation précédente; ils arriveront enfin à la poſition. Obſervez que ſi après avoir gagné ce pli, vous n'enlevez pas la tête, il pourra ſe faire que le cheval finiſſe par s'armer & s'encapuchonner. Je conſeille donc d'enlever le devant en chaſſant les hanches, afin que le cheval ſe grandiſſe.

L'encolure de cerf oppoſe des difficultés invincibles; il ne faut point penſer à y remédier. Le coup de hache eſt moins déſavantageux: mais on ne peut jamais eſpérer d'avoir une tête bien aſſurée.

Le garrot bas, charnu & rond, s'il eſt accompagné d'épaules immobiles, groſſes, & mal attachées, s'oppoſe auſſi à la bonne diſpoſition du cheval. C'eſt une regle générale, que ſi ces parties ſont trop attérées, le cheval

val a bien de la peine à enlever le devant, surtout si les hanches sont foibles : mais quelque bonnes que soient ces dernieres, elles sont bientôt ruinées par les efforts qu'elles ont à faire pour compenser la pesanteur du devant.

Les reins bas, la croupe haute, les mauvais jarrets sont autant d'obstacles que la nature oppose à l'art. Si on vient à bout de placer de tels chevaux, ils ne gardent pas longtemps leur position, & ils sont ruinés avant que d'être ajustés.

Choisissez donc toujours les plus belles natures : il est désagréable d'employer sa peine & ses talents à contredire cette nature qu'il faut embellir sans la forcer.

ARTICLE V.

Du pas d'école.

CE n'est point à une allure prompte & étendue que l'on peut commencer à placer le cheval : plus il va vite plus il est difficile de le maintenir dans son équilibre. Il falloit donc trouver une démarche dans laquelle le cheval, étant uni, bien d'accord, placé selon les indications de la belle nature, pût dévelop-

per ſes membres les uns après les autres, & fléchir chaque articulation ſelon les déſirs du cavalier inſtruit & adroit.

Le pas d'école eſt un pas plus ſoutenu, plus raccourci & plus cadencé, que le pas naturel du cheval. La main du cavalier doit enlever & placer le devant, tandis que ſes jambes accélerent les mouvements des hanches; mais il ne faut pas employer de force ni dans l'aide de la main, ni dans celle des jambes.

Le cheval n'exécute bien le pas d'école, qu'en ſe ſoutenant comme de lui-même & ſans avoir beſoin d'être excité par les efforts de l'homme: car il eſt à craindre, ſi l'on travaille trop de la main, que l'animal ne ſe retienne & ne ſe décide pas; & ſi l'on agit avec trop de force dans les cuiſſes & dans les jambes, alors au lieu de tenir le cheval en équilibre, on le jette ſur les épaules; ce qui arrive toutes les fois que l'on veut chaſſer le cheval avec vigueur. En effet cette force de cuiſſes détruit l'enſemble & le liant qui doit exiſter dans l'accord de l'homme & du cheval; elle donne aux hanches trop d'action: & comme le cheval n'a pas le temps de ſe placer, ni de garder ſon équilibre, il s'atterre, & manie ſur les épaules.

Il faut donc, pour bien exécuter ce pas, que le cheval ſoit d'abord bien placé, & que

l'action des jambes de l'homme ne donne point à l'animal un degré de mouvement dans lequel il ne se soutiendroit pas : il faut de plus que le cheval, se trouvant à l'aise, c'est-à-dire point trop comprimé, puisse essayer de lui-même à se maintenir bien placé. Toutes les fois que l'on fermera les cuisses avec force, on doit savoir que l'on ôte au cheval la liberté des muscles, qui, se trouvant serrés par des corps étrangers, ne peuvent plus agir qu'après une violente contraction ; & dans presque tous les cas, la force que nous mettons dans la pression violente des cuisses, fait roidir le cheval, plutôt qu'elle ne le détermine.

Pour mener un cheval au pas d'école, on commence par s'asseoir en relâchant les cuisses & les jambes, & en les plaçant sans aucune force, mais de maniere qu'elles soient prêtes à se refermer, si le cheval est indécis : le cheval, se sentant relâché, prend lui-même de l'aisance & du liant. Alors on enleve la tête ; on place le col avec une main légere, afin que le cheval soit placé sans trouver d'obstacle qui l'empêche de marcher, & on l'anime par un appel de langue ou par la pression des jambes. Si en se portant en avant il ne conserve pas sa tête dans la même élévation, & s'il manie sur les épaules, on l'enlevera par un tact de la main, qu'on relâche-

ra, afin de ne ne point l'arrêter : insensiblement il viendra au point de la tenir placée pendant une reprise entiere.

L'adresse consiste donc à maintenir le cheval en équilibre sans le gêner ; mais aussi sans lui laisser une liberté dont il pourroit abuser.

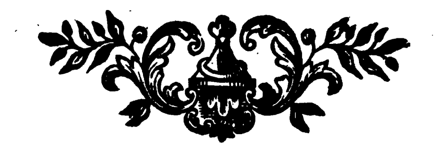
On doit éviter avec soin deux fautes que l'on commet ordinairement contre ce principe.

La premiere, est de vouloir asseoir le cheval malgré lui en le retenant trop de la main : par là on charge beaucoup ses hanches, qui demeurent, n'étant plus excitées à se porter en avant ; & on sent que l'animal, souffrant dans son derriere, se découd, perd l'union de sa marche, & se retient au point de ne vouloir plus avancer. Si pour y remédier on chasse beaucoup, le cheval s'encapuchonne au lieu de se grandir, & ne met aucune harmonie dans son pas.

L'autre défaut est de lui donner trop de liberté lorsqu'il a obéi quelque temps, de maniere qu'il se déplace absolument, allonge le col & perd le bon appui. Il faut conduire la tête & le col au degré d'élévation le plus grand, & y tenir le cheval avec la main légere tant que la leçon dure : car si on le place deux minutes, & qu'ensuite on le laisse aller, on ne viendra jamais à bout de l'accoutumer à la gêne inséparable des premie-

res leçons. S'il ne peut ſupporter l'aſſûrance de la main, ayez-là très légere; mais ne ſouffrez point que l'équilibre ſe perde. La main ſur les chevaux foibles ou très bien mis, ne doit ſervir qu'à aviſer le devant après l'avoir placé.

Cette allure eſt excellente pour tous les chevaux; ils y prennent plaiſir: elle convient au cheval de manege comme au coureur. Ce dernier particuliérement eſt plus ſouple & plus adroit, ſi l'on a ſoin de l'arrondir à cette allure lorſque l'habitude du courre & de la chaſſe l'ont enroidi & mis ſur les épaules.



CHAPITRE III.

LEÇONS

DE LA TROISIEME CLASSE,

Tendantes à plier le cheval, & à lui donner la premiere souplesse par la saillie & le jeu des parties de dedans sur celles de dehors.

ARTICLE I.

Du cheval mené droit, & du cheval mené plié.

LE devant du cheval est plus étroit que la croupe, d'environ un tiers. Donc si l'on appliquoit une regle le long de chacun des côtés du cheval, les deux regles ne feroient point paralleles. Si l'on vouloit les mettre paralleles, il y auroit de chaque côté du cheval un intervalle égal entre la regle & l'épaule de l'animal : dans ce cas le cheval feroit bien droit d'épaules & de hanches.

Un cheval qui marcheroit ainsi feroit à mon avis le mieux placé possible. Mais cette perfection n'est qu'idéale ; car il faudroit,

pour avoir une résultante parallele à nos deux regles, que les deux côtés du cheval fussent bien égaux, que les jarrets eussent le même degré de ressort, les épaules la même liberté, que les vertebres fussent sans aucune inflexion d'un côté ni d'un autre. L'on juge que c'est desirer l'impossible. Mais quand la nature nous offriroit un tel animal, quel est l'écuyer assez habile, assez adroit pour oser concourir avec elle à former ce droit si parfait? D'ailleurs cette direction droite ne pourroit servir que sur le droit, & non lorsqu'il faut tourner, ou conduire le cheval sur des lignes différentes: ainsi nous ne le trouverions pas facile à manier, si une épaule n'avançoit plus que l'autre. Il est vrai que si l'on peut mener le cheval le plus droit possible, on parviendra plutôt à mettre les épaules sur les hanches: mais dans les tournants, il faut de toute nécessité que cette égalité cesse. Pensons donc à profiter de cette indication de la nature, pour manier le cheval en tous les sens; & ne perdons point de vue nos deux regles paralleles.

A mesure que le cheval se plie, la distance de l'épaule à la regle, du côté opposé au pli deviendra double, parceque l'épaule du côté du pli touchera à l'autre regle. L'articulation de la tête avec l'atlas, toutes les vertebres cervicales & dorsales contribueront à cet ar-

rondissement, qui vient plutôt de leur part que de l'épaule de dedans : celle-ci a une toute autre action. On sent bien que l'omoplate & l'humerus sont des corps trop solides pour s'arrondir ; mais la position & le mouvement qu'ils adoptent contribuent à faire paroître arrondies les parties extérieures du cheval.

Dans l'état de liberté du cheval, s'il va à gauche, le pli est à droite ; l'épaule gauche avance, & la droite, fort gênée, prouve que le mouvement de cette épaule est ralenti. Aussi le cheval porte sur la partie non pliée, de maniere qu'il est toujours prêt à tomber.

Pour obvier à cet accident qui seroit terrible pour l'homme, & afin de faciliter l'usage du cheval, il faut le faire marcher du côté où il est plié, & ce pli doit venir des côtes. Si le col seul est plié, le cheval n'en est pas moins de travers ; & l'épaule de dedans est toujours reculée. Il faut la faire avancer : par là la jambe sera plus prompte à soutenir la masse, & à se porter où il faut. Pour cela, il est plus naturel & plus facile au cheval de faire passer l'épaule de dedans sur celle de dehors, que celle de dehors sur celle de dedans. Avec le temps & la souplesse, l'une & l'autre manieres sont faciles ; mais la premiere est la plus prompte & la plus commode au cheval.

Lors donc que les côtes ſont arrondies, l'épaule du côté du pli ſe porte en avant, & eſt toujours prête à dévancer l'autre; enſorte que tous ſes mouvements naturels ſont libres, & le cheval eſt diſpoſé à les employer.

Voici les moyens d'amener le cheval au véritable pli, qui n'eſt cependant tel qu'après que les épaules ſont bien gagnées, & que l'épine du dos eſt bien flexible en tous ſens.

ARTICLE II.

Leçon du pli de l'épaule.

TOUT cheval, dans la conformation de ſon col, a des moyens de ſe plier. L'attache des vertebres cervicales, ſouvent inégale des deux côtés, de mauvaiſes habitudes, & d'autres raiſons encore (*), rendent ce pli plus difficile d'un côté que de l'autre. Cependant avec de la patience & de l'intelligence on parvient à l'égaliſer: égalité indiſpenſable ſi l'on veut que le cheval ſe mette dans les deux rênes. Lorſqu'on a donné au cheval la premiere ſoupleſſe au bri-

(*) Voyez ci-devant, pag. 40.

don, il ſe prêtera moins difficilement à plier ſa tête & ſon col pour la preſſion d'une rêne.

Après avoir placé le cheval devant lui, lui avoir enlevé la tête, & avoir formé ſon équilibre, ſentez la rêne de dedans, en l'enlevant, & en la détachant du col du cheval; mettez de la ſuite & de la douceur dans la preſſion du mors ſur la barre: ſûrement le cheval pliera le col. Le col étant plié, laiſſez tomber la jambe de dedans, près & le long des côtes, ſans la porter en arriere: vous obligerez, par-là, l'épaule de dedans de s'enlever & de marcher, & alors vous appercevrez l'arrondiſſement du pli. Il ne faut pas lâcher la rêne de dehors, car le pli pourroit devenir trop conſidérable; alors il ſeroit faux, & les épaules ne ſeroient point enlevées. Votre jambe de dehors empêchera les hanches de ſortir de leur alignement, & ſe réunira à celle de dedans pour porter l'animal en avant.

Les opérations qui déterminent le cheval à ſe plier, ont des effets généraux & des effets particuliers, qu'il eſt eſſentiel de bien ſentir & de bien diſcerner.

L'effet général des deux rênes eſt d'enlever le devant.

L'effet particulier de chaque rêne eſt, pour celle de dedans, d'emmener le pli en

dedans; pour celle de dehors, de le fixer au degré convenable.

L'effet général des deux jambes eſt d'aligner la croupe, & de porter l'animal en avant.

L'effet particulier de chaque jambe eſt, pour celle de dedans, de faire avancer l'épaule & la hanche de dedans, & de plier les côtes; pour celle de dehors, d'arrêter la hanche qui voudroit échapper.

Si l'homme ſent & diſtingue tous ces effets néceſſaires dans le beau pli, le cheval en doit faire autant. Mais pour l'amener là, il faut ne point brouiller les opérations: il faut au contraire les lui rendre claires par la ſimplicité, & les faire toujours dans une direction qui ne change pas tous les jours; enſorte que la répétition fréquente laiſſe, dans le cerveau de l'animal, des traces profondes qui ne puiſſent s'effacer.

Dans les commencements on eſt obligé de mettre moins de régularité & d'accord dans les opérations, juſqu'à ce que le cheval réponde bien à toutes en général, & à chacune en particulier. Enſuite il vient au point de n'avoir plus beſoin que d'être aviſé.

Pour accoutumer le cheval à ſe plier lorſqu'il eſt roide à une main, on baiſſe la rêne de dedans, & on la fait beaucoup travailler, juſqu'à ce que le col ſoit bien aſſoupli.

Lorſque l'action de la jambe opere bien, que le cheval conçoit ce qu'elle demande de lui, & qu'il ſe plie pour elle & pour les deux rênes égales, il eſt confirmé dans le pli. Alors, après avoir égaliſé les rênes, on porte un peu la main en dedans; enſorte que les épaules ſe détachent du mur, & le cheval eſt bien droit. Mais ſi, pour augmenter le pli, on ſentoit plus la jambe de dehors que celle de dedans, les hanches iroient de ce côté, & le cheval feroit ce qu'on appelle les deux bouts dedans. Ce pli eſt faux, parceque le cheval ne peut pas faire un uſage égal de ſes deux jarrêts; car celui de dedans eſt plus chargé que l'autre, la maſſe ſe portant preſque toute deſſus, & ſon activité n'eſt point redoublée à proportion. D'ailleurs le cheval eſt moins beau & moins à ſon aiſe dans ce pli, qui eſt généralement déſapprouvé.

Quelquefois les chevaux ſe préſentent à un pli qu'ils prennent d'eux-mêmes, & ſans les opérations de l'écuyer. Ce pli eſt encore faux, parceque pour l'ordinaire il dénote roideur dans la colonne vertébrale: il faut donc que le cheval ſe plie pour l'homme.

Il arrive encore qu'après être demeuré plié de l'épaule quelque temps, ſi on lâche la jambe de dedans, cette épaule tombe ou s'arrête, & il n'y a plus d'arrondiſſement que dans le col; il eſt ſûr qu'alors le che-

val ſe ſoutient bien moins. Il faut rappeller le pli par la rêne & la jambe de dedans.

On a beaucoup gagné lorſqu'on tient bien les épaules : on n'y parvient que par adreſſe & non par force. Cela n'eſt point aiſé ſur les chevaux qui ont les épaules froides, ſerrées, & même roulantes. Il eſt encore plus difficile de donner le beau pli à ceux qui ont le nez au vent, qui ont l'encolure fauſſe, renverſée & penchante; ces derniers n'ont jamais de grace.

Le cheval ſe plie-t-il librement, trottez-le ſur le droit; & de temps en temps ranimez ſa cadence par un appel de langue, & augmentez l'effet de vos jambes; mais que la main ſoit légere à proportion. On doit ſentir alors que le cheval ſe grandit & ſe place mieux, qu'il s'embellit, & devient bien plus léger.

Il ne faut pas abuſer de ces temps, ni les répéter trop ſouvent : ils écraſent les hanches & ruinent les reſſorts. Il y a bien de la diſcrétion à apporter à ces moments, dont on dédommage le cheval en le relâchant enſuite un peu plus.



ARTICLE III.

Des coins, & des doublés.

DEUX murs difpofés à angle droit forment un coin. Prendre un coin, c'eft mener fon cheval le plus près poffible du fommet de l'angle. Comme le cheval ne peut pas devenir quarré, il ne peut, pour bien garnir le coin, que paffer fur une portion de cercle extrêmement petite : opération impoffible, fi le cheval n'eft très fouple; très pénible, lorfqu'il l'eft; mais très utile, pour le confirmer dans le pli.

Pour bien paffer un coin, l'animal doit être dans le pli; fans cela on ne peut dire que le coin foit pris dans les regles. Conduifez le cheval plié, jufqu'au coin, avec les mêmes aides qui ont gagné fon pli. Un inftant avant que d'arriver, marquez un demi-arrêt de la main, fans changer le rapport des aides les unes avec les autres. Par ce demi-arrêt, le cheval fe raffiéra, & fe mettra en force. Dès que vous le fentirez léger à la main & bien foutenu, augmentez la preffion de vos deux jambes, fans que leur accord ceffe d'être le même : par là vous accélérerez

l'action des hanches. Et comme le cheval est déja arrivé plié, il garnira le coin, & le passera sans s'arrêter, & sans changer la disposition de ses membres. A l'instant où le cheval passe le coin, il faut porter un peu la main en dedans, afin que les épaules se remettent sur la nouvelle ligne qu'elles doivent parcourir.

Il arrive souvent que le cheval, même bien mis, en passant le coin, lâche son épaule de dedans, & la pousse en dedans. C'est une preuve que les vertebres ne sont pas assez arrondies, & l'épaule assez tenue. Dans ce cas il est à propos de forcer un peu de la jambe de dedans, & d'augmenter le pli avec les rênes, de maniere que toutes les vertebres fassent, les unes après les autres, un mouvement de flexion en dedans, pour passer sur une portion de cercle que l'on décriroit le plus près du sommet de l'angle formé par les deux murs.

Un autre inconvénient que l'on voit arriver, est celui de laisser échapper les hanches du cheval lorsqu'il a passé le coin: on sent alors qu'elles frottent le mur, & que si elles n'en étoient retenues, elles échapperoient. C'est une preuve qu'elles ne sont pas assez chargées, ni assez fixées par les jambes de l'homme dans la ligne à parcourir. On remédie à cet accident, en sentant un peu la

rêne de dehors pour faire rentrer les hanches, & on les maintient dans leur ligne avec un peu de jambe de dehors, si celle de dedans les range trop. Si cette derniere jambe peut être modérée, & si, en diminuant son effet, on maintient comstamment le pli, il suffira de la relâcher un peu: alors les hanches, moins rangées, seront mieux dans la ligne à parcourir.

Telle est, à mon avis, la maniere de passer le coin. C'est la plus brillante, parceque le cheval n'arrête point, & qu'il est toujours dans le droit le plus parfait. Mais ces beaux moments ne sont réservés qu'aux chevaux souples, liants, & pleins de bonne volonté. Ceux dont les épaules sont gênées, les reins foibles & roides, les jarrets délicats ou douloureux, ne sauroient passer le coin réguliérement. Il faut d'ailleurs ne soumettre le cheval à cette épreuve, que dans un âge & à un degré de souplesse, qui nous fassent espérer qu'il ne souffrira pas quand on la lui fera subir.

Il y a des écuyers qui, en passant le coin, élargissent le cheval avec la rêne de dehors, & y portent l'épaule de ce côté, ensorte que cette épaule se rapproche du mur; pendant ce temps ils dégagent le col & la tête avec la rêne de dedans, & tirent les épaules en portant la main en dedans. Mais cette compli-

cation

cation d'actes nuit à la simplicité du travail, & interrompt l'allure du cheval. De plus, comme nous l'avons dit précédemment, en rapprochant du mur l'épaule de dehors, il y a un tiers de hanches qui rentre en dedans: ainsi le cheval est nécessairement de travers; & pour remettre ensuite le cheval droit, il faut que les épaules parcourent un grand terrein.

Par les moyens que j'indique, le cheval a toujours les épaules à une égale distance du mur, puisque le principe de mon passage du coin, est le beau pli bien gardé. Le col & les épaules, étant bien disposés, y entrent facilement, & en sortent d'eux-mêmes: c'est à moi à ne pas laisser tomber l'épaule de dedans,

Pour accoutumer le cheval à se soutenir & à bien garnir le coin, je l'exerce au pas, & je le tiens même dans le coin quelque temps sans en sortir, en le caressant, & en lui faisant comprendre, par la fixité de mes aides, que je lui demande d'y rester. S'il force la jambe, & s'il veut mettre les hanches dedans, c'est à moi à aviser aux moyens de lui faire respecter mes opérations, & de lui donner de l'attention. L'animal cherche sans cesse à se soulager; & comme il sait tirer avantage de ses propres fautes mêmes, dès qu'il s'apperçoit que le cavalier lui en pardonne quelqu'une,

il eſt prompt & induſtrieux à en commettre de nouvelles.

Des doublés.

Les doublés ſont des coins pris dans un endroit quelconque ; & ils ſe prennent par les moyens qui font paſſer le coin au cheval. Il faut ſavoir doubler par-tout, & n'avoir pas beſoin d'un mur pour exécuter correctement.

Dans le paſſage du coin, comme dans celui du doublé, la jambe de derriere de dehors fatigue beaucoup. C'eſt celle qui ſert de point d'appui à toute la maſſe ; auſſi eſt-elle toujours prête à manquer ſon office, ſi la rêne de dehors ne la fixe dans la poſition où ſon reſſort eſt bien compoſé. La jambe de derriere de dedans fatigue moins.

Souvent le cheval laiſſe échapper ſes hanches, & s'abandonne les épaules en dedans ; alors elles y vont trop, & les hanches ne les portent plus. Il faut dans ce cas redreſſer le cheval en enlevant le devant, & en l'élargiſſant par le port des deux rênes un peu en dehors. Dans ce moment la jambe de dehors ſe fait ſentir ; & ſi le cheval y réſiſte, il eſt bon alors de le pincer de l'éperon, afin qu'il ſe laiſſe ſoutenir par cette jambe.

C'eſt une action difficile pour le cheval

que de tourner en s'arrondiſſant & en ſe plaçant convenablement ſur ſes jambes. Cependant il faut être maître de toutes ſes parties dans cette action, ſans quoi on ne peut être aſſuré de pouvoir en tirer du ſervice, ni de le conduire à ſon gré.

ARTICLE IV.

Leçon de l'épaule en dedans, le long du mur.

LORSQUE le cheval a été préparé par les moyens que nous avons donnés juſqu'ici, on peut aiſément le travailler l'épaule en dedans. Et il eſt temps de chercher à donner un aſſoupliſſement complet à tous ſes membres, en les maniant les uns après les autres.

Je prie d'obſerver que le principe de toutes mes leçons eſt toujours le beau pli de l'épaule, & qu'elles en dérivent toutes. Quand on ne donnera point les autres leçons, que celle du pli de l'épaule ne ſoit bien compriſe & bien exécutée par le cheval, on aura la ſatisfaction d'obtenir de lui une obéiſſance prompte & facile.

Le cheval étant bien placé ſur ſes jambes, bien plié, & autant dans les deux rênes qu'il

se puisse, je porte les deux rênes en dedans, en les enlevant un peu : par là les épaules s'éloignent du mur, & le pli augmente plus ou moins, selon que je continue à porter la main en dedans. Ma jambe de ce côté contient les côtes dans leur arrondissement, & celle de dehors travaille avec elle, mais plus foiblement, pour contenir les hanches, & porter l'animal en avant.

Le cheval ainsi disposé, j'augmente l'aide de ma jambe de dedans. Cette jambe alors remplit trois fonctions qu'il est important de bien distinguer & de bien sentir : 1°. Elle porte en avant, en excitant & en accélérant la contraction des muscles de l'abdomen : 2°. elle plie & arrondit les côtes, & elle enleve l'épaule de dedans : 3°. enfin, tout cela préalablement fait & exécuté, elle pousse l'animal de côté. C'est par ces trois fonctions, qu'elle contribue à la leçon de l'épaule en dedans. Celui qui distinguera bien par le tact ces actions différentes, les diminuera ou les augmentera selon le besoin : tel cheval est plus difficile à plier qu'à pousser.

Tandis que cette jambe de dedans agit, comme le pli est nécessairement bien maintenu, on emploie la rêne de dehors, sans lâcher celle de dedans, pour élargir l'animal, & l'obliger d'aller de côté en faisant devancer les hanches par les épaules.

Le cheval contente nos desirs s'il passe la jambe de dedans sur celle de dehors, & s'il place le pied de maniere que la jambe de dehors soit obligée de se dégager de dessous celle de dedans pour former le second temps de sa marche. Ce qui s'exécute devant, se fait derriere; ensorte que la masse se porte sur la jambe de dehors de derriere, & un peu sur celle de devant du même côté, tandis que les deux jambes de dedans font des mouvements circulaires très développés.

Pour exécuter ces mouvements à l'avant-main, l'omoplate se serre contre la poitrine, & s'éleve en portant sa partie supérieure en arriere; l'humérus, par sa facilité à faire pivot & à tourner en tous sens, se porte de côté en avant du sternum; le bras & les os qui lui sont attachés suivent la direction que lui donne l'humérus, & l'animal chevale. Pour les exécuter à l'arriere-main, le fémur se porte en dedans par l'adduction. Rien n'est si aisé à concevoir que ces mouvements, pour celui qui a quelques notions d'anatomie.

Dans les commencements, on doit moins éloigner les épaules du mur, pour ne pas forcer le cheval: à mesure qu'il prendra de l'aisance, on augmentera son pli peu à peu.

Arrivé au coin, on redressera le cheval sur l'alignement du mur, en diminuant son

pli, & on paſſera le coin; après quoi on reprendra la leçon de l'épaule en dedans.

Il eſt rare qu'on ait beſoin d'employer beaucoup de rêne de dedans pour plier le cheval & le maintenir, parcequ'il connoît déja les fonctions de la jambe de dedans qui le plie. D'ailleurs l'attitude de l'épaule l'oblige bien de ſe plier.

ARTICLE V.

Leçon du pli renverſé.

TANDIS que mon cheval, en allant l'épaule en dedans le long du mur, ſe perfectionne dans ſon pli, je lui donne une leçon oppoſée, pour lui faire perdre la routine, & l'accoutumer à bien ſentir la rêne de dehors. Au lieu de le plier en dedans du manege, je le plie en dehors avec la rêne de dehors, & je le fais cheminer ainſi en le contenant toujours avec la jambe la plus près du centre du manege. J'augmente peu à peu ce faux pli, & je fais ſaillir l'épaule de dedans, qui étoit de dehors avant ce pli, & qui devroit être rentrée dans toute autre leçon l'animal cheminant ainſi. Je ne prends pas les coins, mais je paſſe d'un mur à l'autre, en

élargiſſant mon cheval avec la rêne oppoſée au pli.

Cette leçon prépare le cheval à celles de la IVe. claſſe, en lui facilitant les moyens de croiſer la jambe de dehors ſur celle de dedans, & de porter ſur la partie de ce côté. Il faut éviter ſoigneuſement de laiſſer le cheval s'abandonner ſur cette partie de dedans : car alors il s'écraſe & s'atterre. On obviera à ce défaut, en enlevant le devant, & en le décidant bien en avant.

Si le cheval exécute bien cette leçon, il eſt tout acheminé à celle de l'épaule renverſée, qu'il exécutera alors plus aiſément. Quand nous détaillerons cette leçon, nous expoſerons les actions par leſquelles l'animal exécute celle-ci.

ARTICLE VI.

Leçon de l'épaule en dedans, dans le cercle.

DANS la leçon de l'épaule en dedans le long du mur, les épaules du cheval travaillent plus que les hanches ; & le mouvement circulaire de la jambe de devant de dedans eſt plus grand que celui de la jambe de

derriere du même côté. Par le moyen de la même leçon donnée dans le cercle, on procurera aux hanches tout le développement que l'on desire. Voici comme elle s'exécute.

Le cheval étant sur le cercle, mené comme nous l'avons dit, on range, avec l'aide de la jambe de dedans, les hanches hors du cercle que décrivent les épaules; ensorte que les hanches en tracent un autre plus large que celui des épaules du cheval. A chaque pas on renouvelle l'aide, & on l'accompagne de celle de la jambe de dehors, pour porter l'animal en avant & pour l'enlever; car à cette leçon il cherche à s'arrêter & à se mettre sur les épaules. Effectivement comme c'est la jambe de devant de dehors qui fait le moins de chemin, le cheval tend à s'appuyer dessus, & même elle demeure, au point qu'il cherche à tourner, & qu'il le feroit si la rêne de dehors ne venoit au secours pour élargir l'épaule de ce côté. La jambe de dedans de derriere du cheval travaille plus que les autres, puisqu'elle parcourt le plus grand chemin, tandis que sa voisine sert le plus souvent de point d'appui. Ainsi l'objet de cette leçon est de donner du développement à l'articulation du fémur & des os du bassin.

Il faut observer que si le cheval n'est bien enlevé, il traîne la jambe de dedans de devant, & s'appesantit sur sa voisine; qu'en

outre ſon travail eſt mou, & deſtructif du bel équilibre ; & ſur-tout que, ſi l'articulation ſe dénoue dans l'arriere-main, le reſſort ne s'augmente pas, puiſqu'il eſt alors peu comprimé : ce qui eſt contraire au but de tous ces mouvements & de toutes les leçons la croupe en dehors, dont l'objet principal eſt de donner la plus grande élaſticité aux jambes de derriere, qui par là ſe fortifient, & deviennent d'un uſage plus ſûr & plus agréable pour le cavalier.

On fait précéder les hanches par les épaules ; & après pluſieurs pas on remarque que ces dernieres ſont éloignées du centre, parcequ'elles ont marché un peu de côté : alors en reportant la main en dedans on les y ramene. Si les hanches précédoient, la rêne de dehors, ou l'enlever de la main, redreſſeroit le cheval, & le placeroit comme il doit l'être.

L'homme qui ſent bien, & qui ſait diriger ſes opérations, fait avec un cheval ſouple deux cercles non interrompus & bien formés, l'un avec les hanches, l'autre avec les épaules ; enſorte qu'à chaque pas les deux extrémités embraſſent un terrein proportionné à l'étendue reſpective des cercles qu'elles parcourent : c'eſt la perfection de cette leçon, ſur-tout ſi la cadence & l'harmonie des mouvements répondent à l'uniformité des pas.

Les chevaux foibles de reins font marcher les hanches ſans les épaules, parcequ'ils les prennent pour leur point d'appui; c'eſt un défaut très grand. Dans ce cas l'animal nous avertit de différer cette leçon & de la donner modérément, car elle fatigue extrêmement le train de derriere.

En effet, lorſque le cheval travaille ſur le droit, chacun de ſes membres parcourt à-peu-près la même étendue de terrein à tous les pas; il ſe charge de la maſſe & la rejette de maniere à être ſoulagé promptement, & les efforts ſont partagés. Mais dans les leçons ſur le cercle la croupe en dehors, le derriere, qui a plus de terrein à embraſſer que le devant, eſt chargé plus long-temps ſi l'animal eſt bien placé, & la jambe qui travaille le plus a de plus grands efforts à faire, & eſt plus long-temps hors de ſon à-plomb: car plus une jambe eſt éloignée de ſa voiſine, plus elle eſt fatiguée par l'extenſion des muſcles & des ligaments capſulaires, & par l'effort des muſcles adducteurs dans l'action de ſe rapprocher de l'autre; celle-ci même ſouffre, parcequ'elle porte le poids bien plus long-temps. Ainſi moins l'on donne d'écartement aux deux jambes de devant ou de derriere, plus on les ménage, & plus l'on tient le cheval d'à-plomb: mais auſſi, en les éloignant l'une de l'autre, on développe da-

vantage l'articulation & les mufcles qui la meuvent.

C'eft à l'écuyer intelligent à régler fa leçon fur la nature de l'animal qu'il dreffe. On ne fauroit lui donner de regles certaines fur cela.

ARTICLE VII.

Leçon de l'épaule renverfée, fur la ligne oblique.

LA leçon du pli renverfé conduit à celle-ci & en eft le principe. Prenons donc le cheval allant à droite & plié à gauche. Au lieu de le faire cheminer avec la jambe qui eft la plus près du centre du manege, laiffez-la fe mollir, & fentez d'avantage celle qui lui eft oppofée, & qui eft devenue par là celle de dedans, puifqu'elle donne le pli. Enlevez les deux rênes, en élargiffant de celle de dehors, & pouffez le cheval de côté avec la jambe de dedans. Toutes ces aides bien enfemble feront données dans le même temps, fans dureté, fans à-coups & fans preffer le cheval; car il faut que l'animal, avant que de fe décider, ait le temps de fe raffeoir & de fe mettre en force. La main

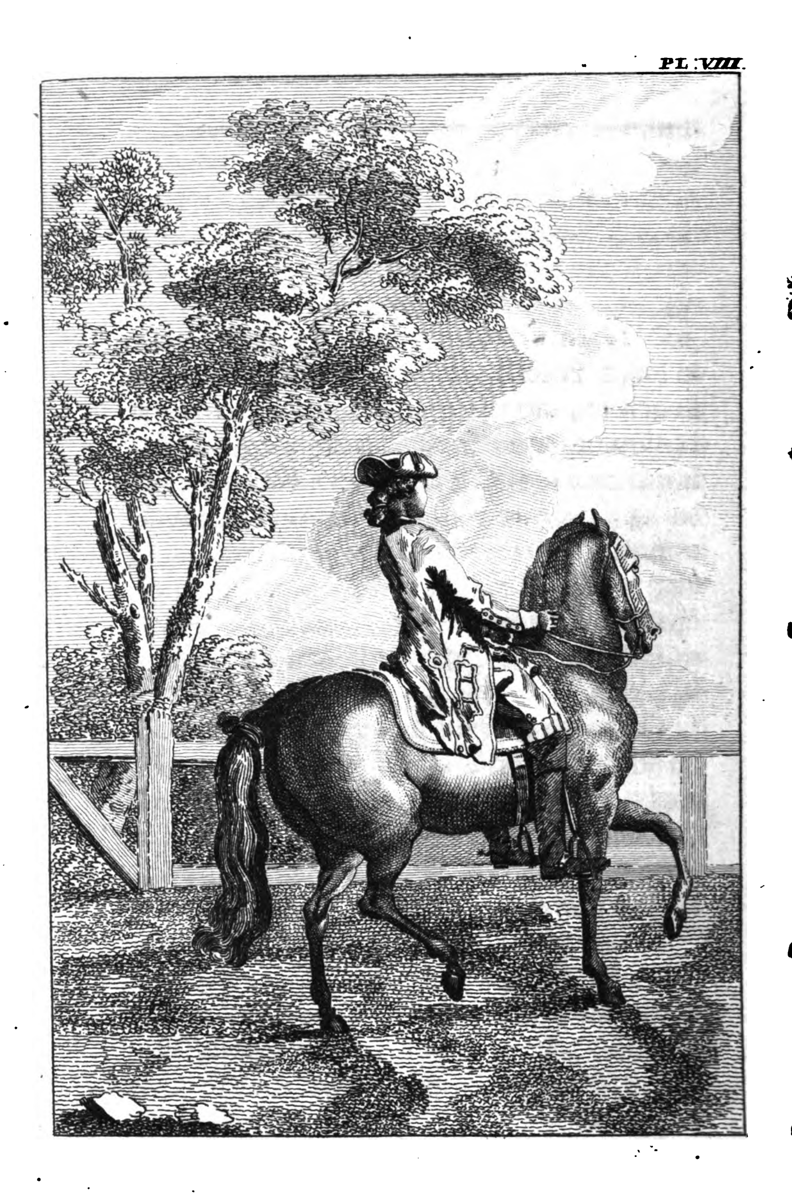
doit travailler plus que les jambes, mais ſans arrêter le cheval.

Toutes ces opérations étant bien exécutées, on ſentira que le cheval marque un demi-arrêt en ſe grandiſſant, qu'il s'arrondit, qu'il paſſe la jambe de dedans de devant ſur celle de dehors, & va la placer du côté du centre du manege. Enſuite celle de dedans de derriere en fait autant. Les épaules ſont bien plus éloignées, que les hanches, du mur que l'on quitte; & ſi l'on continuoit ainſi, on formeroit une ſuite de pas obliques, d'un mur à l'autre.

Dans cette leçon on obſerve de pouſſer le cheval de côté; car ſans cela il ne chevaleroit pas. On le met bien dans ſon à-plomb, afin qu'il ne ſe culbute pas de côté; & on ne donne pas un pli exceſſif au col, pour ne point trop gêner l'action de la jambe de dedans. La colonne vertébrale ſe plie & s'arrondit pour la jambe de dedans de l'homme, & preſque ſans le ſecours de la rêne, pour peu que l'animal ait été exercé. Le derriere & le devant doivent s'accompagner à chaque pas, afin de former la ligne oblique.



PL. VIII.



ARTICLE VIII.

Leçon de l'épaule renversée, sur le cercle.

SI, après avoir accoutumé le cheval à la leçon précédente, on veut la donner sur le cercle, on arrêtera un peu la main en l'enlevant & en élargissant de la rêne de dehors : alors le cheval se fixera davantage sur les hanches ; & comme dans cet instant on donnera un temps de jambe de dedans pour augmenter le pli & pousser de côté, les épaules décriront une portion de cercle autour des hanches. En continuant on formera le cercle.

On aura l'attention de toujours élargir en enlevant, afin d'assujettir les hanches, sans quoi elles oublieroient leur principale fonction, & le cheval traîneroit la jambe de dehors de devant, au lieu de l'enlever pour la faire marcher.

Dans cette leçon, comme les jambes de derriere sont plus occupées à porter qu'à embrasser du terrein, elles ne sont pas très fatiguées ; aussi leurs articulations ne s'assouplissent-elles pas. Les épaules au contraire travaillent plus ; mais comme elles doivent être bien enlevées, elles ont plus de facilité à agir.

Cette leçon, comme on le voit, eſt moins ruineuſe pour le cheval que la précédente ; & elle gagne plus les épaules, puiſqu'elles ont plus de mouvements à faire. C'eſt auſſi, à mon gré, une des meilleures de l'équitation, & celle qui rend le cheval le plus maniable en tous ſens ; car s'il la connoît bien, on pourra le mener de tous côtés ſans aucune difficulté. On peut la donner au pas, au trot & au galop, ſans ruiner les jarrets, pourvu qu'on s'y entende. Il n'en eſt pas ainſi des autres.



CHAPITRE IV.

Réflexions ſur les leçons des trois premieres claſſes.

JUSQU'AU moment où j'ai parlé de plier le cheval pour lui procurer la premiere ſoupleſſe, mon travail étoit préparatoire, & devoit le diſpoſer à des leçons plus régulieres, plus pénibles, & auſſi plus propres à lui donner l'extrême ſoupleſſe & le fini qui contribuent aux belles actions. Juſques là j'avois ſuivi la nature avec attention, faiſant ſuccéder les leçons les unes aux autres, ſelon qu'elle me les indiquoit, & chaque leçon ſervant de baſe à celle qui la ſuivoit. Le cheval faiſoit ainſi tous les jours de nouveaux progrès ſans ſe fatiguer.

J'ai ſuivi la même méthode à meſure que mon manege eſt devenu plus ſavant & plus difficile; car la leçon du pli eſt le principe de toutes les autres. Lorſque le cheval la connoît bien, il peut paſſer ſucceſſivement aux ſuivantes, & par là on le conduit inſenſiblement à toutes celles dont l'objet eſt de mouvoir l'épaule de dedans ſur celle de dehors: but eſſentiel des leçons de la troiſieme claſſe. Auſſi avons-nous principalement fait agir

cette épaule dans toutes les pofitions que peut prendre le cheval.

Ces leçons ont une grande reffemblance, foit pour les aides à employer, foit pour les actions du cheval. S'il les exécute bien toutes aux deux mains, il a acquis une grande foupleffe, & on eft alors maître des parties de dedans.

Mais il refte encore à faire agir celles de dehors fur celles de dedans, ce qui eft plus difficile: & nous avons dû commencer par les chofes les plus fimples, d'autant plus que les leçons que nous venons de décrire, fervent de bafe à celles que nous allons expofer.

Comme les premiers éléments nous ont conduits aux travaux dont nous avons déja parlé, je me fuis fait une loi de mettre dans cet ouvrage un ordre conforme à celui que la nature exige de quiconque veut la conduire à une plus haute perfection en fuivant les indications qu'elle lui donne. C'eft ainfi que doit faire l'écuyer, & ne pas entreprendre légérement une leçon quelconque, fans avoir obtenu préalablement les développements effentiels qui peuvent la faciliter.

D'après ce principe, nous continuerons de faire fuccéder les leçons, les unes aux autres, dans l'ordre le plus propre à foulager l'animal en l'inftruifant. L'expérience fera voir que je ne précipite rien, & que par

par l'arrangement de mes travaux j'accélere les progrès, & même que je m'assûre du succès. Cependant je ne blâme la méthode de personne, & je m'interdis toute critique : chacun a sa maniere de voir.



CHAPITRE V.

LEÇONS

DE LA QUATRIEME CLASSE,

Tendantes à donner un pli plus régulier au cheval, & à perfectionner sa souplesse, par la saillie & le jeu des parties de dehors.

DANS les leçons précédentes, la jambe de dedans du cheval a passé sur celle de dehors, & l'épaule de dedans étoit plus enlevée & plus portée en avant : l'épaule, la jambe & tout le côté de dehors étoient retenus & arrêtés. Il s'agit actuellement de conserver à la partie de dedans son pli, son arrondissement, & de faire passer la jambe de dehors par dessus celle de dedans.

Acheminons le cheval à ce nouveau travail, en commençant par les actions les plus faciles, suivant la méthode que nous nous sommes prescrite.

ARTICLE I.

Du changement de main d'une piſte.

LE changement de main eſt l'action par laquelle le cheval ſe déplie & ſe déplace d'un côté, afin de ſe plier & de ſe placer de l'autre. Pour produire cette action dans le manege, on quitte le mur où l'on eſt, pour aller gagner le mur oppoſé & travailler à l'autre main. Le chemin décrit par le cheval eſt une ligne oblique.

Le cheval étant le long du mur, bien plié & bien placé, à l'inſtant deſtiné à le lui faire quitter, on enleve les deux rênes, & l'on porte la main en dedans: par-là le cheval eſt fixé ſur les hanches, il ſe grandit, & porte les deux épaules en dedans, en les éloignant du mur. On contient ſon pli avec la jambe de dedans; & celle de dehors venant à l'aider, l'animal parcourt d'une piſte une ligne oblique, les hanches ſuivant les épaules.

Le cheval marchant ainſi, avance l'épaule de dehors plus que celle de dedans, qui ſe trouve par là plus retenue & plus gênée. Le principal point d'appui eſt la jambe de derriere de dedans: le reſſort qui pouſſe & agit

le plus, eſt le jarret de dehors. Le jarret de dedans fatigue davantage, quoiqu'il n'ait pas la peine de rejetter la maſſe ſur l'autre ; mais comme il la porte toujours, la compreſſion continue lui eſt ſenſible.

Quelques pas avant que d'arriver à l'autre mur, on travaille à changer le pli & les aides qui le donnoient. Pour cela il s'agit de ſentir la rêne de dehors en relâchant celle de dedans. Le pli diminue, & change par ce moyen. On le décide par une preſſion de la jambe devenue de dedans, & par l'enlever de la rêne devenue de dehors ; puis, avec les deux jambes approchées à l'inſtant où l'on arrive au mur, on remet le cheval en avant.

Par cette leçon, on voit que je déploie l'épaule de dehors, qui, dans les leçons de la troiſième Claſſe, avoit toujours été retenue & reculée par la maniere dont je pliois le cheval, & dont je faiſois ſaillir ſon épaule de dedans. J'habitue ainſi l'animal à une action nouvelle, principe du travail de deux piſtes, & objet des leçons de cette quatrième Claſſe.

Cette leçon-ci eſt fort douce, & il n'y a point de cheval, plié & un peu arrondi, qui ne l'exécute facilement.

Il n'en eſt pas ainſi de la ſuivante : s'il n'eſt déja gagné dans les épaules, il ſe défendra.

Mais on previendra ses caprices avec l'attention de ne la donner qu'après avoir obtenu de lui une entiere obéissance aux leçons de la troisieme Classe, & en ne lui demandant que ce que la nature lui permet de faire, & ce que l'art lui a appris par gradation.

ARTICLE II.

Des changements de main de deux pistes.

JE commencerai par avertir que les aides dont je viens de me servir, ne sont pas celles que j'emploie lorsque le cheval a acquis toute la souplesse & toute l'intelligence que je desire : mais elles étoient les plus propres à l'y conduire. C'est pourquoi je distingue le cheval mené de deux pistes pour la jambe de dehors, & le cheval qui s'y porte soutenu de la jambe de dedans. Je conseille la premiere maniere pour commencer : avec l'autre, on finira, on ajustera & on perfectionnera le cheval.

Pour aller de deux pistes, il faut que le cheval plié, porte la jambe de dehors un peu en avant de l'autre, en croisant plus ou moins par dessus ; & que la même chose s'exécutant dans le train de derriere, celui-

ci ſoit détaché du mur en même-temps que le devant, & l'accompagne toujours ſans quitter la diſpoſition premiere qu'on lui a donnée (*). Voici mes opérations pour la jambe de dehors.

§. I.

Changement de main de deux piſtes pour la jambe de dehors.

Je marque un demi-temps d'arrêt; je détermine les épaules en dedans, en enlevant la main, & en détachant & ſentant la rêne de dedans, & je place le cheval dans l'attitude de l'épaule en dedans. Je le contiens avec la jambe de dedans qui garde le pli : puis je laiſſe tomber plus ou moins fort ma jambe de dehors, qui force la croupe du cheval à aller en dedans. Rendons compte des motifs de ces opérations.

Si l'épaule de dehors n'eſt enlevée & avancée, la jambe de ce côté ne pourra chevaler : c'eſt la raiſon de l'enlever des deux rênes. Si l'épaule de dedans, qui concourt au pli, & qui par cette diſpoſition tend à avancer, n'eſt retardée, elle s'oppoſera à la marche de la jambe de dehors ; c'eſt ce qui oblige de ſentir la rêne de dedans. Comme tout le

(*) Les différentes natures des chevaux contrarient quelquefois les principes les mieux raiſonnés.

poids se porte sur la jambe de derriere de dedans, sans l'action de ma jambe de dedans elle perdroit son ressort; & sans une forte pression de l'aide de ma jambe opposée, les reins ne s'arrondiroient point, & la croupe n'iroit pas en dedans, parceque l'animal n'a pas encore l'idée de ce travail.

Les premiers jours il refuse d'obéir à la jambe de dehors; il est bon de lui faire sentir l'éperon, afin qu'il craigne cette jambe; & en même-temps on fixe son pli, en assurant & en détachant la rêne qui le donne. On répétera ces aides jusqu'à ce que le cheval s'arrondisse volontiers. Alors il ne résistera plus à la jambe, & il la prendra bien.

On doit alonger ces premiers changements de main, afin qu'il s'accoutume à les faire bien en avant & sans se retenir; d'ailleurs cela le soulage. Il est à propos que la jambe de dehors chevale complettement, afin de faciliter cette action; ainsi, on donnera au cheval tout le temps d'agir sans le presser.

C'est ainsi que je prépare le cheval. Je conviens que ces opérations ne le mettent pas dans un parfait à-plomb; car pour qu'il chevale, je suis obligé de lui donner un très grand pli avec ma rêne de dedans, & de contenir les hanches avec la jambe de dehors; ce qui le met les deux bouts dedans. Mais il

n'y a pas d'autre moyen de réussir & de l'acheminer à un travail plus parfait. Le cheval, il est vrai, s'écrase sur les jambes de dedans; mais il arrondit la colonne vertébrale & dénoue l'épaule de dehors. C'est à moi à ne le pas tenir trop long-temps à une leçon défectueuse, qui n'est utile que pour un temps.

§. II.

Changement de main de deux pistes pour la jambe de dedans.

C'est ici une autre combinaison d'aides, & d'autres résultats dans les actions du cheval.

L'animal ira de deux pistes sans chevaler, en posant le pied de dehors un peu en avant, & vis-à-vis de celui de dedans; & l'épaule de ce côté sera déployée autant qu'il se pourra, afin que tout marche ensemble.

Pour y parvenir, après avoir redressé & enlevé le devant avec les deux rênes, je sens un peu celle de dehors; je chasse de la jambe de dedans, & je laisse tomber l'autre très doucement. Ma rêne de dedans n'a que très peu d'action, & elle ne sert que pour l'enlever du devant, à moins que le pli ne se perde, ou ne diminue trop. Mes aides dominantes sont la rêne de dehors, qui arrête ce côté & fixe sa masse sur la jambe de dehors; & ma jambe de dedans, qui plie & enleve l'épaule

& accélere l'action de la jambe du cheval par la contraction des muſcles abdominaux, qui, étant touchés, ſe contractent toujours. Il ne faut pas croire que la rêne de dehors mene en dedans; ce n'eſt pas ſa fonction : mais les deux épaules étant déterminées à s'y porter, cette rêne ne fait que retarder la marche de l'épaule de dehors. Cela étant fait, la crainte que le cheval aura de l'éperon de dedans l'engagera à y porter les hanches, mais ſans ſe jetter ſur le jarret de dedans, parceque ce jarret dont l'action eſt augmentée par ma jambe de ce côté, ne reſte pas long-temps ſans ſe mouvoir, & il le fait en avant. D'ailleurs avec le ſoin de porter toujours la main où l'on va, on fait dévancer les épaules. On diminue ainſi cet arrondiſſement total qui mettoit les deux bouts dedans, & le cheval eſt dans un véritable équilibre mobile en tous ſens: preuve qu'aucun membre n'eſt exceſſivement chargé.

Dans ces leçons, c'eſt la jambe de dedans qui s'élargit, & qui par conſéquent fait une action qu'elle n'avoit pas exécutée juſqu'à préſent. C'eſt donc encore un mouvement naturel que nous perfectionnons.

Rien n'eſt plus propre que cette leçon à bien faire connoître les jambes à un cheval; car l'action de celle de dedans, qui ne doit pas le laiſſer en repos qu'il ne faſſe bien che-

miner tout ce côté, redouble ſon attention, & augmente ſes reſſorts. Tout cheval peut l'exécuter, mais plus ou moins bien ſelon la bonté de ſes épaules; car ſi elles ſont libres, le derriere eſt toujours aſſez bon. Avec le temps il ſe placera, & ſecondera ainſi le devant.

Comme le propre de cette leçon eſt de faire cheminer le cheval autant en avant que latéralement, l'animal fatigue moins qu'à aller uniquement de côté: ainſi l'on peut la répéter très ſouvent, mais ſans exiger trop à la fois. S'il parvient à la bien exécuter, on pourra alors lui faire fuir les talons d'un mur à l'autre.

ARTICLE III.

Du travail de côté d'un talon ſur l'autre.

DANS la leçon précédente, le cheval, en allant de côté, gagnoit du terrein en avant, ce qui donnoit à ſes épaules une eſpece de déploiement; en même-temps les jarrets étoient moins de temps dans l'état de flexion, & tout le reſſort étoit moins longtemps comprimé de ſuite. Ici il eſt tenu plus

ſtrictement ſur les hanches : dans la détente du reſſort, il ne pouſſe pas la maſſe ſi en avant, elle retombe dans le même endroit ; & les épaules, après avoir pris la poſition conforme à la direction qu'on prétend leur donner, n'en changent pas, juſqu'à ce que l'on ceſſe le travail. Voici comme j'opére.

Après avoir mis le cheval très droit, je le plie comme à l'ordinaire : je marque un demi-arret ; je porte avec les deux rênes les épaules un peu en dedans, afin qu'elles marchent les premieres ; puis en animant le cheval, je laiſſe tomber mes deux jambes comme dans la leçon ſuivante, avec cette différence, que leur uſage principal eſt de maintenir l'animal dans ſon attitude, car elles ne doivent point accélérer ſa marche, puiſque l'effet de la main eſt ſur-tout de rejetter la maſſe ſur le derriere, en arrêtant le devant, & en lui preſcrivant la route qu'il doit ſuivre. Le premier temps étant bien fait, tous les autres pas ſuccedent aiſément avec les mêmes opérations.

Si l'homme ne conſerve pas la plus grande régularité, l'à-plomb le plus parfait & le ſoutien le plus égal dans ſa poſition, il rendra le cheval incertain & inexact dans ſon travail. Le cavalier bien maître de ſon propre équilibre, ménagera la preſſion de ſes cuiſſes, car ſouvent elles agiſſent trop, & par-là, por-

tent trop en avant. Il s'en suit que l'animal ne peut pas s'asseoir, comme il convient pour cette leçon, qui exige de sa part un équilibre parfait, lequel est perpétué par l'exécution du cavalier & par le mouvement des jambes du cheval, qui s'écartent peu & sont très voisines de leur point d'innixion : ce qui suppose de sa part une grande souplesse, & de la part de l'homme une disposition, dont l'objet soit de soulager l'animal par une juste répartition de la masse sur ses appuis. Il le maintient dans cette justesse, par un léger attouchement de ses jambes, qui ne font que diriger & soutenir.

Souvent la volonté du cheval est si grande, qu'il se porte trop de côté, & trop vîte : alors notre jambe de dedans acquiert une destination que nous ne lui connoissions pas ; elle arrête le cheval, en la lui faisant sentir ferme, Il trouve alors une force qui arrête son ardeur, il se calme, se replace, & se laisse guider au gré du cavalier. S'il vient à pousser les hanches en dedans, & à les faire marcher les premieres, l'aide de la jambe de dedans l'arrête ; & si en même-temps on porte les deux rênes en dedans, on y conduit les épaules, & l'animal est droit autant qu'il se peut.

Ce travail doit se faire de bonne volonté de la part du cheval : s'il faut le forcer, on ne réussira pas.

Si je veux reporter le cheval ſur l'autre talon, voici mon procédé. Étant à l'autre main, je le porte en avant deux pas avec ma jambe de dedans qui a arrêté ſon allure de côté; en même-temps je le redreſſe dans mes deux rênes, je défais ſon pli, je le replie à l'autre main, &, en portant les deux rênes en dedans, je le fais cheminer comme s'il commençoit la leçon.

C'eſt un bon moyen pour l'accoutumer à être attentif, que de varier le lieu de ce travail, de l'arrêter, de le reprendre, de le changer de main dans tous les endroits du manege, afin d éviter toute routine. S'il en contracte, il ne travaille plus que pour lui, & il oublie les ordres de ſon maître.

C'eſt une regle générale, que pour changer l'état de la leçon que l'on donne actuellement au cheval, il eſt néceſſaire de le redreſſer, pour lui donner une autre diſpoſition. En effet, il eſt obligé d'arranger ſes membres relativement au travail qu'il exécute: tel ordre convient alors, qui s'oppoſeroit à une opération contraire. Pour l'y conduire, & même lui faciliter quelque leçon que ce ſoit, il convient de le mettre dans la ſituation d'où elles dérivent toutes; cette poſition eſt d'être droit d'épaule & de hanches; alors on donne au cheval tel pli qu'on deſire, & on le manie avec facilité.

Il eſt expédient de changer ſouvent la leçon au cheval, de le faire paſſer d'un travail à un autre ſans le laiſſer s'accoutumer à un genre d'exercice : il s'y endort & perd ſon attention.

§. I.

De la tête au mur.

Après cette leçon, nous faiſons paſſer le cheval à une autre plus ſtricte & plus pénible. Au lieu de le porter de côté, d'un mur à l'autre, ſans captiver ſa marche en avant autrement que par la main de la bride, ici il trouve l'impénétrable réſiſtance d'un mur. A cela près les opérations ont le même rapport que ci deſſus : ſeulement les jambes font plus d'effet que la main, par la raiſon ſimple que le mur engage plutôt le cheval à reculer qu'à avancer.

Le but de cet exercice eſt d'obliger le cheval à s'aſſeoir de lui-même & ſans le ſecours du mors. Bien des écuyers déſapprouvent cette leçon : je crois qu'elle peut être utile dans bien des cas, & qu'en l'employant avec diſcrétion, il peut en réſulter beaucoup d'utilité ; mais il faut une grande prudence.

La leçon ſe donne d'une extrêmité du mur à l'autre, par les mêmes moyens ; & alors, on redreſſe le cheval, & on le met à l'autre main, comme dans le travail précédent.

Si l'on veut paſſer le coin, & remettre le cheval ſur l'autre mur, voici comme on s'y prendra.

On contient les hanches de droite & de gauche, par l'approche des deux jambes; puis en enlevant les deux rênes, & en les portant en dedans, on fait décrire aux épaules une portion de cercle plus grande que celle des hanches. En trois ou quatre pas, au plus, on a paſſé le coin, & l'on ſe trouve à un autre mur.

On doit éviter, en paſſant le coin, que le cheval ne s'accule, au lieu de ſe porter en avant: la main légere & douce y rémédiera. S'il vient à laiſſer échapper ſes hanches, on les contiendra avec la jambe de dehors: mais il vaut mieux prendre toutes les précautions pour les maintenir, que de ſe voir réduit à cet expédient.

Il faut dans cette leçon ſe ſoutenir ſoi-même, & conſerver ſoigneuſement la bonne poſition; car ſi on perd le centre de gravité du cheval, on arrête ſa belle exécution. Il eſt contraire au bel enſemble, de jetter les feſſes en dehors: la regle générale en tout, eſt de ſe placer de maniere que la colonne vertébrale ſoit d'à-plomb ſur celle de l'animal.

§. II.

De la croupe au mur.

Quelques écuyers préferent la leçon de la croupe au mur à celle que nous venons de décrire, parceque le cheval manœuvre pour les aides de l'homme, & qu'il n'est pas contenu par le mur : cela est vrai ; mais cet avantage est également procuré par la leçon d'un mur à l'autre. Celle dont il s'agit n'en differe que par le passage du coin, que je fais ainsi.

Arrivé à l'endroit où je veux le prendre, j'enleve la main pour assurer le devant, & le porter sur les hanches ; alors je les pousse en dedans, de sorte qu'elles décrivent une portion de cercle plus grande que celle des épaules, dont je diminue le pli, & que je ralentis par l'effet de la main : puis je continue ma leçon.

On a soin de tenir le devant comme suspendu, afin qu'il ne devienne pas le pivot autour duquel tourne la croupe.



ARTICLE

ARTICLE IV.

Des voltes de deux pistes.

UN des grands avantages des deux manieres que nous venons de donner de passer le coin, est d'acheminer le cheval à manier sur les voltes, & sur les voltes renversées.

Dans la leçon de deux pistes d'un mur à l'autre, le cheval parcourt deux lignes droites paralleles, l'une suivie par les épaules, & l'autre par les hanches: dans la volte, ces lignes sont circulaires. Dans la volte ordinaire, les épaules parcourent le grand cercle: c'est le contraire dans la volte renversée.

§. I.

De la volte.

Lorsqu'un cheval sait bien aller d'un mur à l'autre, on peut le travailler sur les voltes: les mêmes opérations sont employées, & le cheval doit être disposé de même, toujours plié, arrondi, soutenu, & sur-tout les épaules allant les premieres. J'y réussis en les portant sans cesse, & en fixant les hanches, par leur enlever. La main, par cette action, arrête & fait tourner le devant,

tandis que le derriere ſoutient & porte, étant maintenu & dirigé par mes deux jambes. Plus la volte eſt ronde, & plus les pas ſont égaux; plus alors elle eſt près de ſa perfection. Mais cela n'eſt point aiſé, & ſouvent l'on eſt obligé de porter les épaules en dedans, parcequ'après quelques pas, les hanches ſe trouvent les précéder un peu. Comme les changements de main donnent moins de peine aux chevaux, que le travail de côté; de même les voltes larges les fatiguent moins. Le temps & la patience conduiront à les faire d'une bonne proportion.

Je ne donne cette leçon que lorſque le cheval ſait bien les précédentes. Entreprendre de l'exécuter par d'autres voies, & plutôt, ne me paroît pas propre à le conduire au bel à-plomb, & à l'y confirmer. Car travailler d'abord les hanches en dedans, c'eſt une de ces leçons propres à l'aſſoupliſſement des reins, il eſt vrai, mais contraire au droit & au beau pli; & j'exhorte de l'employer rarement ſur des chevaux que l'on peut aſſouplir ſans cela. On doit conſidérer l'équilibre comme ſi eſſentiel, qu'il faut toujours chercher à le conſerver dans le cheval; & il le perd toutes les fois qu'il a les deux bouts dedans, & que les hanches vont les premieres.

§. II.

De la volte renverſée.

Si l'on fait décrire au cheval plié & arrondi deux cercles, dont celui que parcourent les épaules ſoit le plus petit, & que l'animal regarde ſon chemin, on exécutera cette leçon. Les opérations employées pour paſſer le coin à celle de la croupe au mur, ſont les mêmes dont on ſe ſert ici.

Ce travail n'a d'autre avantage, que de fixer les épaules dans leur ſituation, & de les obliger à ſe mouvoir ſans embraſſer beaucoup de terrein. Cet avantage eſt peu conſidérable : néanmoins cette leçon donnée rarement & avec diſcrétion ne nuira pas à l'animal.

§. III.

De la pirouette à pluſieurs temps.

La pirouette eſt une volte que le cheval fait ſur lui-même, enſorte que le pied de derriere de dedans lui ſert de pivot, & il ne quitte pour ainſi dire pas le terrein qu'il occupoit au premier pas, quoiqu'à chacun des ſuivants il doive remuer, & marquer ſa battue.

Pour comprendre ceci, il nefaut pas oublier que dans la volte de deux piſtes, cha-

cune des jambes du cheval décrit un cercle, ce qui fait quatre cercles concentriques ; mais le plus étroit de ces cercles est éloigné du centre autour duquel ils sont décrits : dans la pirouette, ce centre est couvert par le pied qui sert de pivot. On conçoit la difficulté de cette leçon, qui exige de la souplesse & de la vigueur de la part du cheval ; de la justesse & de la sûreté de la part du cavalier.

Pour acheminer le cheval à cette manœuvre, je le travaille long-temps sur les voltes ordinaires, que je rétrécis de jour en jour, jusqu'à ce qu'enfin je parvienne à les lui faire exécuter sur lui-même. Alors mes actions pour le contenir sont celles-ci : je fixe extrêmement les hanches du cheval par l'enlever des deux rênes, qui porte tout le poids sur la croupe ; je fais marcher le devant en portant la main en dedans, mais sans vouloir forcer l'action de la rêne de dehors, sous prétexte de faire mieux cheminer les épaules, car cette rêne trop agissante les retarderoit ; puis avec ma jambe de dehors, je garde les hanches & les empêche d'échapper, tandis que celle de dedans fait mouvoir le pivot, & contient le cheval dans son à-plomb & dans son pli.

Cette leçon bien exécutée est très utile pour la plus grande obéissance du cheval ;

elle lui apprend à tourner pour la main de la bride, avec promptitude & ſûreté, & elle eſt très bonne pour les chevaux de guerre. Mais ſi l'on veut bien exécuter cette leçon, la principale attention qu'on doit avoir ſera de ne point ſe preſſer, & ſur-tout d'éviter que par l'action trop forte de la main, le cheval ne recule, & ne puiſſe contenir ſes hanches.

ARTICLE V.

Obſervations ſur l'enlever de la main, & ſur l'aſſiette du cavalier dans les leçons de la troiſieme & de la quatrieme Claſſe.

DANS toutes les opérations de l'enlever de la main, l'homme habile calcule ſa force avec l'objet qu'il ſe propoſe : là où il ne s'agit que d'enlever le devant, il ne travaillera pas comme s'il ſe propoſoit, après l'avoir enlevé, d'en charger les hanches, à l'effet de les arrêter & de les fixer. Il y a des différences de tacts & d'actions, que la pratique ſeule apprend : nous ne pouvons qu'avertir qu'elles exiſtent, ſans pouvoir les décrire.

Toutes les leçons de la quatrieme classe, ainsi que celles de la classe précédente, que nous venons de détailler, demandent de la part du cavalier une assiette ferme, assurée & moëlleuse, que rien n'ébranle & ne dérange. Assiette qui ne s'acquiert qu'à la longue; car les mouvements de côté sont très propres à faire varier l'homme sur le cheval. C'est par le liant & une enveloppe douce, que l'on réussit: la force déconcerte le cheval, & le fatigue mal-à-propos.



CHAPITRE VI.

Réflexions ſur toutes les leçons précédentes, & ſur le temps & les ménagements néceſſaires pour dreſſer un cheval.

Nous avons eu en vue, dans nos précédents travaux, de perfectionner, par une habitude artificielle, les mouvements dont la nature a doüé le cheval. Nous deſirions les développer, les rendre complets, & les approprier aux ſervices que nous attendons de cet animal. Notre projet eſt-il rempli? nôtre ſpéculation & nos ſuccès ſont-ils d'accord? Pour en juger, confrontons les mouvements de la nature encore brute, avec ceux que nous ont procurés les lecons du manege.

Chacune de celles que nous donnions à l'animal avoit pour objet principal l'aſſouplissement d'un membre. Nous avons d'abord placé l'animal ſur ſes jambes, conformément au méchaniſme de ſes actions naturelles : nous avons enſuite donné à ſon col, par le moyen du pli, à ſes jambes de devant & de derriere, ainſi qu'à ſa colonne vertébrale, toutes les flexions & les mouvements

indiqués par la nature, & que le ſecours de l'anatomie nous a fait connoître. Nous avons varié les attitudes du cheval, afin de l'obliger à varier ſes actions; & par-là il nous a été poſſible de les perfectionner toutes. Nos moyens & nos opérations ont été les plus ſimples & les plus relatifs aux ſenſations du cheval, ainſi qu'à la conformation de ſon ſquelette. Jamais nous n'avons voulu produire des effets par haſard: le raiſonnement nous a conduit; & nous avons exigé de l'animal une obéiſſance telle que ſa nature le permettoit.

Nous n'avons preſcrit aucun terme pour obtenir de lui cette obéiſſance. Prétendre le dreſſer en peu de temps; fixer une époque pour donner une leçon, & paſſer ſucceſſivement par tous les degrés; eſpérer amener tous les chevaux au même point: c'eſt ignorer l'art & la nature. Il eſt difficile de parvenir à bien finir un cheval d'un bon naturel, à moins de deux ans d'un travail ſage & réfléchi: ſouvent même ce temps ne ſuffit pas. Cependant on peut tirer du ſervice de l'animal, ſans qu'il ait acquis toutes les perfections de l'art. Mais on ne doit pas regarder comme dreſſé celui qui n'a d'autre avantage que d'être aſſoupli par les uſages journaliers, quoique ſon utilité ſoit plus réelle. Un cheval bien fini, bien juſte, & brillant dans ſes

mouvements, prouve l'art du cavalier & la facilité qu'il a à trouver des ressources dans l'animal.

Les ménagements & la modération de l'écuyer dans son travail, sont plus propres à accélérer les progrès du cheval, que les leçons longues & souvent répétées. La douceur & la patience déterminent mieux cet animal à obéir, que les coups & les procédés violents. L'expérience engage l'homme à se servir de la voie de la persuasion; car il semble que le cheval se rende volontiers aux bons traitements, & qu'ils étendent son espece d'intelligence.

Il est temps de pénétrer plus avant, & de développer d'autres leçons.



CHAPITRE VII.

LEÇONS DE LA CINQUIEME CLASSE,

Tendantes à finir le cheval.

ARTICLE PREMIER.

De l'arrêt, & du reculer.

ARRETER un cheval, c'eſt interdire toute action à ſes membres lorſqu'ils ſont en mouvement. Le reculer, c'eſt le faire cheminer en arriere. La premiere de ces actions conduit à la ſeconde.

Pour arrêter un cheval, il ſuffit à l'homme d'aſſurer ſa main, & de laiſſer ſes jambes calmes & moëlleuſes, enſorte qu'elles ne faſſent que contenir les hanches dans leur ſituation. En augmentant l'effet de la main, & la douleur que le mors opere ſur les barres, on oblige à reculer. Voici le méchaniſme de ces deux actions de l'animal.

Si l'on se souvient de ce que nous avons dit sur la démarche du cheval, & sur les ressorts qui poussent tout en avant, on comprendra que l'arrêt du cheval est formé par une compression très forte de ses ressorts, & par l'impossibilité où il est de vaincre la résistance que le mors lui oppose. Dans ce cas, pour éviter la douleur, il reste en place, bien disposé, si l'arrêt est fait avec art & dans le moment où tout étoit en bonne situation. Au premier avertissement de la main, le cheval diminue la promptitude de ses mouvements, & se grandit; peu à peu il enleve le devant, & rejette son poids sur le derriere, jusqu'à ce que ce poids y étant parvenu, le cheval l'y laisse, & se trouve obligé d'arrêter.

Mais si la pression du mors est trop forte, ou si elle continue, pour l'éviter, le cheval plie les jarrets en poussant sa croupe hors la ligne d'innixion qu'il doit avoir sur ses jambes de derriere. Ses os sortent de la disposition où ils sont en force; & pour regagner leur à-plomb, une des jambes chemine en arriere, tandis que l'autre reste chargée de la masse pour la rejetter & marche à son tour: ainsi s'exécute le reculer. Leçon fatigante, mais nécessaire pour l'usage du cheval, & utile pour le dresser.

L'arrêt & le reculer ne sont bien exécu-

tés qu'autant que le cheval travaille d'à-plomb. Il eſt difficile d'y parvenir.

Les jeunes chevaux qui ne ſont pas encore formés, les chevaux roides & peu maîtres de leurs mouvements, les chevaux douloureux dans les épaules ou dans les jarrets, ceux qui ont les reins longs ou foibles, arrêtent mal, & reculent avec plus de peine. Cependant tous le font, ou doivent le faire. Mais je crois que l'on réuſſiroit beaucoup mieux, ſi l'on ne ſe hâtoit pas, & ſi l'on donnoit le temps au cheval de s'aſſouplir & de ſe fortifier. A meſure que les épaules ſe gagnent & que l'équilibre ſe forme, on ſent croître les diſpoſitions du cheval. On fera donc bien de différer de donner cette leçon; elle exige des précautions.

Quelquefois l'animal ſe précipite en reculant: ſes jarrets, trop foibles ou trop douloureux pour ſupporter le poids de la maſſe, cedent ſous ſa peſanteur, juſqu'à ce que par un effort conſidérable le cheval faſſe une pointe, & même ſoit prêt à ſe renverſer. Dès qu'on ſentira le danger, on le préviendra en rendant la main, enſorte que l'on diminue le trop grand poids du devant ſur le derriere. Alors les jambes de devant en ſoutiendront une partie, & ménageront le derriere; car il eſt eſſentiel de ne pas donner d'humeur au cheval dans un tel travail.

Il arrive quelquefois que pour éviter de reculer, il laisse toute sa masse poser sur le devant, & qu'il aime mieux souffrir la pression du mors, que d'enlever les épaules & de se porter sur les hanches. Dans ce cas il est expédient de gagner le devant, & d'essayer peu à peu à placer le cheval. Si les épaules sont libres, il cédera bientôt.

Il n'y a rien de plus avantageux que le reculer, pour accoutumer le cheval à plier & à fléchir les articulations de l'arriere-main, souvent roides & engourdies. Les chevaux bas du devant ont bien de la peine à reculer, & deviennent dangereux s'ils se précipitent: ce n'est que par des efforts qu'ils baissent les hanches; & souvent le devant s'enleve trop vîte.

On pratique, en reculant, plusieurs leçons très bonnes, lorsqu'une fois on a amené le cheval à reculer droit & sagement. Celle de reculer en rond est très utile pour gagner les hanches. Après avoir reculé droit, on range les hanches d'un côté ou d'un autre en faisant dominer une des jambes de l'homme plus que l'autre. Tout ce qui tend à augmenter l'obéissance du cheval peut être mis en usage avec fruit: mais, dans cette leçon, on ne sauroit apporter trop de discrétion.

Certains chevaux forcent la main à l'arrêt & au reculer: ils s'emportent même. Cela

vient ou du peu d'effet du mors, ou de la foibleſſe & de la roideur des membres, ou de quelque défaut dans le travail de l'écuyer. Il doit remédier aux vices qui nuiſent à ſon travail, & prendre garde à ſa poſition.

Si l'homme, en ſe roidiſſant & prenant de la force, donne de la chaſſe à ſon cheval; l'animal, déterminé en avant par des aides fortes qui l'obligent de s'y porter, ſe trouvera néceſſité de forcer la main. Leçon pernicieuſe qui retarde les progrès de l'école, & gâte les organes de la bouche. C'eſt donc l'affaire d'un habile homme, que d'apprendre à reculer à un cheval.

Autrefois, s'il faut en juger par les anciennes gravures, le cheval en arrêtant ou en reculant baiſſoit tellement la croupe, que les jarrets touchoient preſque a terre: c'étoit un grand vice qui mettoit l'animal hors de ſon à-plomb, & ruinoit ſes reſſorts. Il eſt bien plus avantageux de le maintenir dans ſon à-plomb; il ſera toujours prêt à repartir en avant, & diſponible à volonté.

Je n'ai rien dit ici du demi-arrêt, parce-qu'il eſt tellement employé dans toute l'équitation, qu'on ne peut en faire une leçon particuliere.

PL: IX.



ARTICLE II.

Du départ au galop.

S'IL est essentiel de se rappeller souvent ce que nous avons dit sur les allures du cheval, & sur le ressort renfermé dans les jarrets, c'est ici sur-tout que toutes ces observations vont devenir utiles. Nul auteur n'a donné les moyens vrais & les plus simples pour ébranler un cheval au galop, quoique tous aient assez bien décrit cette allure, ainsi que ses variétés. Appliquons-nous à y suppléer.

Tout cheval qui galope prend un point d'appui principal sur une jambe de derriere, &, s'il est uni, il enleve l'épaule opposée plus que sa voisine. Dans l'instant qu'il prend ce point d'appui, il marque une foulée plus forte qu'à l'ordinaire de cette jambe, qui tombe avec plus de vîtesse, ainsi que celle de devant opposée. Ensorte que le départ au galop est exécuté par les deux jambes qui se meuvent les dernieres, lorsque le pas de galop est bien formé : assertion très essentielle à savoir, si l'on veut saisir le temps juste du départ sur une jambe donnée.

Comme le pas de galop est véritablement un saut, il est nécessaire, vu l'élévation que

prend toute la maſſe, que le reſſort qui doit la pouſſer reçoive une compreſſion forte, de laquelle il s'enſuive une détende plus violente ; c'eſt ce qui fait précipiter la battue : & comme les jambes ſont en l'air en raiſon croiſée, ſi la gauche de derriere eſt enlevée pour retomber & faire appui à la maſſe, il en réſulte que la droite de devant eſt auſſi enlevée.

Ce principe étant certain, pour faire partir l'animal à volonté, ſoit à droite, ſoit à gauche, il s'agit d'accélérer la chûte de la jambe qui doit faire appui, & d'animer ſon reſſort; mais de maniere que l'opération étant juſte, nette & préciſe, le cheval ne puiſſe confondre pour quelle jambe eſt l'avertiſſement.

Pour y réuſſir, je diſpoſe le cheval de façon qu'il ne puiſſe, quand il le voudroit, ſe tromper, ni réſiſter à mes actions. Le cheval étant plié, & bien dans le droit, je marque un demi-arrêt de la main, par lequel il ſe grandit & ſe fixe ſur les hanches; je ſens la rêne de dehors qui retarde l'épaule de dehors & contient les hanches : par là l'épaule de dedans marche mieux, & la jambe de cette épaule eſt prête à chevaler. Enſuite ſaiſiſſant l'inſtant que la jambe gauche de derriere va tomber à terre, je laiſſe tomber mes deux jambes pour hâter la chûte du pied gauche

de

de derriere du cheval, & par conséquent celle du pied droit de devant, & le cheval part juste au galop. J'ai soin d'avoir la main légere, afin de diminuer la douleur du cheval & l'objet de sa résistance : mes deux jambes, moëlleuses & assurées, l'accompagnent, & portent l'animal en avant.

On se souviendra que si la rêne de dehors n'a pas l'effet d'arrêter l'épaule de dehors, ou que le cheval force cette rêne pour prendre un grand pli, il partira faux, parceque cette épaule, par ce contre-temps, sort beaucoup & se déploie conséquemment la premiere ; & que le cheval en forçant cette rêne, laisse passer l'instant de la chûte de la jambe gauche de derriere, pour ne partir qu'à la battue de la jambe droite de derriere. Pour corriger le cheval de ce défaut, je le pars les premieres fois en élargissant les épaules d'un tiers de leur largeur avec la rêne de dehors, que je ne lâche point, & avec laquelle je lui résiste fortement s'il veut en éviter l'effet. Par-là, il viendra en peu de temps à partir juste.

Il arrive encore que le cheval manque, parceque la jambe de dedans de l'homme venant à toucher trop subitement ou trop fortement le flanc droit, la croupe se jette en dehors, & le côté de dedans redouble d'action ; ensorte que le premier temps est encore perdu, & même employé à déranger la

position. Il eſt donc à propos, en ſaiſiſſant les temps, & en plaçant bien le cheval, de lui donner des aides qui ne le troublent point, & ne faſſent que l'avertir d'obéir. Mais l'écolier peu ſûr de ſon aſſiette, ou de ſes opérations, devance ſouvent les inſtants, & n'eſt pas certain d'arriver avec eux. Le temps & la bonne poſition apprendront à ſentir: parvenu à ſentir, on opérera juſte.

Telle eſt la meilleure maniere de partir, ſoit au pas, ſoit au trot. Mais tous les chevaux ne s'y prêtent, qu'à meſure que leurs épaules ſont gagnées; & s'ils préſentent des difficultés plutôt d'un côté que de l'autre, c'eſt que ce côté n'eſt pas aſſez aſſoupli. Il eſt bon de travailler également, & de partir tantôt à droite, tantôt à gauche, mais toujours en gardant le pli.

Si cependant on a affaire à un animal brut & ignorant, on pourra, pour le faire partir juſte, ſe contenter de bien l'unir au trot, & de ſaiſir avec l'aide des deux jambes égales l'inſtant de la chûte du pied qui doit porter la maſſe, en tenant le cheval droit & bien devant lui. Mais on ne doit point admettre la mauvaiſe pratique des maquignons, qui plient à gauche & pincent de ce côté, pour laiſſer la jambe droite ſe développer & partir la premiere. C'eſt écraſer un cheval & le ruiner, que de travailler ainſi.

Le cheval étant bien parti, ne doit être, ni trop raſſemblé, ni trop alongé : trop raſſemblé, il ſe fatigueroit, & n'avanceroit pas; trop alongé, le derriere ne chaſſeroit pas aſſez le devant, & la jambe qui fait reſſort ne ſeroit pas dans la ligne d'innixion convenable pour mettre le cheval en force. Chaque individu a un degré de vîteſſe dans lequel il eſt maître de ſe ſoutenir. En-deçà ou au-delà, il eſt mal à ſon aiſe, & il déplait à l'homme qui le monte. C'eſt à nous à ſentir & à juger les deſirs de la nature.

Il eſt d'un écuyer inſtruit de la marche de la nature, de ne pas galopper trop tôt un jeune cheval : ſes efforts étant plus grands qu'à une allure moins enlevée, ſes jarrets fatiguent plus ; & s'ils ne ſont pas bien formés & bien forts, ils éprouveront quelque déſordre dans leur organiſation : & par là on ſera privé des mouvements vigoureux & précis qu'ils auroient eus, s'ils euſſent été conſervés. On évitera auſſi de le galopper trop long-temps : outre la fatigue des jarrets, on exciteroit une tranſpiration trop abondante, qui eſt dangereuſe pour les jeunes chevaux; elle appauvrit leur ſang, diminue leurs forces digeſtives, & les fait tomber dans l'épuiſement.

Lorſque le cheval, bien aſſoupli au trot, & bien exercé aux leçons précédentes, ga-

loppera bien ſur le droit, il pourra alors exécuter ces mêmes leçons au galop. Mais, ſans une grande modération, il ne les ſoutiendra pas : il faut donc ſavoir arrêter à propos, & ne travailler qu'avec précaution.

ARTICLE III.

Du changement de pied du galop au galop.

SI l'on vouloit faire reprendre à gauche un cheval qui galoppe à droite, avant que d'avoir changé ſa diſpoſition totale, il ſeroit de travers. Le premier ſoin ſera donc de le déplier du côté droit, pour le remettre à gauche, en changeant les opérations : il eſt même plus facile dans les premiers temps de le tenir un inſtant ſans pli. Alors on marque un demi-arrêt aſſez ſenſible, par lequel on retarde un inſtant ſa marche ; puis on le part comme on a dit plus haut.

Quelquefois on le laiſſe trotter un ou deux pas pour le repartir ; mais ce n'eſt pas là le changement dont nous voulons parler, qui eſt celui qui ſe fait ſans arrêter, & du galop au galop.

Après avoir redreſſé le cheval en dimi-

nuant l'effet de la rêne de dedans, & augmenté l'effet de celle de dehors pour donner le pli, il se trouvera droit, soit que vous preniez le mur pour le point du changement, ou que vous ayez choisi tout autre endroit pour cela : le cheval étant toujours au galop, élargissez un peu l'épaule droite, supposé que vous changiez de droite à gauche, en la retardant un peu à l'instant de cette opération, mais imperceptiblement, de peur que la croupe ne vienne en dedans ; marquez un demi-arrêt très foible, & en même temps sentez la jambe gauche dans l'instant que le pied droit de derriere du cheval tombera à terre. Par le demi-arrêt, vous le fixez sur ce pied, qui devient point d'appui principal ; & par l'aide de votre jambe gauche, vous accélérez la marche de la hanche droite qui avoit été retardée dans le galop à droite : ainsi vous avez tout changé, & donné un nouvel ordre, en employant des moyens très simples, mais, je l'avoue, très difficiles.

Le mérite de cette opération, est que le cheval soit bien droit ; qu'il ne change qu'à la volonté du cavalier ; qu'il ne se précipite pas en arrivant, & qu'il reprenne étant plié comme il faut.

On peut faire reprendre, en sentant la rêne droite & la jambe droite, mais cela n'est pas si juste : on excite un contre-temps dans

l'animal. Cependant pour arriver au vrai travail, on eſt obligé de commencer par là; car le plus difficile eſt de retarder l'épaule qui étoit de dedans.

Le cheval en reprenant, commence ſon galop à gauche, par la chûte du pied droit de derriere, & du pied gauche de devant; enſorte que la battue des deux autres pieds eſt ſupprimée par le demi-arrêt, qui a fixé le cheval ſur la jambe gauche de derriere dans l'inſtant que le jarret alloit ſe déployer.

Ce n'eſt qu'après s'être aſſuré de la facilité du cheval à prendre le galop à droite, comme à gauche, que l'on doit eſſayer de le faire reprendre. Si l'on donnoit cette leçon trop tôt, il ſe déſuniroit aiſément, & ne reſteroit pas ſur le même pied.

ARTICLE IV.

Du changement de main de deux piſtes au galop.

Les obſervations phyſiques, faites dans le courant de ces leçons, ſerviront à expliquer ce travail. Il s'agit ſimplement d'indiquer comment il s'exécute au galop.

Dans le changement de main, on diſtin-

gue le moment de l'entamer, son milieu, & le temps de le fermer.

Pour entamer le changement de main, on marque un demi-arrêt, afin de fixer le cheval; on détermine les épaules en dedans; & avec les deux jambes, & sur-tout celle de dedans, on porte la machine animale en avant & de côté. Au milieu, on commence à redresser le cheval, & on continue le chemin. En arrivant au mur, on ferme le changement, en faisant reprendre, comme il vient d'être dit, toujours bien en avant.

Le cheval doit être bien fini, pour exécuter avec justesse ce changement de main.

§. I.

De la demi-volte au galop.

On peut changer de main comme je vais le décrire, & alors ce sera un changement en demi-volte. Après avoir passé le premier coin, prenez-en un second sur la ligne du milieu du manege; de-là portez de côté en alongeant, jusqu'à l'endroit ordinaire du fermer & de la reprise. Ce coin se prend comme les autres; seulement on doit avoir attention de ne pas laisser échapper les hanches en tournant.

§. II.

De la volte au galop.

La volte au galop, quoique plus difficile que celle que l'on fait au paſſage, s'exécute par les mêmes regles, & demande les mêmes conditions. Elle s'entame comme un changement de main ; & la repriſe ſe fait comme au fermer.

Ce travail eſt plus difficile à exécuter qu'à décrire : peu de chevaux ſont en état de le fournir ; peu ſont aſſez bien dreſſés pour travailler d'aiſance ; & un petit nombre d'écuyers ont le talent requis pour donner cette leçon.

Dans toutes les leçons au galop de deux piſtes, on doit donner peu de pli pour mieux tenir l'épaule de dehors ; & la jambe de dedans de l'homme doit beaucoup porter en avant.

§. III.

De la pirouette au galop.

Les pirouettes au galop ne conviennent qu'à des chevaux très nerveux, & extrêmement ſouples ; elles s'exécutent par les mêmes principes que celles qui ſe font au paſſage.

Tous ces travaux caractérisent le maître, & exigent un talent & un tact supérieur, & sur-tout des natures de chevaux très rares aujourd'hui.



CHAPITRE VIII.

LEÇONS

DE LA SIXIEME CLASSE,

Tendantes à donner du brillant au cheval.

APRES avoir aſſoupli le cheval, & l'avoir rendu obéiſſant à toutes les leçons précédentes, il eſt agréable de le rendre brillant, autant que ſa nature le permet. Il le devient par la cadence de ſes battues, par l'attitude de ſa tête, & par la fierté de ſon regard. S'il eſt bien d'à-plomb & aſſuré ſur ſes jambes, il les remue avec vigueur, il les enleve avec vivacité, il les poſe ſur le terrein avec hardieſſe & avec bruit. Les ſons qui réſultent de ſes poſées, forment la cadence. Moins chaque jambe embraſſe de terrein, plus alors les percuſſions ſont près les unes des autres: ces intervalles moindres produiſent une meſure plus vive.



ARTICLE PREMIER

Des airs près de terre.

§. I.

Du passage.

SI l'on desire mettre le cheval au passage, c'est en raccourcissant son trot, en l'obligeant de se soutenir, & en excitant son ardeur, qu'on formera cet air. Tous les temps en doivent être égaux ; l'harmonie & la mesure isochrones seront continues sans ralentissement. A chaque pas le cheval embrassera un terrein égal ; & si l'on est obligé d'en diminuer l'étendue dans les diverses évolutions, l'oreille du spectateur ne s'en appercevra pas.

Si la nature n'a donné des dispositions & une cadence naturelle au cheval, jamais cette cadence ne deviendra brillante, quelque réglée qu'elle soit. Chaque animal a la sienne : il convient de la perfectionner, mais non de la changer.

Le cheval dont l'allure aura été très raccourcie, & rendue brillante, pourra alors piaffer.

§. II.

Du piaffer.

Le piaffer eſt un paſſage en place, animé, & bien en avant. L'homme ne doit pas avoir beſoin de la bride pour bien exécuter cet air ; car le cheval doit manier de lui-même, en conſervant ſon attitude & ſon à-plomb.

Rien ne met plus les chevaux en équilibre, que ces deux airs : les reſſorts jouent à-peu-près dans la même place ; & l'homme ſe plaît à les manier, lorſque la cadence eſt obſervée. Mais il ne faut pas en abuſer, car ils deviendroient pénibles au cheval.

§. III.

Du terre à terre.

Le terre à terre eſt un galop de deux piſtes. Le cheval leve les deux pieds de devant, les remet à terre en portant de côté l'avant-main, puis il enleve & poſe de même l'arriere-main ; ce qui fait deux temps très preſſés & très vîtes.

A moins qu'un cheval ne ſoit très ſouple, bien mis, & d'un caractere gai, je ne conſeille pas d'eſſayer du terre à terre ; car cet air demande beaucoup de juſteſſe & de vigueur dans le cheval. S'il ne ſuit pas bien li-

brement les talons au paſſage en ſe ſoutenant de lui-même, & en gardant ſa bonne poſition, il n'a pas encore les principes qui le conduiront à cet air. S'il exécute bien tout le travail de deux piſtes au paſſage pour la jambe de dedans, alors il ſera temps d'eſſayer. Je m'y prends ainſi.

Après l'avoir manié quelque temps ſur les deux piſtes, je le renferme un peu plus; je retiens la rêne de dehors pour diminuer un trop grand pli qui s'oppoſeroit à la liberté du cheval; puis je le chaſſe de la jambe de dedans en l'animant, afin qu'il parte au galop de côté. Si les hanches ne ferment pas comme il faut, je ne fais aucune difficulté d'employer, dans les commencements, l'aide de la jambe de dehors, que je diminue à meſure que le cheval prend du plaiſir à la leçon, & que cet air lui devient propre. Alors il exécutera preſque de lui-même, étant maintenu par l'équilibre & la belle poſition de l'homme.

L'animal accoutumé à cet air, peut y travailler ſur toutes ſortes de figures, & ſurtout ſur les voltes. Rien de plus beau qu'une volte en terre à terre, bien juſte & bien paſſée; mais cela eſt ſi rare qu'à peine en voit-on de complette: on en voit cependant des portions, qui donnent l'idée de la totalité.

§. IV.

Du mézair.

Ce que le terre à terre eſt de côté, le mézair l'eſt ſur le droit : un galop à deux temps bien frappés. Le mézair eſt une gaîté du cheval dans laquelle il enleve le devant à une médiocre hauteur, le poſe preſtement à terre en même-temps qu'il coule les hanches ſous lui avec promptitude & vigueur.

Si le cheval ne ſe préſente de lui-même à cet air, il ſera difficile de l'y mettre ; mais ſa ſoupleſſe & ſon feu naturel lui en donneront quelque temps. En le ménageant & en lui laiſſant du repos, ſa gaîté ſera plus agréable, & il prendra quelques pas de mézair.

Pour entretenir le cheval à cet air, on peut ſe ſervir des aides ſuivantes : enlever légérement de la main, & laiſſer tomber moëlleuſement les jambes près du corps pour lui donner une chaſſe douce & ſuivie : on doit ſur-tout être aſſuré dans la ſelle. De cette maniere, on pourra y accoutumer le cheval. Mais la gaîté une fois paſſée, il n'a plus le même agrément.

J'ai mis cet air à la ſuite du terre à terre, à cauſe de la grande analogie que je trouve entr'eux.

ARTICLE II.

Des airs relevés, en général.

LEs fauts & les bonds que les poulains en liberté font dans les près, font proportionnés à leur force & à leur légéreté, & font produits par leur gaîté & par leur vivacité: ces qualités peuvent être les mêmes dans tous les chevaux; mais leur conftruction ayant des différences, ils ne font point tous capables d'exécuter les mêmes fauts.

On exerce les chevaux aux airs relevés plutôt pour la curiofité que pour une utilité réelle. Les anciens aimoient ce genre de manege: aujourd'hui il eft très négligé en France. Cependant, comme il eft bon d'avoir des principes pour dreffer des chevaux fauteurs, nous croyons convenable d'en dire un mot.

§. I.

Théorie du faut.

La premiere action du cheval qui veut fauter, eft d'enlever le devant, d'en reporter toute la maffe fur les jarrets, qu'il plie & qu'il avance autant qu'il lui eft poffible. fous le ventre vers fon centre de gravité, afin de

pouvoir enlever plus facilement & plus haut une grande partie de fa maffe : car, plus le poids qui fera fléchir les articulations fera grand, fans excéder les forces des jarrets, & toujours dans une proportion raifonnable, plus alors la détente fera vive: de même, plus la flexion eft grande dans les articulations, plus l'effort eft confiderable. C'eft pour cela que les chevaux, lorfqu'ils veulent redoubler leurs fauts, fe rapetiffent, pour ainfi dire, fur leurs jambes de derriere.

Les mufcles fléchiffeurs ayant agi avec une grande vîteffe, & la maffe ayant comprimé les extrémités des os fémurs fubitement & bien fur les lignes d'appui des jambes de derriere, comme cette fituation eft pénible & ne fauroit durer, les mufcles extenfeurs agiffent à leur tour avec une promptitude proportionnée à la gêne où ils étoient; & l'extrémité de la jambe trouvant le terrein qui arrête fon effort & réagit fur elle, toute l'impulfion eft alors pour la maffe mobile qui eft le corps de l'animal.

L'élévation & la longueur du faut font proportionnées à l'étendue des os, à la force des mufcles, & au degré de cohérence dans toutes les parties des jarrets.

Une articulation formée par des os très longs, ouvre un angle plus grand, dont l'ex-

trémité

trémité comprimée s'éloigne davantage, dans la réaction de celle qui appuie sur le terrein; la force des muscles augmente l'activité des ressorts, & la cohérence ferme des organes des jarrets peut supporter un plus grand poids sans souffrir.

L'animal dont le volume est léger en raison de ses jambes, est plus propre à sauter; car les articulations, en s'étendant après la compression, trouvant une moindre résistance, la force de la détente doit pousser le corps plus loin. Il est certain qu'un petit cheval bien fait & nerveux, est plus propre au saut qu'un grand animal.

D'après ces principes il nous sera plus facile de donner les moyens de dresser des chevaux aux airs relevés.

§. II.

De la pesade.

La pesade est un air dans lequel le cheval bien placé, & bien dans la main, enleve le devant en pliant les deux jambes de devant, sans remuer celles de derriere, & en fléchissant les jarrets.

Pour exécuter la pesade, il est nécessaire

de bien rassembler le cheval, & d'enlever la main, en fixant les hanches par une pression légere des deux gras de jambe. Les pesades seront médiocrement élevées; le cheval ne les fera pas de lui-même, & il ne reculera pas avant que de les faire. L'homme soutiendra le cheval lorsque son devant retombera, afin que les épaules ne portent pas tout le poids.

Cette leçon est utile pour accoutumer l'animal à rester sur ses jarrets, & pour l'habituer à supporter sans remuer toute la masse du corps.

§. III.

De la courbette.

Dans la pesade, les hanches ne marchent pas; dans la courbette, aussi-tôt que le cheval s'est enlevé à pesade, le derriere marche en poussant le devant: les jarrets restent pliés, & ne s'étendent qu'après que l'on a cessé d'enlever à courbettes; car si l'on en faisoit un trait d'un bout du manege à l'autre, les hanches seroient toujours en travail.

Pour faire de belles courbettes, les hanches doivent agir pressement, ensemble, &

ſans traîner. Une cadence tride, vive & bien marquée, caractériſe les belles courbettes. Voici la maniere de les faire.

On enleve à peſade, & dans l'inſtant on chaſſe des deux jambes; on laiſſe tomber le devant, en rendant imperceptiblement la main; les jambes ſe relâchent auſſi, & ſe raniment pour recommencer.

Il faut un tact particulier pour cet air, très agréable, mais très rare en France; car il eſt difficile de trouver un cheval propre à ce manege. Les anciens écuyers faiſoient toutes ſortes de figures à courbettes. Aujourd'hui ces opérations n'ont lieu que dans les livres. Eſt-ce un bien? eſt-ce un mal? Je ne décide point.

§. IV.

De la croupade, de la balotade, & de la cabriole.

Dans la courbette, le cheval s'eſt peu élevé de terre, parceque ſes articulations de derriere ne ſe ſont point déployées; s'il les étendoit, alors il ſauteroit des quatre jambes. Le ſaut qu'il feroit, prendroit un nom différent ſelon la diſpoſition de ſes jam-

bes de derriere. Si elles ſont pliées ſous le ventre dans l'attitude qu'elles ont à la courbette, le ſaut ſe nomme croupade. Si les deux jarrets remontent & touchent les feſſes, & ſi les fers ſe laiſſent voir, mais ſans ruade, ce ſera une balotade. Enfin quand le cheval bien enlevé détache la ruade entiere, il fait une cabriole.

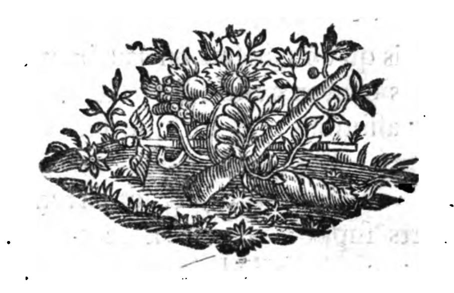
Les regles de ces ſauts, ſont que le devant ſoit bien enlevé, & plus que la croupe; que l'animal ſoit droit, & qu'il ne ſaute pas ſans la volonté de l'homme.

On fait ſauter le cheval en enlevant la main, & en aidant la croupe avec le poinçon, ou la gaule, ou la chambriere, juſqu'à ce qu'il ſoit confirmé dans ſon air. Sa vigueur & ſa légéreté décident du ſaut qui lui convient; car l'homme ne peut le fixer à l'un plutôt qu'à l'autre.

C'eſt un grand abus que de vouloir faire ſauter des chevaux ſans les avoir fait paſſer par les leçons du manege qui les aſſoupliſſent, & les rendent obéiſſants: autrement ils ne ſautent que de caprice & de colere, & deviennent dangereux.

J'ai vu des chevaux de M. *de la Pleigniere*

exécuter tout le manege exactement, & sauter en liberté au commandement de l'homme, sans faire un temps de plus contre son gré. C'est-là dresser des sauteurs que l'on peut exercer sans courir risque de la vie.



CHAPITRE IX.

De l'usage des piliers.

CE n'est point en liberté, que l'on commencera à exercer les chevaux aux airs du manege; les piliers diminuent les risques de l'homme, & obligent le cheval d'écouter & d'obéir aux ordres qu'il reçoit.

Je crois qu'en général on fait bien de ne mettre les chevaux entre les piliers qu'après les avoir assouplis, & lorsque leurs jarrets sont formés. Leur tête étant calmée, ils ont moins de contre-temps, & les jarrets étant plus forts supportent mieux ce travail. La premiere souplesse le leur rend facile.

Ces leçons exigent de l'homme la plus grande connoissance de l'équitation & du méchanisme animal. Un bon écuyer avance ses chevaux entre les piliers; un autre leur y apprend à se défendre. Dans le principe où je suis de ne mettre le cheval entre les piliers, que lorsqu'il est à moitié dressé, je parviens promptement à mes fins par la douceur.

Le cheval destiné à recevoir ces leçons, étant bien attaché, ensorte qu'il ait une forte

de liberté, je me mets derriere lui, après l'avoir flatté de la main: alors avec un appel de langue modéré, je l'invite à aller en avant, & à se porter sur le caveçon. S'il refuse, je le frappe légérement de la chambriere. Il est rare qu'il ne cede pas enfin. Quelquefois il s'élance avec férocité, & va donner dans les cordes: mais elles le retiennent; & la douleur qu'il ressent au nez le rend moins prompt. Je l'accoutume, par la patience, à donner dans les cordes sagement, & sans s'y appuyer; j'y mets tout le temps nécessaire, sans le battre.

Cela étant gagné, je me mets un peu plus sur le côté droit, & avec une gaule dont je le touche doucement sur le flanc, je lui range un peu les hanches en l'excitant à aller en avant par un appel de langue. Je fais de même de l'autre côté, & je parviens à le placer dans le pli, comme si l'homme étoit dessus. Par mes caresses je lui fais comprendre s'il a bien fait.

Lorsqu'il exécute bien ce que je viens de dire, je l'anime alors un peu plus, afin qu'il remue les quatre jambes en piaffant. Je l'excite ensuite de plus en plus, en sorte qu'il enleve le devant à pesade. Quand il en a fait quelqu'une assez bien, je le carresse,

& le laisse reprendre. De la pesade, je le mets à la courbette, en le chassant un peu plus.

Lorsque le cheval est bien confirmé à ces différents airs par un long temps, par des leçons bien douces & un grand ménagement, je le fais ruer, en le touchant un peu ferme sur la croupe : leçon utile pour dénouer les hanches & leur donner de l'action. Cela étant ainsi obtenu de lui, je saisis l'instant où il enleve à pesade, & je le touche sur la croupe ; alors il saute des quatre jambes, & me fait voir l'air dont il est capable : je l'y maintiens en l'exerçant avec modération, & je tâche de lui faire perdre toute humeur.

C'est ainsi qu'en travaillant un cheval entre les piliers, on lui donne de la gentillesse & de l'agrément. Mais je recommande surtout d'apporter à ce travail une patience & une douceur extrêmes, si l'on veut conserver son cheval.

Sed nos immensum spatiis confecimus æquor,
Et jam tempus equûm fumantia solvere colla.

VIRG. *Georg. II.*

FIN.

TABLE



TABLE DES DIVISIONS.

LIVRE PREMIER.

THÉORIE ET PRATIQUE DE L'EQUITATION, *RELATIVEMENT À L'HOMME:*

PREMIERE PARTIE.

THÉORIE,

Ou position & motion des membres de l'homme sur le cheval.

SECONDE PARTIE.
PRATIQUE DE L'EQUITATION, RELATIVEMENT A L'HOMME:
Ou de ses opérations sur le cheval.

LIVRE SECOND.

THÉORIE ET PRATIQUE DE L'EQUITATION, RELATIVEMENT AU CHEVAL:

PREMIERE PARTIE.

THÉORIE,

Ou de la connoiſſance du cheval; du méchaniſme de ſes mouvements; de ſa conformation; de ſes ſenſations, &c.

SECONDE PARTIE.
PRATIQUE
DE L'EQUITATION,
RELATIVEMENT AU CHEVAL:

FIN de la Table.

AVIS AU RELIEUR

pour placer les Figures.

APPROBATION.

La Science & l'Art de l'Équitation démontrés d'après la nature par M. du Paty de Clam, *&c. &c.* n'offrant que des connoissances utiles l'impression n'en peut être que fort agréable au public, à YVERDON ce 4 d'October 1776.

PILLICHODY, *Assesseur-Baillival*,
Censeur.

